

087.1
Thu
sur place

GEORGES THURNER

MADemoisELLE
FLAMMETTE

ILLUSTRÉ PAR LUC LEGUEY



PARIS
LIBRAIRIE DUCROCQ

55, RUE DE SEINE, 55

BIBLIOTHEQUE
FORNEY



GR
THU



GEORGES THURNER

MADemoisELLE
FLAMMETTE

ILLUSTRÉ PAR LUC LEGUEY



PARIS
LIBRAIRIE DUCROCQ

55, RUE DE SEINE, 55

A MA COUSINE GERMAINE BISSON

INTRODUCTION

Le malouin Jacques Cartier, envoyé par François I^{er}, après la paix de Cambrai, arriva à Terre-Neuve, le 10 mai 1534. Il pénétra dans le Saint-Laurent, découvrit, le 3 juillet, la baie des Chaleurs et retourna à Saint-Malo, après avoir exploré le quartier appelé par les Indiens « Canada ». L'année suivante, il entreprend un second voyage, arrive à l'embouchure du Saint-Laurent, le remonte jusqu'à Québec et découvre une île voisine d'une haute montagne verdoyante, qu'il appelle « île de Mont-Royal ou de Montréal ».

Dieppois, Malouins et Rochellois continuèrent leurs pêches à la morue et à la baleine, rapportant, en outre, de leurs voyages sur les côtes canadiennes des quantités de fourrures, ce qui donna l'idée de fonder des comptoirs.

Henri IV confia l'entreprise de ces établissements à Champlain. Le 24 mai 1603, une première expédition parcourut le Saint-Laurent, une deuxième eut pour résultat la fondation de Port-Royal et la troisième s'arrêta, le 13 avril 1608, en un petit hameau, nommé Québec, qui devait devenir le centre du commerce de pelleteries.

Cependant, les Français émigrés, cherchant surtout des mines d'or et d'argent, ne songeaient pas à cultiver le sol. Le premier, un Parisien, nommé Hébert, eut l'idée de s'installer définitivement et de s'adonner à la culture. La légende fait remonter à lui l'origine de la race canadienne. La prospérité de nos établissements éveilla bientôt la jalousie des Anglais et, en pleine paix, ils attaquèrent et brûlèrent Port-Royal. Champlain, après une héroïque résistance, dut capituler et, en 1629, le Canada appartint aux Anglais. Trois ans plus tard, Richelieu revendiqua énergiquement nos possessions et réussit à faire reconnaître aux autres puissances notre suprématie dans la Nouvelle-France.

En 1642, sous le commandement de Pierre de Chamédy, sieur de Maisonneuve, une petite troupe aborda à la pointe Callières et occupa la ville de Montréal. Grâce aux efforts de Joliet, qui s'empara de la vallée du Mississippi, de Robert de la Salle, qui gagna le golfe du Mexique et conquit

Saint-Louis, du chevalier d'Yberville, de Maisonneuve et de Champlain, la France était maîtresse absolue du Canada.

L'Angleterre, qui connaissait le prix de notre colonie, profita de la désorganisation intérieure de notre pays sous Louis XV, pour nous attaquer. Le chevalier de Montcalm, envoyé au secours des Canadiens, tomba mortellement frappé, en même temps que le général Wolff, son adversaire. Trois armées d'invasion marchaient sur Montréal. Amherst, général en chef des troupes anglaises, arriva au fort Levis, à l'entrée supérieure du Saint-Laurent, avec douze mille hommes. Le capitaine Pouchot, qui commandait ce fort depuis le 17 mars, tint en respect pendant douze jours les douze mille Anglais et ne mit bas les armes que le 25 août quand il vit ses remparts détruits, son artillerie hors de service et ses officiers morts tous jusqu'au dernier. Les Anglais, en entrant dans le fort, demandèrent au capitaine : « Ou est donc la garnison ». — Vous la voyez tout entière, répondit Pouchot en montrant ses soixante braves, voilà ce qu'il me reste. » Quand les Anglais virent que cette résistance était l'œuvre d'un si petit nombre de soldats, ils ne purent retenir ces mots : Oh ! France ! quoique vaincue, tu restes la fille de la force et de la valeur.

Le marquis de Lévis, après une lutte héroïque et admirable, dut, à son tour, capituler dans Montréal. Le général Amherst lui refusa les honneurs de la guerre. Lévis fit alors dresser un bûcher et, devant la garnison, rangée en bataille, ordonna de brûler les étendards. M. Louis Fréchette, poète canadien, a décrit cette scène émouvante dans son poème « Fors l'Honneur ».

Alors, spectacle étrange et sublime, la foule,
Ondulant tout à coup, comme une vaste houle,
S'agenouille en silence, et, solennellement,
Dans le bûcher sacré, qui, sur le firmament,
Avec des sifflements rauques comme des râles,
Détache en tourbillons ses sanglantes spirales,
Parmi les flamboiements d'étincelles, parmi
Un flot de cendres en feu, par la braise vomi,
Sous les yeux du héros, grave comme un apôtre,
Chaque drapeau français tomba l'un après l'autre !

Quelques crépitements de plus et ce fut tout.

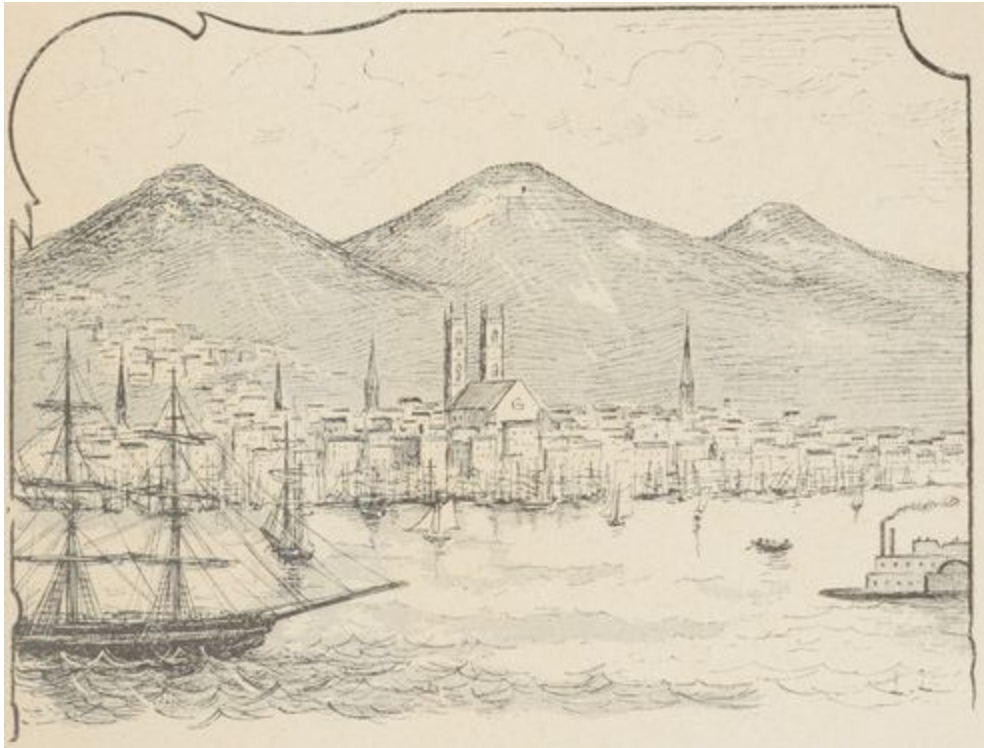
Alors, de Montréal, de Longueuil, de partout,
Les postes ennemis crurent, dans la rafale,
Entendre une clameur immense et triomphale.
C'étaient les fiers vaincus qui, tout espoir détruit,
Criaient : « Vive la France ! » aux échos de la nuit.

La race française appelée race canadienne, de nature riche et heureuse, s'accrut en proportions considérables. De 1774, où les Français n'étaient que 98.000, ils sont devenus, en 1889, 1.490.000. Elle se développe particulièrement à Montréal, ainsi qu'en font foi les statistiques.

1852.....	57.705
1858.....	80.000
1870.....	170.000
1900.....	300.000

Cette ville a une situation pittoresque exceptionnelle, une position commerciale sans rivale, et l'on peut, à juste titre, l'appeler la reine des cités du Nord. Elle a pour devise : Toujours plus haut. Notre race y devient peu à peu prépondérante, et les Canadiens comptent mettre bientôt en regard de la France d'Europe une nouvelle France d'Amérique, digne de sa première patrie.

VUE DE MONTRÉAL



CHAPITRE PREMIER

LES CINQ

— Est-ce possible, monsieur Marcel ? Vous nous quittez ?

— Hé, oui ! madame Doris, répondit joyeusement Marcel, je vous quitte.

— Quel malheur ! Quel malheur ! fit la brave femme en joignant les mains. Nous étions si habitués à vous, nous vous considérions comme un des nôtres et vous nous abandonnez ! Que va devenir mon pauvre mari, si vous n'êtes plus là pour le faire enrager ?

— Ne pas faire enrager votre époux ? Mais je vous demande pardon, je compte bien continuer. Allons ! Ne vous désolez plus ; je ne vous quitte pas à jamais. Je ne retourne pas encore à Paris : je me déplace simplement dans Montréal. Au lieu de louer une chambre chez monsieur et madame Doris, j'occuperai une chambre dans une grande baraque, dont je serai colocataire avec mes quatre camarades. Que diable ! Vous ne pouvez empêcher les cinq doigts de la main de se réunir et, si je suis le pouce ou l'index de cette association, vous ne pourrez m'en vouloir de rejoindre ma paume et de ne plus me mutiler auprès de vous !

— Quel malheur ! fit à nouveau madame Doris, en poussant un gros soupir.

C'était une brave et digne femme que madame Doris. Grande et forte, douée d'un robuste embonpoint, un bonnet campé sur ses cheveux grisonnants, elle s'agitait sans cesse, remuait, trottait, courait, comme une gamine de huit ans. Son autorité s'exerçait sur toute la maison et rien n'échappait à son œil vigilant. Son mari la respectait et l'honorait avec une crainte presque religieuse. Lorsqu'il avait dit : « Madame Doris a prononcé ! » le monde aurait pu crouler, les univers s'engloutir, rien ne l'aurait fait démordre de la décision de sa femme. Au reste, ils étaient d'excellentes gens, qui s'étaient pris d'une subite affection pour Marcel, lorsqu'il débarqua, six mois auparavant, à Montréal. Le joyeux étudiant, devenu la gaieté de leur foyer, prenait un peu la place du fils unique, qu'ils avaient perdu depuis dix ans et qu'ils n'avaient cessé de pleurer jusque-là. L'arrivée de Marcel, son installation au milieu d'eux, sa bonne humeur et son

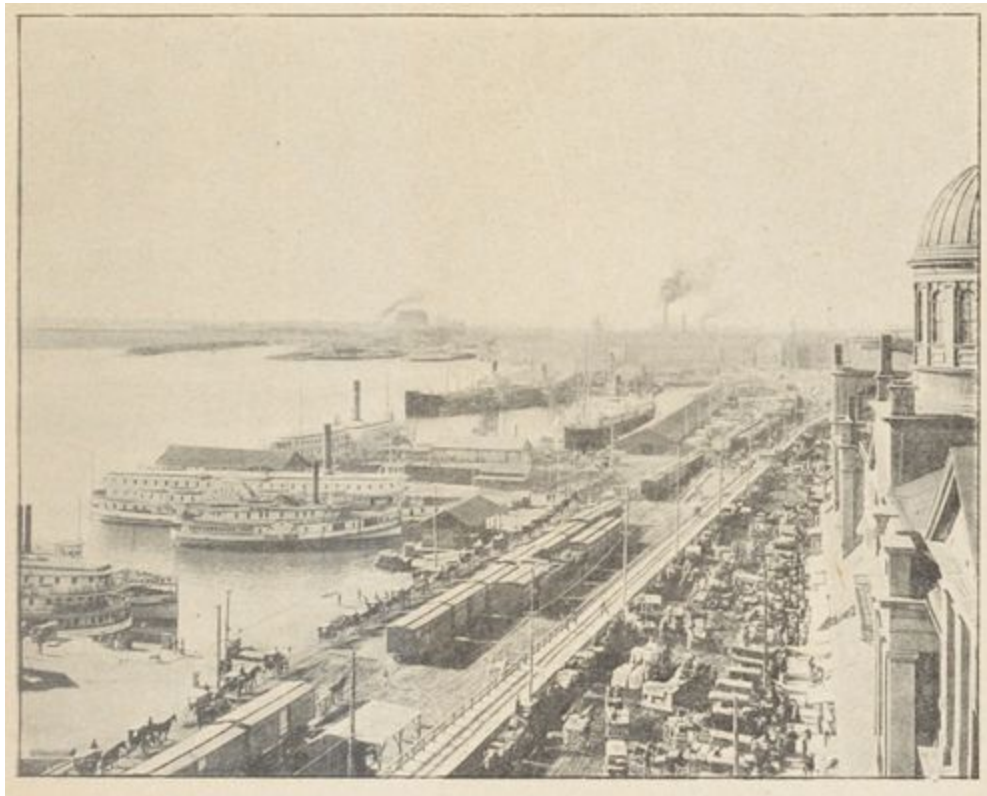
heureux caractère avaient mis un terme à leur chagrin. Aussi, l'idée de son départ rendait-elle toute sombre madame Doris.

— Voyons, ma bonne Madame, soyez raisonnable. Vous finiriez par me faire croire que je vous suis indispensable. Mais, sapristi ! Je ne vous suis rien, rien du tout.

— Oh ! monsieur Marcel !

— Il y a huit mois, vous ne me connaissiez pas et j'ignorais votre existence. C'est le hasard seul, qui m'a expédié de Paris à Montréal ; c'est encore le hasard, qui m'a fait entrer en relations avec vous ; c'est toujours le hasard, qui m'a fait prendre pension chez vous ! Est-ce vrai ?

MONTRÉAL : LE PORT



— Pourquoi nous quittez-vous ? Vous trouvez-vous mal avec nous ?

— Je me trouve trop bien, au contraire. Vous me gâtez et choyez à un tel point que je finirais par oublier toutes les grandes idées, que roule mon cerveau en ébullition.

— Alors ?

— Alors...

A ce moment, la porte s'ouvrit et un jeune homme, de mine grave et sérieuse, parut. Marcel se précipita au-devant de lui.

— Ah ! Mon ami, mon vieil Hugues ! Viens à mon secours. Cette bonne madame Doris est en train de me maudire ! Défends-moi ou je succombe sous le poids de ses accusations.

Hugues ne se fit pas prier davantage et plaida éloquemment la cause de son ami. Il dit à madame Doris combien ces cinq Français, de même âge et de carrières différentes, avaient été heureux de se rencontrer au Canada, combien ils avaient senti le besoin de se solidariser et de représenter la métropole dans cette ancienne France, dans cette autre France, qui conquiert peu à peu son indépendance et augmente sa puissance.

— Hein ? Comme il parle bien ! s'écria Marcel enthousiasmé. Nous en ferons plus tard un député... ou plutôt un sénateur, la gravité de son caractère le destinant à une sage modération. Vous voilà convaincue ? Vous ne m'en voulez plus ?

— Je ne puis vous en vouloir, mon cher enfant, d'agir pour votre plaisir et votre bonheur ; je vous comprends parfaitement. Je veux seulement que vous sachiez bien toute l'affection que nous avons pour vous.

— Croyez-vous qu'elle ne soit pas réciproque ?

— Si jamais vous êtes dans la peine, n'hésitez pas à vous adresser à nous. Ce n'est pas un service, que nous vous rendrons : c'est une dette de reconnaissance, que nous acquitterons pour tout le bien que vous nous aurez fait.

— Ma parole ! Je vais passer pour un saint ! Allons, Hugues, rougis pour moi !... Avec ses louanges quotidiennes, madame Doris m'en a fait perdre l'habitude.

La bonne hôtesse se mit à sourire, cachant derrière ses lunettes une petite larme attendrie qui perlait.

— Et maintenant, nous vous enlevons, madame Doris.

— Comment ?

— Oui, nous allons visiter notre palais. Venez avec nous : vous nous aiderez de vos lumières et nous vous déposerons à la banque Hawkins, où vous retrouverez votre mari. Chemin faisant, nous prendrons notre ami Raymond, dont je vous prie d'admirer la correction, l'élégance et le charme. Il ne vous restera plus ainsi que nos deux autres acolytes à connaître : le géant de la bande, l'homme fort, notre superbe Charles, dit Charlemagne, et enfin celui que j'ai gardé pour la fin, le plus remarquable

exemplaire de notre édition, j'ai nommé Frédéric, un être extraordinaire, renversant, bouleversant, un phénomène.

— Ah ! Mon Dieu ! Qu'est-ce donc ?

— C'est un méridional qui n'a pas d'accent. Ça ne vous dit pas grand'chose à vous, Canadienne de vieille roche, mais pour nous !... N'est-ce pas, Hugues ?

— C'est un phénomène, en effet.

— Nous vous le montrerons plus tard. En route ! Couvrez-vous bien, car il fait un froid sérieux.

— Le thermomètre ne marque que 7 degrés au-dessous de zéro, fit Hugues avec flegme.

— Seulement ? répliqua Marcel ironiquement. Alors, c'est l'été qui commence !...

Chaudement emmitouflée dans une épaisse fourrure, madame Doris se risqua dehors. Ce n'était pourtant pas dans ses habitudes de sortir à la tombée du jour, mais l'espoir de rendre service à son jeune protégé et à ses amis la décidait à visiter ce qu'ils nommaient pompeusement « le palais ».

La grande ville, brillamment éclairée, était pleine de mouvement.

— On se croirait à Paris, remarqua Hugues.

— Ma foi, presque ! répondit Marcel.

Ils traversaient la rue Saint-Jacques, la grande artère de Montréal, le centre de la vie commerciale de la cité. Les grands édifices se succédaient, voisins. La haute façade de la Compagnie impériale d'assurances et le monumental Hôtel des Postes entouraient la Banque de Montréal, dont les colonnes et le fronton rappelaient les temples grecs. De multiples fils électriques s'entre-croisaient dans l'air, enveloppant la rue de leur tissu métallique. Tramways et voitures passaient rapidement. Tout, en cet endroit, malgré l'heure déjà tardive, donnait l'impression de l'activité.

— Allez donc vous douter que vous êtes en plein Canada, dit Marcel, lorsque vous voyez ces grandes avenues, ces superbes magasins. Tout, jusqu'aux noms français des habitants, vous rappelle la France. Par moments, je me demande si je ne suis pas simplement à Rouen, Nantes ou Lyon et si je puis reprendre l'express de la capitale.

— Cependant, elle est loin, la capitale, et l'illusion la figure toute proche. S'il n'y avait la neige accumulée...

— Ces traîneaux...

— Ces vêtements... ce serait tout à fait cela.

— Bref, si nous n'étions pas au Canada, nous nous croirions en France...

Madame Doris poussa une exclamation. Nos amis s'engageaient dans une ruelle obscure.

— Oh ! Mes enfants ! Ou me conduisez-vous ?

— Au paradis, madame Doris, lui répondit joyeusement Marcel.

— Oh ! Certainement non ! Le paradis aurait honte de loger en un quartier pareil.

— Je vous assure que nous y allons tout droit.

— Le chemin en est bien mal pavé !

Ils avançaient dans l'étroite rue, dont les maisons, sans aucun souci de l'architecture ni de l'esthétique, bordaient les limites avec une incomparable fantaisie. Tantôt un mur s'arrondissait, au point d'empêcher la moindre charrette de passer ; tantôt il débordait en une saillie imprévue pour s'élargir deux pas plus loin, comme s'il voulait reprendre haleine avant de poursuivre sa ligne tortueuse.

Chacun d'un côté, les jeunes gens soutenaient madame Doris et la dirigeaient dans ce sombre dédale, mal éclairé.

— Courage, Madame, dit Hugues ; nous allons arriver.

— Ah ! Je pense que nous l'aurons bien gagné, le paradis, après une marche si pénible.

— Oui, fit Marcel, nous l'aurons gagné, mais nous ne l'aurons pas.

— Comment ?

— Il est nécessaire que je précise. Ce paradis n'est pas le nôtre, c'est celui de notre ami Raymond. Du reste, jamais nom ne fut mieux donné, car le bon diable habite sous les toits.

— Mon pauvre Marcel, vous serez donc toujours un incorrigible farceur ?

— Incorrigible, impénitent, éternel ! Ne vous fâchez pas, madame Doris ; la visite de notre palais vous récompensera de votre courage. Si vous êtes fatiguée, reposez-vous une minute. Pendant ce temps, je monte chez Raymond et je vous le ramène.

Il s'engouffra aussitôt sous un petit porche et l'on entendit sa voix gronder de bruyants appels dans la maison. Il n'eut pas le temps de s'époumoner beaucoup : Raymond, qui l'attendait, parut au même instant.

Joli garçon, mince et fluët, il avait des traits fins et distingués. On sentait en lui le souci de la correction et la recherche de l'élégance. Tout était calculé, depuis la nuance de sa cravate jusqu'à sa coupe de cheveux, pour

faire valoir un physique, qui n'avait rien d'ingrat. Marcel le présenta à madame Doris.

— Notre ami Raymond, le dernier ou le premier Fortunio de Montréal. Je n'ai pas besoin de vous faire admirer sa bonne grâce et ses nobles manières ; je vois au regard, dont vous le considérez, qu'il a déjà fait votre conquête. C'est un échappé de la Touraine, qui vient piocher son droit au Canada. Drôle d'idée, qui n'est pas déjà si bête. Car ne croyez pas qu'à son aimable prestance, se joigne l'odieuse sottise. Loin de là !

— Marcel, dit Raymond, riant malgré lui, je vais être obligé de te provoquer en un combat singulier.

— Tu ne peux m'en vouloir : je fais ton éloge. D'ailleurs, je t'ai fait sourire, ce qui a permis à madame Doris d'admirer la finesse et le bel ordre de tes blanches dents.

— Prends garde !

— N'est-ce pas, madame Doris, vous avez admiré ?...

— J'admire surtout, répondit la brave dame, le bon caractère de Monsieur. A sa place, il y a longtemps que je vous aurais tiré les oreilles, mauvais plaisant.

— Diable ! Si vous vous mettez contre moi !...



— Ah ! Voici enfin une avenue convenable, dit madame Doris, avec un soupir de satisfaction. Puis, s'adressant à Raymond :

— Sans reproche, Monsieur, vous habitez une bien vilaine rue.

— Encore une nuit, Madame, et je lui dis adieu. Demain, nous pendons la crémaillère.

— Est-ce encore éloigné, votre palais ?

— Vous n’avez qu’à parler pour être obéie. C’est ici !

Ils étaient arrivés devant une petite maison à deux étages, à la façade triste et noire.

— C’est ici ? C’est cela ?

— C’est cela même. Vous êtes surprise, vous vous attendiez à mieux, peut-être ?

— Mon Dieu ! J’avoue...

— Hé bien ! |Donnez-vous la peine d’entrer, chère Madame, et vous pourrez parler. Ne jugez jamais les gens sur la mine, ni les maisons sur leurs façades, a dit un sage de la Grèce.

Hugues, qui paraissait être l’homme de confiance, sortit la clef de sa poche et l’engagea dans la serrure. Après quelque résistance, la porte finit par s’ouvrir en grinçant douloureusement.

— La pauvre n’aime pas être violentée, remarqua Hugues.

A peine étaient-ils entrés que Madame Doris poussa un léger cri d’étonnement.

— C’est à vous, cette pièce-là ?

— Mais oui, chère Madame, répondit Marcel, c’est à nous. Tout est à nous, ici.

— Mais les meubles ?

— Ah ! Les meubles ! Demandez à Hugues, demandez à Raymond, demandez à Frédéric, demandez à Charlemagne, demandez à votre serviteur ce qu’ils nous ont coûté de patience, d’ingéniosité, d’astuce à chercher, trouver, acheter, transporter !... Ici, c’est la vaste pièce commune, qui nous servira le soir de fumoir. A droite et à gauche, deux cabinets de travail où le futur maître de médecine Frédéric, l’homme de loi Raymond pourront recevoir leurs clients.

Il ouvrit une grande porte, qui donnait au fond du fumoir, et ils entrèrent dans la salle à manger. A parler franc, on reconnaissait facilement le décousu du mobilier. Chaises, fauteuils, tabourets, différaient de style, forme et bois. Mais déjà ils avaient su donner, par d’ingénieuses combinaisons, un aspect original à toutes ces pièces. Par des porcelaines aux tons violents, des étoffes habilement drapées, quelques gravures, des armes indiennes drôlement disposées, l’œil se trouvait séduit et charmé, si bien que la critique perdait tous ses droits. Madame Doris ne leur cacha pas ce qu’elle pensait.

— Savez-vous que c’est ravissant, votre chez vous ?

Ils ponctuèrent cette appréciation d'un « ah ! » de triomphe.

— Cette salle à manger est délicieuse. Seulement, il y manque quelque chose ; je ne puis vous dire quoi ; mais il me semble qu'il y a une lacune.

— Oh ! répondit Marcel. Il ne manque que la table ; mais c'est sans importance, nous l'aurons demain.

La visite du palais continua par la cuisine, où ne figuraient que quelques ustensiles rudimentaires, le petit salon, dont Raymond, peintre à ses heures, ornait les murs de larges fresques, puis ils montèrent à l'étage supérieur. Les chambres, très simples, étaient toutes sur le même modèle.

— Et cette pièce ? dit madame Doris, ouvrant une porte. A qui appartient-elle ? C'est la plus jolie, sans contredit, avec ses deux fenêtres et sa vue sur le jardin du voisin.

Les jeunes gens lui expliquèrent que, pour ne faire ni envieux ni jaloux, ils avaient décidé de ne pas l'occuper.

— Nous la réservons aux amis. Si le cœur vous dit une fois, Madame, d'accepter notre hospitalité...



— Grand merci. J'espère n'en avoir jamais besoin.

Tout heureux de la bonne impression produite sur madame Doris, ils ne tarissaient pas en récits et explications sur leur bonne affaire, le bon marché

de leur loyer, le peu de dépenses qu'ils auraient à cinq, et le confortable dont ils seraient entourés.

Elle les écoutait en souriant.

— Oui, mes enfants, vous avez fait des merveilles et je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez ; mais il se fait tard et, si je dois chercher mon mari, je n'aurai garde de rester encore ici.

Ils sortirent à regret, hélèrent un traîneau et y installèrent madame Doris, malgré ses protestations.

— Nous vous avons fait assez marcher pour vous offrir un peu de repos en retour.

L'équipage disparut rapidement et les trois jeunes gens se trouvèrent seuls.

— Où allons-nous ? demanda Raymond.

— Chez Frédéric, je ne l'ai pas vu de la journée.

Frédéric logeait, non loin de Charlemagne, dans le quartier populeux de Montréal. Après vingt minutes de marche, ils arrivèrent devant la demeure de leur ami ; personne ne répondit à leur appel.

— L'animal est échappé, dit Marcel. Allons chez Charlemagne. Ils sont peut-être ensemble.

Mais l'hôtesse de Charlemagne les avertit que leurs deux amis étaient partis depuis quelque temps.

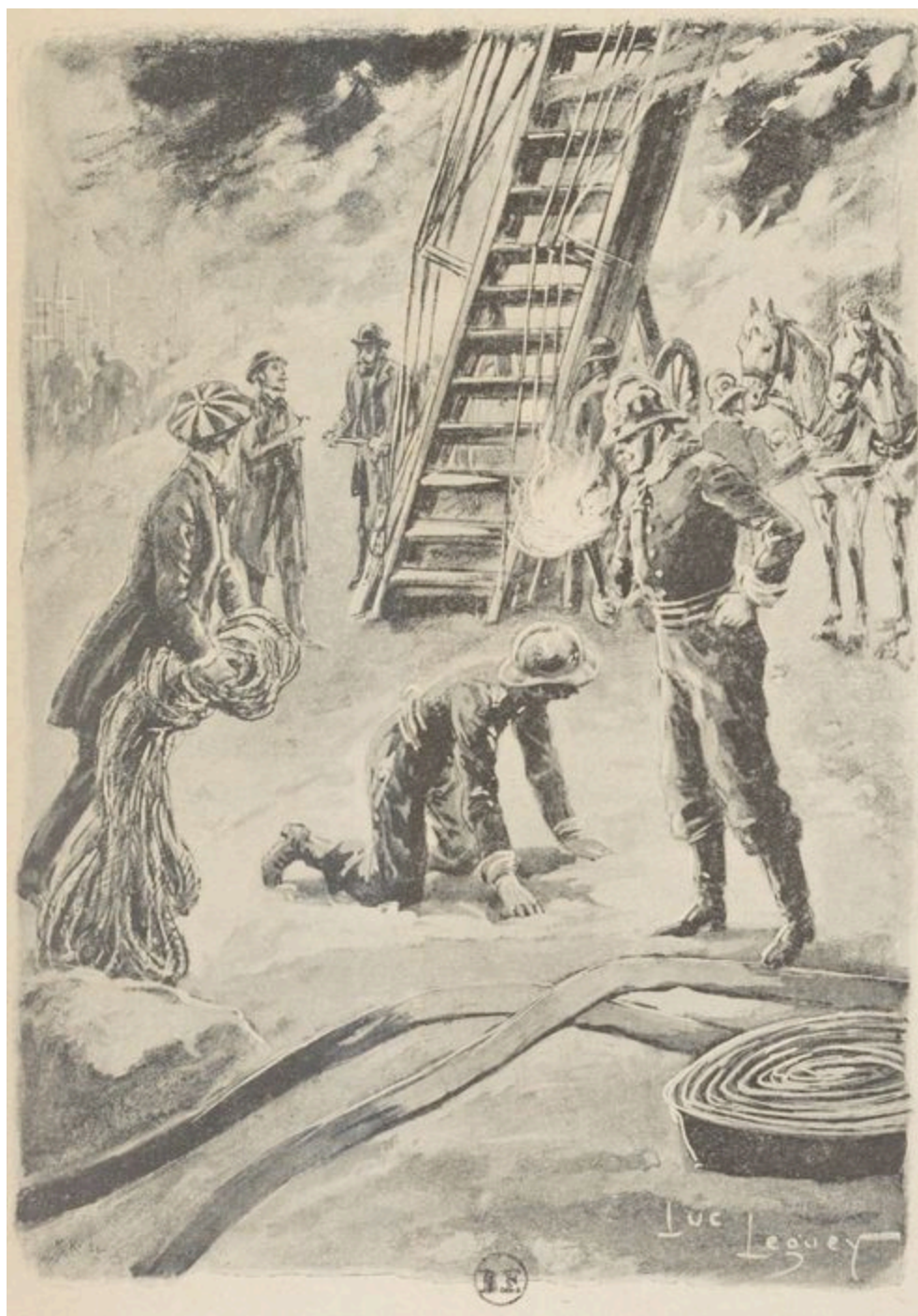
— Diable ! fit Marcel. Ils sont introuvables.

Comme ils se concentraient sur l'emploi de leur soirée, le son d'une cloche retentit lugubrement.

— Ah ! dit Hugues. Le tocsin... Un incendie... Ecoutez.

La cloche tintait toujours, indiquant à la ville entière, par le nombre de ses appels, le numéro du quartier et de la rue où se trouvait le sinistre.

Les gens étaient aux portes, écoutant tous, le cœur serré, se demandant avec angoisse si le malheur n'allait pas frapper un des leurs. Ces familles canadiennes sont si nombreuses et si solidaires que les parents peuvent justement redouter pour tous leurs enfants, disséminés un peu partout, l'annonce d'une catastrophe et d'un accident.



— Écoutez, dit Marcel.
La cloche tintait toujours. Le quartier était indiqué ; les gens couraient.
Ils coururent aussi, sans savoir, sans penser. La neige épaisse ralentissait leurs pas.

Enfin la cloche se tut. L'endroit où se trouvait l'incendie était maintenant à peu près connu : c'était à proximité du quartier de Frédéric. Le ciel prenait déjà une lueur rouge, sans que l'on pût distinguer rien autre, car les maisons étaient hautes dans les rues étroites. Ils couraient toujours.

A mesure qu'ils approchaient du foyer, la circulation devenait moins facile.

Mais tout se passait en silence, sans cris ni rumeurs. A un brusque tournant de la rue, ils se trouvèrent en face de l'incendie. Une grande maison flambait. Dans la nuit, se détachant sur le linceul de neige, les flammes prenaient un éclat enrayant. Le vent, soufflant avec violence, attisait le brasier, qui devait être plus terrible encore à l'intérieur de l'immeuble.

Les jeunes gens, jouant des coudes, se frayèrent un passage à travers la foule. Arrivés au premier rang, ils purent juger du désarroi des secours. Les pompiers ne parvenaient pas à trouver les prises d'eau cachées sous la glace. Un petit homme, nerveux et bref, leur donnait des conseils. A ses côtés, un grand gaillard, aux fortes épaules, aidait à placer l'échelle de sauvetage.

— Hé mais ! dit Marcel. Je ne me trompe pas. Ce sont Frédéric et Charlemagne.

Ils allèrent à eux. Frédéric les aperçut.

— Vite, mes amis, à l'œuvre ! Ils sont tous affolés.

— Nous étions là, reprit Charlemagne, quand tout a commencé.

— Y a-t-il des victimes ? demanda Hugues.

— Je sais seulement, leur répondit Frédéric, que nous avons là des compatriotes. Il faut les sauver !...

Un craquement formidable se produisit. L'escalier venait de s'effondrer.

— A l'échelle ! hurla Charlemagne.

Elle fut enfin dressée, en même temps que les prises d'eau étaient mises à découvert.

— Et maintenant, à l'œuvre, dit simplement Marcel.

Ils entrèrent dans la fournaise.



CHAPITRE II

L'INCENDIE

C'est chose rare, à Montréal, qu'un incendie. Aussi, venait-on de toutes parts et les détails commençaient à se donner plus nombreux, plus précis. La maison en flammes était la propriété d'un Canadien français, qui en avait fait une sorte d'hôtel, sinon luxueux, du moins très confortable.

Le feu avait éclaté à l'heure du dîner, ce qui fut un bonheur. En effet, habitants et voyageurs, se trouvant réunis dans les grandes salles du rez-de-chaussée, n'eurent pas de peine à s'échapper. Le bruit courait, cependant, que des malheureux étaient restés prisonniers.

C'est ce que Frédéric et Charlemagne avaient déjà entendu dire.

Quelles étaient ces personnes et combien étaient-elles ? Seul, le patron de l'hôtel aurait pu donner ces renseignements ; mais le pauvre homme, atterré devant le désastre perdait absolument la tête.

On réussit enfin à le faire parler.

— Oui... Des Français... Ils étaient deux... le père et la petite fille. La mère est morte dernièrement. Sauvez-les... Ils sont de l'autre côté...

Les sauver !... La chose paraissait impossible, maintenant. Successivement, les flammes avaient envahi toutes les pièces. Le dernier étage seul n'était pas encore leur proie.

A chaque minute, un bruit de vitres cassées retentissait. Toutes les fenêtres éclataient sous la pression de la chaleur. Soudain, tout en haut, un buste d'homme surgit. On l'entendit appeler au secours.

— Là, faisait-on, là un homme.

— C'est lui, dit le patron de l'hôtel. C'est lui ! Il aura traversé les pièces embrasées.

L'incendie gagnait, prenant possession de toute la maison.

Déjà les propriétés voisines étaient évacuées et les pompiers s'occupaient à faire la part du feu.

Un second cri de détresse partit de l'étage supérieur. Les hommes hésitaient devant la folie d'une tentative de sauvetage. Les flammes montaient de toutes parts, resserraient leur étreinte autour de la maison.

— A nous, Charlemagne ! s'écria Marcel.

Les cinq amis, profitant du moment d'hésitation qu'ils avaient deviné chez les sauveteurs, s'emparèrent de l'échelle et la disposèrent le long du mur.

— C'est de la folie, disait-on, la toiture va s'écrouler : ils vont à une mort certaine.

La police, prévenant le danger, écartait la foule.

Une corde enroulée autour du torse, Marcel escalada rapidement les barreaux, suivi de Charlemagne. En bas, Hugues, Raymond et Frédéric aidaient à la manœuvre des pompes. Un terrible silence régnait, provoqué par la témérité des deux jeunes gens. Le continuel crépitement du bois et le sourd ronflement des pompes étaient les seules notes que l'on pût percevoir.

Marcel arrivait au premier étage lorsque, suffoqué par la fournaise, aveuglé par la fumée, il dut s'arrêter une seconde. Charlemagne, derrière lui, le heurta. Cette secousse le rappela à la situation et il continua son ascension.



Parvenu au deuxième étage, il se cramponna à l'échelle pour ne pas tomber. Un tourbillon de flammèches, une nuée d'étincelles l'environnaient, en même temps que l'eau, dirigée autour de lui, s'aplatissait sur le mur, éclaboussait l'échelle et augmentait encore les difficultés de sa tâche.

En bas, on leur criait : « Descendez ! descendez ! » Il entendait distinctement ces rumeurs et, les yeux clos, désespéré, il se décidait à renoncer, lorsqu'un appel rauque et déchirant lui vint de l'étage au-dessus.

— A moi ! A moi !

Un lourd silence planait sur la foule. Tous les regards se portaient sur ces deux êtres, qui montaient, montaient encore. Tantôt ils disparaissaient dans un nuage noir, enveloppés dans une écharpe de crêpe ; tantôt leurs corps se détachaient brusquement sur un fond pourpre et sanglant.

Ce dernier cri de désespoir avait galvanisé les forces de Marcel. Tête baissée, embrassant l'échelle entre ses bras serrés, il montait à la mort, il montait quand même. Tout à coup, il ouvrit les yeux ; il était arrivé, Cramponné à la fenêtre, dans la pièce en feu, un homme était là, les yeux hagards, la bouche tordue. Dès qu'il aperçut Marcel, il fit un effort. Il hissa dans ses bras un être inerte, qu'il tenait sur sa poitrine, lui faisant un rempart contre les flammes de son propre corps, et le tendit à Marcel, en lui disant : « Sauvez-la ! »

Tout ce drame se passait en quelques secondes, qui parurent des siècles. Marcel enroula vivement sa corde autour de l'enfant, la prit dans ses bras et la passa à Charlemagne. Tous deux laissèrent filer la corde entre leurs mains jusqu'à ce qu'une secousse les avertît que la petite était sauvée. Comme Charlemagne se préparait à faire le deuxième sauvetage, il vit son ami fléchir, lâcher prise et battre l'air de ses deux mains. L'émotion, le danger, la fatigue avaient épuisé ses forces : il venait de perdre connaissance. L'empoignant avec vigueur, Charlemagne le chargea sur son dos et ne s'occupa plus que de descendre. Enfin, il mit pied à terre. Au même instant, la toiture s'écroulait, entraînant dans sa chute le malheureux père, qui n'avait pu s'échapper.

Sauveteur et sauvée, tous deux évanouis, furent aussitôt mis sur un traîneau, qui se dirigea à grande allure vers le palais. De son côté, Hugues courait chez madame Doris et la priait de venir.



L'air vif, qui le fouettait au visage, ne tarda pas à ranimer Marcel. Il reprit connaissance au moment où le traîneau stoppait à leur porte.

— Et la petite ? dit-il subitement.

— Raymond la tient dans ses bras, lui répondit Frédéric. Nous allons l'installer dans la grande chambre.

— Et Charlemagne ?

— Il est là, fit le bon gaillard avec un heureux sourire.

— Je suis encore tout étourdi. Je ne te voyais pas.

Raymond, toujours chargé de son délicat fardeau, pénétra dans la maison et gravit l'escalier. Charlemagne et Frédéric soutenaient Marcel, un peu chancelant.

Dès que la petite fut étendue, Raymond partit à la recherche du docteur Berner, leur médecin. Frédéric, qui poursuivait à Montréal ses études médicales, se rendit auprès de l'enfant. Le poulx était très faible et la respiration se faisait à peine remarquer par un imperceptible gonflement des narines. L'enfant, tout en étant imprégnée de l'âcre odeur de l'incendie, ne portait sur elle aucune trace de brûlures.

— C'est un miracle, dit Frédéric à ses amis, qu'elle ne soit pas plus atteinte.

— Non, ce n'est pas un miracle, Frédéric, lui répondit Marcel, c'est la volonté acharnée de son père. Mais ce malheureux, savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Hélas !

— Pauvre petite !

La bonne voix de Charlemagne murmura :

— Je n'ai pas eu le temps de remonter... Et puis, tout seul, je n'aurais pas pu ! Sans toi, Marcel, elle y serait restée.

— Hé bien ! Et toi ? Crois-tu que tu n'as rien fait ? Toi. qui m'as sauvé par-dessus le marché !

— Oh ! Sauvé !

— Ma parole ! Tu en as l'air honteux.

— Je t'ai suivi, voilà tout.

— Mon bon vieux, dit brusquement Marcel, la voix étranglée par l'émotion, entre nous, tu sais ? c'est à la vie, à la mort.

— Mon bon Marcel !

— Et, comme nous avons vu la mort de près, j'espère bien que ce ne sera qu'à la vie.

— Allons, dit Frédéric, que l'émotion gagnait à son tour, vous êtes deux héros, embrassez-vous.

— Pourquoi pas ? firent les jeunes gens en s'étreignant.

— Et, si elle est sauvée, reprit Marcel, ce n'est pas seulement grâce à nous. C'est aussi grâce à toi, Frédéric, grâce à Hugues, grâce à Raymond. C'est vous qui faisiez marcher les pompes, c'est vous qui mainteniez

l'échelle. Si vous n'êtes pas montés, c'est qu'il n'y avait pas de place ; nous ne pouvions pas tous y tenir, sur cette échelle !...

— Chut ! dit Frédéric, calmant son exubérant ami du geste.

— Tu ne crains rien ? demanda Marcel, inquiet de l'évanouissement prolongé de la petite.

— Non, pas encore. Le cœur bat de façon normale et la respiration est régulière. Elle est dans un état de prostration, causé par l'émotion.

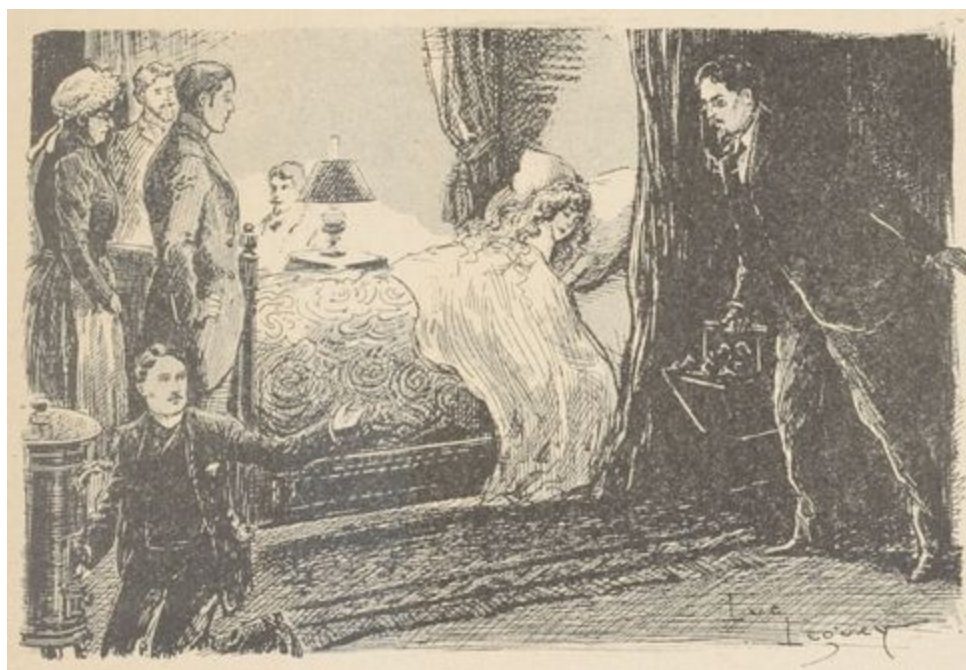
Hugues, accompagné de madame Doris, fit alors son entrée.

Effarée, la brave dame était venue tout de suite, aux premiers mots des dangers que Marcel avait courus.

— Malheureux garçon ! s'écria-t-elle en le voyant.

— Chut ! reprit Marcel. Plus bas, nous avons une malade. Mais vous ?

— Moi, je me porte à merveille et je compte sur vous pour nous aider à soigner cette enfant.



Il montrait du doigt la petite, que la lampe éclairait doucement. Elle était encore assez grande, cette petite, et paraissait avoir de onze à douze ans. Ses cheveux blonds, très souples et très fins, étendus en une nappe d'or sur l'oreiller, lui formaient une auréole. Le nez ferme et droit donnait du caractère à la physionomie, empreinte de charme et de douceur.

— Qu'est-ce donc ? demanda madame Doris.

On lui fit brièvement le récit de la catastrophe et du sauvetage de l'enfant.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Ils l'ignoraient et comptaient s'en informer dès le lendemain.

— C'est qu'elle est très jolie, la pauvre mignonne.

Hugues prétendit avoir entendu le patron de l'hôtel déclarer qu'elle avait douze ans. On lui avait même souhaité son anniversaire la veille.

— Laissez-moi avec elle, fit la brave dame. Je vais la coucher tout à fait. Par exemple, je n'ai pas de linge pour elle.

— En voici, dit Hugues. En me rendant chez vous, je me suis arrêté dans un magasin.

— Bravo ! Maintenant, comptez-vous garder cette enfant ?

La question les interloqua quelque peu.

— Nous ne pouvons toujours pas la mettre dehors. Nous l'avons prise, nous l'avons emmenée : qu'elle reste ici, jusqu'à ce qu'elle soit complètement remise.

— C'est parfait.

— Elle inaugure le palais et occupe la grande chambre libre. Ne voyez-vous pas là le doigt du destin ?

— Je vois surtout, dit madame Doris, que vous êtes de braves cœurs.

Cette inauguration prématurée de leur demeure les faisait voyager en tous sens. C'étaient les poêles et cheminées à allumer, le bois à apporter. L'éclairage n'était pas encore complet. A chaque instant, l'un d'eux sortait à la recherche d'un ustensile ou d'une provision, qui faisait défaut. Néanmoins, toutes ces allées et venues se passaient dans le plus grand silence. Ils eussent été bien surpris, deux heures auparavant, si on leur avait annoncé que leur installation s'effectuerait non seulement sans rires et tapage, mais encore au milieu d'un drame.



Raymond revint enfin avec le docteur Berner, qu'il avait dû chercher à l'autre bout de la ville, sur les quais du Saint-Laurent.

L'opinion du docteur fut conforme à celle de Frédéric. La commotion trop forte avait mis la malade en un état de profonde torpeur, dont elle sortirait probablement avec une fièvre violente. Loin de redouter cette crise, il espérait la voir surgir prochainement pour combattre l'abattement de l'enfant. Il fit à Frédéric quelques recommandations sur les mesures à prendre aussitôt que le mouvement fébrile se dessinerait, rédigea une brève ordonnance et prit congé des jeunes gens, en les félicitant de leur conduite héroïque.

— Mes chers enfants, dit alors madame Doris, je vais m'installer auprès de cette mignonne et vous allez songer à vous.

— Comment ? fit Marcel, qui ne comprenait pas.

— Oui, à vous. Je crois bien que toute cette histoire vous aura fait oublier l'heure du dîner.

— Oh ! Dîner !... Nous y pensons bien !

— Il faut y penser. Vous avez besoin de toutes vos forces, pour m'aider à veiller cette petite, si, comme l'a dit le docteur, la nuit doit être agitée.

Hugues prit alors la parole.

— Madame, vous avez parfaitement raison et vos conseils sont aussi bons que sages. D'ailleurs, Marcel et Charlemagne ont besoin de prendre des forces.

— Soit, dit Marcel. Faisons vite.

Ils descendirent et s'installèrent dans la salle à manger, qui n'avait point de table, et improvisèrent leur dîner.

Madame Doris avait touché juste, car les cinq amis dévoraient à pleines dents. Selon le proverbe, l'appétit venait en mangeant, et ce repos forcé détendait leurs corps las et rompus.

Ils observaient toujours le plus grand silence, absorbés par la pensée de cette petite, dont le sort allait se décider.

— C'est chose étrange, remarqua Raymond, que les coïncidences.

Un drame fait tomber entre nos mains une enfant, qui se trouve être notre compatriote. Et cela nous semble tout naturel !...

Pas un ne songe à protester ou s'étonner.

— Au contraire, répliqua Hugues, nous considérons presque l'arrivée inopinée de cette enfant comme le lien qui doit nous unir à jamais.

Frédéric se mit à sourire :

— Mais demain, mes pauvres amis, les autorités viendront nous prier poliment de rendre cette pauvre petite à sa famille.

— Sûrement, appuya Charlemagne, qui ne se mêlait d'habitude que fort peu à la conversation.

L'émotion avait singulièrement influé sur lui, car il commença une grande période.

— Sûrement, nous la rendrons à sa famille. Nous ne voulons que son bonheur ; et l'honneur de l'avoir arrachée aux flammes ne nous fera jamais oublier...

Charlemagne ne devait pas finir sa phrase. Madame Doris les appelait. D'un bond, ils furent en haut. Grande fut leur surprise en voyant leur petite malade. Ses yeux ouverts illuminaient sa figure. C'étaient de grands yeux bleus, brillants de fièvre, aux longs cils recourbés et dont la pupille semblait énorme.

— C'est la crise, dit madame Doris.

Le délire commençait. Elle parlait avec emportement, racontant des histoires incohérentes, où revenaient souvent ces mots : « Ma petite mère, ma petite mère, pourquoi es-tu si blanche ? »

Le docteur avait ordonné une potion calmante, que l'on devait lui faire prendre toutes les demi-heures ; mais la malade se roidissait, crispée, serrant les dents, rejetant violemment sa tête en arrière et leur donnant une peine infinie à exécuter l'ordonnance. Vers minuit, madame Doris prit quelque repos, pendant que, tour à tour, les cinq jeunes gens veillaient l'enfant. Le délire cessa dans la matinée : on n'entendit plus, dans la chambre, que la respiration haletante et les mouvements nerveux du petit être enfiévré.

Le docteur revint et diagnostiqua une fièvre cérébrale. Se trouvant en face d'une inconnue, dont la nature et le tempérament étaient ignorés, on ne pouvait agir qu'avec la plus extrême prudence et redouter toujours une issue fatale.

Monsieur Doris accourut prendre des nouvelles. Il offrit en même temps son aide et demanda à sa femme en quoi il pourrait être utile. Elle le reçut avec son affectueuse brusquerie habituelle, repoussant ses offres et lui recommandant de ne point se fatiguer. Le brave homme sortit timidement, admirant encore plus « Madame Doris », ce modèle des épouses, cette créature parfaite.

Raymond, qui voulait s'occuper pratiquement de l'enfant, en cherchant à retrouver sa famille et son nom, accompagna monsieur Doris jusqu'à la banque Hawkins, où celui-ci remplissait, depuis trente ans, les fonctions de caissier ; puis il se rendit sur les lieux du sinistre.

Lorsqu'il déboucha sur la place, illuminée, la veille, de si terrible façon par les lueurs sanglantes de l'incendie, un cri de stupeur s'échappa de sa poitrine. Devant lui, la façade de la maison incendiée était recouverte d'un superbe manteau de glace : l'eau, dont les pompiers l'avaient inondée, avait gelé durant la nuit et cachait les décombres sous un lourd rideau de givre, aux mille facettes étincelantes.

Ce même rideau de givre allait entourer la petite inconnue et la rendre à jamais mystérieuse.



CHAPITRE III

FLAMMETTE !

Vers midi, Raymond revint au logis. En sa qualité d'étudiant en droit, il s'était chargé des recherches à faire au sujet de la famille de l'enfant et des rapports à avoir avec les autorités.

Marcel le guettait.

— Eh bien ? lui demanda-t-il aussitôt. Que sais-tu ?

— D'abord, comment va la petite ?

— Toujours de même. Le docteur nous quitte à l'instant, la fièvre suit son cours.

— Serait-il possible de la transporter ?

— La transporter ?

— Oui.

— Nous ferions une folie. Quelle question !

— Je te la pose, parce que le magistrat, auquel je me suis adressé, me l'a posée, il y a une heure.

— Non seulement, reprit Marcel, il est impossible de la transporter ; mais il nous faut encore attendre quinze jours avant d'être fixés sur l'issue de sa maladie.

— Quinze jours

— Le docteur n'en répond pas avant.

— Pauvre petite !

Mais Marcel était impatient de connaître le résultat de l'enquête sur la famille.

— Et maintenant, dis-moi ce que tu sais.

— Je ne sais absolument rien. Il est fort probable que nous n'en saurons pas davantage, avant que l'enfant soit en état de nous parler.

— Comment ?

— Les seuls indices que je possède sont les suivants : cette petite était avec son père, depuis deux jours, à Montréal. Elle avait perdu sa mère, il y a très peu de temps.

— Où cela ?

— Je l’ignore.

— Mais d’où venaient-ils ?

— Les uns prétendent d’Ottawa, les autres de Québec, à moins que ce ne soit d’ailleurs.

— Mais leurs noms, au moins, quels sont-ils ?

— Je ne les connais pas davantage.

Profondément étonné, Marcel lui dit :

— Ils ont dû pourtant être inscrits sur les registres de l’hôtel ?

— Sûrement.

— Alors ?

— Mais il ne reste plus trace des registres. Tout a été brûlé.

— Enfin, quelqu’un a dû les lire, ces noms, les écrire.

— En effet, et je crois que ce fut le patron de l’hôtel, car il se chargeait de toute la comptabilité.

— Eh bien ? Il faut lui demander.

Raymond, d’un ton grave, répondit :

— Cet homme ne peut plus rien nous apprendre.

— Pourquoi ?

— Il est devenu fou.

Raymond fit à Marcel, dans ses moindres détails, le récit de sa matinée. Son premier soin avait été de s’assurer de l’état civil de l’enfant. Il espérait obtenir du patron de l’hôtel les renseignements nécessaires, lorsqu’on lui apprit que le pauvre homme, accablé par la catastrophe qui le ruinait, avait perdu la raison. On avait dû l’interner aussitôt.



Marcel avait peine à rassembler ses idées.

— Alors, cette petite ?

— Alors, à moins d'un hasard, nous sommes destinés à ne connaître d'elle que ce qu'elle pourra nous dire.

— C'est épouvantable !

L'heure du repas approchait ; Hugues et Frédéric firent leur apparition.

— Elle est un peu plus calme, dit Frédéric. Nous pouvons déjeuner promptement, afin de laisser à madame Doris la liberté de son après-midi.

Cependant, Charlemagne manquait à l'appel. Tous commençaient à pester contre le retardataire, lorsqu'ils aperçurent le bon gaillard, au visage épanoui, arrivant à grandes enjambées.

— Le ciel me pardonne ! s'écria Raymond. Il apporte notre table !

C'était bien la table qu'il apportait. Il s'était mis, dès la première heure, à battre les marchands de meubles et les brocanteurs pour en trouver une et, l'ayant enfin découverte, il l'avait chargée, sans plus de façons, sur ses épaules.

— J'ai tenu parole, dit-il en se débarrassant de son fardeau. Je vous avais promis une table, une belle table en chêne... la voici.

Puis, songeant tout de suite à leur unique souci :

— Comment va notre petite ?

— Toujours de même, répondit Marcel. Nous en parlerons à table, puisque maintenant, grâce à toi, table il y a.

Les jeunes gens s'installèrent rapidement et se racontèrent les événements. Raymond prit la parole et leur fit part de ses vaines recherches. Ce fut une consternation générale.

— Nous sommes obligés, conclut Marcel, d'attendre la fin de sa fièvre, pour quelle puisse nous fixer elle-même.

— Et jusque-là, remarqua Charlemagne, nous ne saurons comment la nommer. Ce qui me contrarie le plus, c'est de parler d'elle en l'appelant « la petite » ou « l'enfant », comme on dirait « Chose » ou « Machin ».

— Baptisons-la !

L'idée, que venait d'émettre Hugues, leur sourit à tous. Ils cherchèrent aussitôt, sans parvenir à se mettre d'accord.

Le soir seulement, quand Raymond revint avec une bonne, qu'il avait engagée sur les conseils de madame Doris. l'incident fut définitivement tranché. Au lieu de dire, ainsi que d'habitude : « Comment va la petite ? » Raymond demanda spontanément à Frédéric : « Comment va Flammette ? »

Le nom était trouvé.

Oui, cet être consumé par la fièvre était bien une petite flamme. Elle était brûlante, la peau sèche, les regards ardents. Combien rares étaient les minutes de repos, succédant à de véritables crises, toujours accompagnées de délire ! Pourtant elle était docile, ne se refusant plus à prendre les remèdes, ayant moins de force pour résister aux mains, qui voulaient la guérir.

Flammette ! Ce mot leur rappelait les circonstances tragiques, qui l'avaient mise dans leur existence.

Ils ne pensaient qu'à elle maintenant, attendant avec anxiété l'opinion du docteur et guettant sur la physionomie de Frédéric ses ombres d'inquiétude ou ses lueurs d'espérance. Ils n'avaient plus qu'une crainte : voir brûler de ses derniers feux cette pauvre petite flamme, destinée peut-être à s'éteindre doucement, trop frêle pour supporter la tempête, qui la bouleversait.

La nouvelle bonne, Marie, était une brave femme, qui, parmi la foule, avait assisté au dévouement des jeunes gens. Aussi, lorsqu'elle sut que madame Doris l'envoyait chez ces héros, ce lui fut une grande joie. Son âme, simple et sèche de nature, s'était attendrie et émue à cet inoubliable spectacle. Elle considérait Marcel avec respect et admiration ; quant à

Charlemagne, il lui inspirait presque des sentiments religieux. Tout de suite, elle comprit ce qu'on attendait d'elle et son aide silencieuse leur fut d'un secours précieux.

La maison prenait un ton particulier, qui se régularisait. Chaque matin, madame Doris, qui se dispensait de veiller depuis l'arrivée de Marie, faisait son entrée. Elle prenait sa place au chevet de Flammette pour ne la quitter que le soir, lorsque son timide époux venait la chercher. A dix heures, visite du docteur Berner. A midi, déjeuner. Vers quatre heures, nouvelle visite du docteur, puis, le soir, le dîner. Telle était leur journée, coupée par les allées et venues des cinq jeunes gens. Raymond avait recommencé ses cours de droit et Hugues poursuivait ses travaux d'économie politique, en même temps qu'il donnait des leçons de littérature à quelques Canadiens. Charlemagne avait repris sa place dans la grande entreprise des bois du Saint-Laurent, et Marcel, plus à l'aise, se donnait encore quelque liberté. Frédéric ne quittait pas Flammette, la veillant nuit et jour.

La maison se trouvait donc organisée et la vie de chacun semblait avoir repris son cours ordinaire. Cependant, tous étaient animés par le même sentiment, tous avaient la même pensée, accélérant leurs pas, lorsqu'ils étaient éloignés, étreignant leurs cœurs, lorsqu'ils étaient là : Ils avaient beau être cinq grands gaillards ; ils avaient beau recevoir les visites de monsieur et madame Doris ainsi que du docteur ; ils avaient beau avoir une servante, le plus profond silence régnait dans leur demeure.

Les journées se succédaient avec des alternatives de fièvre intense et d'abattement.

Flammette était toujours secouée par le même délire, sans qu'il fût possible de comprendre les paroles incohérentes qu'elle proférait.

Les pauvres garçons, pleins d'angoisse, désespéraient de voir arriver la quinzième journée.



Le docteur n'affirmait pas le salut. Hochant la tête, il disait :

— Tempérament solide évidemment, mais très nerveux, très impressionnable et éprouvé au dernier degré. Ces forces-là sont souvent les meilleures dans de semblables crises, à moins que l'excessive tension, qu'elles ont à subir, ne les brise tout à coup.

Au sujet de son identité, la même obscurité continuait à régner. Le consul de France, mis au courant, s'était chargé de toutes les recherches. Il attendait, avec hâte, lui aussi, la convalescence de Flammette pour être enfin fixé sur son nom.

Dès que cela avait été possible, les fouilles avaient commencé dans l'hôtel incendié ; mais tout ce qui concernait la petite enfant avait été complètement détruit. Le corps de son père, retrouvé en un lamentable état, fut enterré au cimetière de Montréal. Marcel, Charlemagne, Hugues et Raymond l'accompagnèrent, se sentant liés à cet inconnu par la malade qu'ils veillaient.

Au huitième jour, le délire cessa pour faire place à une torpeur absolue. Le docteur Berner en éprouva quelque inquiétude, craignant que les nerfs, après avoir donné tout leur effort, ne fussent arrivés à leur dernière extrémité.

Pauvre petite !... Sa tête inerte tombait de côté et d'autre sur l'oreiller, sans avoir la force de se soutenir. Pendant vingt-quatre heures, il en fut ainsi. Marcel eut même, en rentrant à la maison, une violente émotion. Au moment où il pénétrait dans la chambre de Flammette, il ne trouva personne

à son chevet. La flamme vacillante d'une bougie éclairait son petit visage de cire. La voyant dans son lit si droite, si menue, si immobile, il eut une impression terrible et s'agenouilla au seuil de la chambre, étouffant un sanglot. Frédéric, rentrant dans la pièce, le trouva dans cette posture, de grosses larmes roulant sur ses joues. Pris de peur, il s'élança et colla son oreille contre la poitrine de la petite : les battements du cœur se faisaient toujours entendre. très faibles, très faibles, mais elle vivait.

Cette nouvelle secousse ébranla tout à fait Marcel. Sans aucune honte, il tomba dans les bras de son ami et se mit à sangloter.

Le soir, la fièvre reprit, accompagnée de délire, et ne cessa de croître jusqu'au quinzième jour. Le terme assigné par le docteur arrivait enfin. Ils allaient être fixés. Le brave médecin les prévint le matin : « Aujourd'hui, tout va se décider. Si la fièvre redouble et qu'aucune détente ne se produise, vous devez abandonner tout espoir. Si, au contraire, le délire cesse, elle est sauvée. »



Madame Doris, arrivant quelques minutes après la consultation, fut mise au courant. Elle sentit ses jambes se dérober, en pensant que cette journée allait décider la vie ou la mort de leur Flammette. Elle aussi, depuis quinze jours qu'elle s'était installée auprès de cette enfant, combattant le mal pied à pied, luttant contre la fièvre, elle aussi s'était attachée à Flammette.

L'irruption de cette petite avait orienté la vie de la brave dame, autant que celle des jeunes gens, vers un but nouveau.

Toute la matinée, la fièvre fut très forte. Ils n'osaient se regarder, ni se parler, croyant que le malheur allait les frapper définitivement. Cependant, à midi, une légère détente se produisit. Frédéric descendit précipitamment l'annoncer à ses quatre amis, qui se tenaient en bas.

— Ne nous réjouissons pas trop vite, leur dit-il. mais commençons à prendre confiance.

Cette amélioration se poursuivit jusque dans l'après-midi, sans pourtant apporter un véritable espoir de guérison. A quatre heures, le gros événement survint. Pendant que madame Doris prenait quelque repos dans la pièce voisine, Charlemagne veillait. L'heure étant venue de faire prendre à Flammette sa potion, notre garde-malade lui souleva doucement la tête, approchant la petite cuiller de ses lèvres. Flammette ouvrit alors ses grands yeux. Ce n'était plus son regard de fièvre, ce regard d'un autre monde, ne se posant sur personne, qui semblait attiré vers l'au-delà ; c'était un regard très doux, tendre et reconnaissant. Charlemagne en fut frappé. Lorsqu'il eut fait absorber à la malade sa potion, il lui reposa la tête sur l'oreiller avec les mêmes précautions.

Flammette dit alors d'une voix très faible :

— Merci, papa.

A ces mots, Charlemagne se redressa. N'était-il pas le jouet de quelque hallucination ?

L'enfant le regardait toujours en souriant. Très ému, il se mit à trembler à un tel point qu'il renversa bouteille et potion.

— Maladroit ! dit Flammette.

Cette fois, il avait entendu, il était bien sûr. Il avait vu ses lèvres remuer. Elle l'avait appelé maladroit, parce qu'il avait brisé la bouteille : donc, elle voyait, elle reconnaissait, elle était sauvée !.. Flammette, fatiguée, ferma les yeux et s'endormit.

D'un bond, Charlemagne fut en bas.

La voix étranglée, les paroles entrecoupées, avec de grands gestes, il leur fit le récit de la scène. Sauvée ! Elle était sauvée ! Frédéric se précipita et constata que la fièvre était tombée, pour faire place à un sommeil réparateur.

A cette nouvelle, madame Doris sentit ses yeux s'humecter.

— Chacun son tour, madame Doris, lui dit joyeusement Marcel. J'ai déjà payé mon tribut.

Ces quatorze journées d'anxiété, succédant à ces événements dramatiques, les avaient tous étrangement bouleversés. Ils avaient vécu machinalement dans l'attente d'un irréparable dénouement.

Maintenant, ils renaissaient ; l'espoir leur était permis : ils avaient doublement sauvé Flammette.

Charlemagne était particulièrement ému. Jamais il n'avait éprouvé un choc aussi violent que devant la résurrection de leur malade. Et c'était à lui, qu'elle avait dit ce mot « papa ».

Ils apprirent l'heureuse issue au docteur Berner. Celui-ci leur recommanda d'agir avec la plus grande circonspection.

— Évitez toute fatigue, ne faites pas travailler son cerveau. La voilà hors de danger. Il faut songer maintenant qu'elle va entrer en convalescence.

Huit jours passèrent... Flammette parlait à peine ; mais elle connaissait tous ses amis et savait très bien leurs noms. Toute souriante, tout heureuse, elle n'avait encore posé une seule question sur les siens. Ils redoutaient tous le moment où, la mémoire lui revenant, elle leur parlerait de son père, de l'accident. Que lui répondraient-ils ?... Comment lui cacher la vérité ?.. Cependant le consul désirait être fixé à son égard et le docteur fut chargé de l'interroger.

Aux premiers mots, l'enfant le regarda d'un air étonné, sans comprendre. Il insista, tenta de la faire parler : ce fut peine perdue. Elle ne se souvenait de rien. Lorsqu'il lui demanda son nom, elle répondit en souriant :

— Flammette !

Le docteur fit part au consul de ce nouvel événement : l'absence totale de tout souvenir chez la petite. Dans ces conditions on ne pouvait plus compter que sur le hasard.

Très embarrassé, le consul demanda aux jeunes gens ce qu'ils comptaient faire de l'enfant, quand elle serait complètement remise. Leur désir à tous était de l'adopter.

— Oh ! Oh ! dit le consul. Vous allez trop loin !... Vous ignorez les difficultés de l'adoption. Non seulement les effets en sont très délicats, mais les conditions vous en seraient impossibles. Il est, en effet, exigé que l'adoptant ait cinquante ans d'âge et quinze ans de plus que l'adopté, qu'il ait fourni à l'adopté ses soins et secours pendant six ans, etc., etc. De plus, l'enfant ne peut être adoptée que par une seule personne.

Nos pauvres amis écoutaient, consternés, ce défilé de conditions. Le consul s'apitoya devant leurs mines désolées et leur proposa un moyen terme, qu'ils acceptèrent immédiatement. Dès le lendemain, ils furent réunis avec le docteur et monsieur Doris, en conseil de famille. Un quasi-contrat, en bonne et due forme, fut lu et approuvé, aux termes duquel Marcel et Charlemagne étaient institués l'un tuteur et l'autre subrogé-tuteur.

A leur retour, ils apprirent à madame Doris ces nouvelles dispositions.

Flammette, les voyant radieux, voulut se faire expliquer la cause de leur joie.

— Chut ! lui dit Marcel. On vous le dira plus tard. Mademoiselle, lorsque vous aurez fait vos premiers pas.

Et tous cinq, si différents de goûts et de nature, considérèrent avec le même regard de protection et de tendresse « leur fille ».



CHAPITRE IV

MONTREAL

La convalescence se fit lentement. Les progrès étaient si minimes que les jeunes gens désespéraient de voir leur petite sur pied. Enfin, cette fameuse journée arriva : ce fut une grande fête dans toute la maison, lorsque mademoiselle Flammette put rester debout pendant deux heures.

Pas un mot ne lui avait été dit sur son passé. Elle n'avait, du reste, aucun étonnement de se trouver dans cette maison, au milieu d'eux.

Son esprit était encore trop affaibli pour soutenir un raisonnement ou une discussion.

Chaque matin, madame Doris venait s'installer auprès de sa petite-fille.

— Ah ! Voilà grand'mère, disait Flammette, en la voyant entrer.

Et grand'mère l'embrassait tendrement, s'asseyait auprès d'elle, se faisait raconter les menus faits écoulés depuis la veille, et prenait soin de réveiller son intelligence assoupie.

Un jour, Flammette semblait rêveuse, ne répondant que brièvement à madame Doris. Les sourcils froncés, le regard fixe, tout, dans sa physionomie, dénotait sa pensée troublée.

Légèrement inquiète, madame Doris lui demanda :

— A quoi songes-tu, petite ?

Flammette releva vivement la tête et répondit d'une voix vague :

— A rien, grand'mère.

Madame Doris insista.

— Tu ne dis pas la vérité. A quoi songes-tu ?

— Hé bien ! dit l'enfant brusquement, il y a des choses, dans mon existence, que je ne comprends pas.

— Ah !

— Je cherche à me rappeler et n'y parviens pas. Il y a un grand vide dans mon cerveau ; mais je sens bien que je ne sais pas tout.

— Oui, ma petite, il y a autre chose dans ta vie. Tu as raison ; mais ne cherche pas à te rappeler, ni à comprendre. Tu te fatiguerais sans y parvenir.

Plus tard, lorsque tu seras une grande personne, très valide, nous te dirons tout ce que nous savons.

Cette promesse rassura Flammette. Elle ne songea plus à demander d'autres détails, attendant patiemment d'être jugée assez forte pour pouvoir tout apprendre.

Le temps s'adoucissant, il lui fut permis de se risquer dehors. Escortée de ses cinq amis, elle fit avec prudence quelques sorties dans Montréal.

Cette saison de fin de mars, qui allait faire disparaître la neige et forcer le froid hiver à faire place au radieux printemps, est de grande importance au Canada. C'est le moment où va recommencer la navigation fluviale, interrompue depuis quatre mois, le fleuve, gelé dans toute sa largeur, bloquant les navires dans le port.

Flammette put assister superbe au spectacle de la débâcle des eaux. Elle vit le Saint-Laurent jaillir avec fureur, hors de sa prison de glace, qu'il brise et morcelle, et reprendre son cours majestueux, entraînant à la dérive les derniers débris de sa geôle.

LE SAINT-LAURENT : AMONCELLEMENT DE LA GLACE AU
PRINTEMPS



Ce fut la première sortie importante de la petite convalescente, à qui le docteur Berner ne tarda pas à délivrer un certificat de bonne santé.

D'accord avec madame Doris, les jeunes gens décidèrent de ne plus lui cacher la vérité. Hugues (l'orateur) fut chargé de raconter à l'enfant les circonstances dramatiques pendant lesquelles on l'avait trouvée. Il le fit avec tact et ménagement. La pauvre petite l'écouta, très émue, les yeux pleins de larmes.

Quand il eut achevé, elle éclata en sanglots nerveux, remerciant ses protecteurs de leur dévouement et de leur bonté.

— On n'aurait rien dû lui dire, répétait Charlemagne désolé.

Le lendemain, ils la conduisirent au cimetière, où elle put prier sur la tombe de son père.

Mais le récit de ces événements, à jamais inoubliables pour eux tous, n'avait pas ranimé les souvenirs de l'enfant.

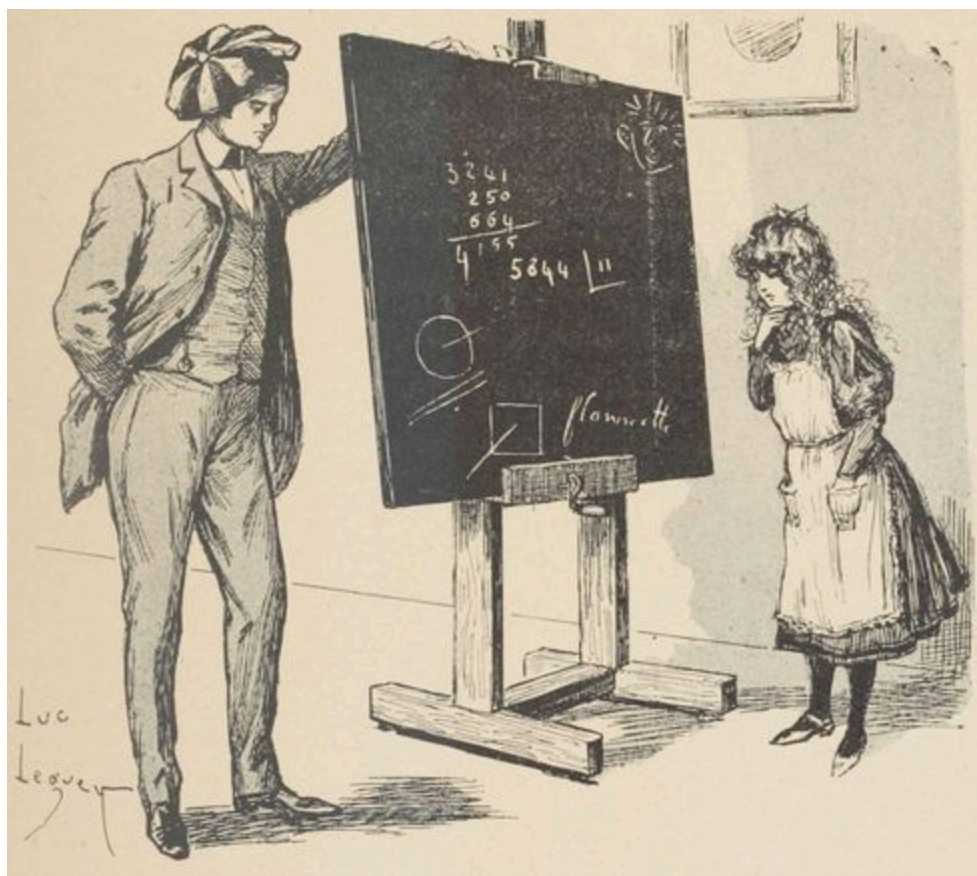
Il fallait renoncer à rien apprendre d'elle.

Flammette elle était, Flammette elle resterait. Ils n'en avaient qu'un demi-chagrin, étant assurés désormais qu'elle ne les quitterait pas et que leur vie s'organiserait définitivement, autant pour le présent que pour l'avenir, autour d'elle.

Peu à peu, elle joua un certain rôle dans leur intérieur. Marie l'initiait aux soins du ménage. Madame Doris lui apprenait les difficultés et les ressources de l'achat. Tous les deux jours, Charlemagne conduisait Flammette chez l'excellente dame, puis elles s'en allaient toutes deux faire leurs emplettes dans le grand marché de Montréal. Chaque fois, Flammette ne manquait pas d'en admirer la toiture d'étain, dans laquelle se reflétaient les éclats du soleil. Chaque fois, madame Doris lui racontait que Montréal était appelé, à ce propos, la ville d'argent ; puis elle lui contait, tout en bavardant, l'histoire du Canada, dont elle était fière d'être l'enfant.

D'ailleurs, l'instruction de Flammette promettait de n'être pas négligée. Tous les cinq s'occupaient d'elle. Marcel lui enseignait l'histoire : il lui faisait revivre les anciens temps avec toute sa verve érudite et laissait l'enfant sous le charme de ces évocations.

Elle apprenait en même temps la géographie du Canada et de la France. Paris et Montréal, Québec et Bordeaux, Rouen et Ottawa étaient pour elle des villes semblables, qu'elle devait autant chérir. Elle mettait un grand intérêt, une passion même, à bien connaître sa mère patrie.



Hugues lui donnait des leçons de littérature, l'intéressant par des lectures graduées des grands maîtres. Avec Frédéric, elle passait à l'étude des sciences. Là, son esprit était un peu plus rétif. Le professeur était obligé d'user de ruses pour captiver son attention, toujours prête à se dissiper. Elle s'appliquait cependant de toutes ses forces à ne pas déplaire à son maître. Ce n'était pas toujours commode et, bien souvent, devant le tableau noir, son nez se baissait, ses yeux clignotaient. Une impatience la prenait, lui donnant envie de tout planter là, pour courir et gambader pendant cinq minutes. Mais elle résistait courageusement.

Aussi, quelle joie lorsqu'elle avait réussi un problème ! Elle battait des mains et courait l'annoncer à toute la maison.

Raymond et Charlemagne s'étaient inclinés devant les mérites supérieurs de leurs camarades. Toutefois ils contribuaient, chacun de leur côté, à l'éducation de Flamette. Raymond, en qualité d'artiste, lui inculquait les principes du dessin. Charlemagne, taciturne de caractère, s'était toujours complu avec la nature. Il était passionné des plantes, en connaissait les variétés, les classifications, réservant sa tendresse pour de modestes fleurs.

Le soin d'enseigner à Flammette la botanique lui était échu. Une fois par semaine, tous trois partaient en excursion. Ils escaladaient le mont Royal, faisaient halte, lorsque la fatigue était suffisante, et se mettaient au travail. Raymond sortait la boîte de dessin et donnait des leçons pratiques de perspective, pendant que Charlemagne préparait les éléments de son cours de botanique. Ce grand garçon si timide, si embarrassé pour prendre la parole, incapable de terminer ses phrases, rougissant quand il lui fallait élever la voix, devenait subitement éloquent, dès qu'il parlait de ses fleurs. Toute gêne disparaissait. Il trouvait, alors, des expressions hardies, des accents imprévus, des termes pittoresques. Ce taciturne devenait un poète. Oh ! Les bonnes causeries qu'ils firent tous trois, dans la campagne. Certes, c'était bien la leçon préférée de Flammette. Les trois autres professeurs n'en étaient pas jaloux, comprenant l'influence de la nature en ces sortes d'études.

Que de fois ils firent l'excursion de ce mont Royal ! Ils aimaient s'installer sur la terrasse, qui le domine, et admirer le superbe panorama, qui se déroulait devant eux.

La magnifique cité s'étendait à leurs pieds, avec la multitude de ses flèches et de ses clochers, qui lui avait vain le surnom de « ville des églises ». Cathédrales, hôpitaux, collèges, tous les édifices surgissaient. Des deux tours de Notre-Dame au gigantesque hôtel Windsor ou bien du dôme de Saint-Pierre à la gare du Grand Trunk. la vue n'embrassait que maisons, larges avenues. hautes cheminées fumantes, qui dénotaient la richesse, l'importance et l'activité de l'industrielle métropole.



Au delà, dans toute sa splendeur, coule le Saint-Laurent aux larges bords, aux îles innombrables.

Le fleuve, que le pont Victoria, comme un mince ruban noir, traverse sur une largeur de plus de 3 kilomètres. se couvre de navires de toutes dimensions, qui témoignent, par leur nombre et leur valeur, que Montréal est bien la tête de la navigation de l'Océan.

Ce fut sur ce mont Royal, tout garni de jardins et de cottages, qu'ils passèrent leurs meilleures journées. Le printemps, puis l'été s'écoulèrent ainsi, sans amener aucun changement notable dans leur existence, et l'hiver recommença, avec toute sa période de jeux et de fêtes, dont ils profitèrent plus que l'année précédente.



Flammette apprit à connaître les sensations du toboggan, complétant ainsi son éducation de Canadienne. Le toboggan est une simple planche de bois de frêne, très mince et recourbée à une de ses extrémités. Ils maintenaient solidement Flammette entre eux et se laissaient glisser sur une pente rapide, sorte de montagne russe, préparée sur les flancs du mont Royal.

Chaudement enveloppée, Flammelte aspirait en souriant l'air qui lui caressait le visage. Cette course éperdue, cette fuite silencieuse et vertigineuse, lui faisaient bondir le cœur d'allégresse.

Puis arriva la merveilleuse féerie du carnaval. Cette semaine d'enchantement, et de fêtes devait être pour elle un inoubliable, souvenir. Son enthousiasme ne connut pas de bornes, lorsqu'elle put voir, dominant Montréal, un superbe palais de glace élevé en l'espace de quelques jours et qui semblait être la demeure d'une fée radieuse.



Au fond, rien n'était plus simple que la construction de ce gigantesque monument. Le Saint-Laurent, gelé sur une épaisseur d'un mètre, en avait fourni les matériaux.

Les machines attaquaient la glace, la sciant et la découpant en cubes réguliers, que les ouvriers n'avaient plus qu'à placer les uns sur les autres. Huit jours après, était édifié, avec ses tours, ses créneaux, ses dômes, ses minarets, le palais enchanté.

Le soir, l'électricité l'illuminait et le rendait fantastique. Flammette croyait vivre un rêve miraculeux. Ses yeux éblouis ne se lassaient pas de l'admirable spectacle produit par cette ville flamboyante, sillonnée de tous côtés par des milliers de torches et surmontée de sa prodigieuse forteresse.

Pour la seconde fois, Flammette vit la débâcle des eaux du Saint-Laurent et, pour la seconde fois, l'été la retrouva au milieu de sa nouvelle famille.

Les jeunes gens décidèrent pendant les beaux jours d'aller passer deux semaines à Québec. Monsieur Doris leur donna tous les renseignements nécessaires et les recommanda tout particulièrement à l'un de ses cousins. Flammette, qui devenait une grande personne, prit la responsabilité de l'organisation du voyage. Elle fit elle-même les malles et les valises, n'emportant que le strict nécessaire. Le jour du départ, monsieur et madame Doris les accompagnèrent jusqu'aux quais et assistèrent à leur embarquement.

Le trajet ne fut pas, d'ailleurs, de longue durée, et la vieille cité ne tarda pas à leur apparaître, avec son amas confus de maisons, de murs, de rochers

et de fortifications qui se dressent au-dessus du Saint-Laurent.

A Québec, la population, moins cosmopolite qu'à Montréal, est essentiellement restée française de sentiments, de langue et de coutumes. Ils n'eurent qu'à indiquer leur nationalité pour être reçus partout à bras ouverts ; mais, les vacances ne pouvant éternellement durer, ils durent bientôt reprendre place sur le bateau.

La nature eut l'air de s'unir à leur regret de quitter la bonne ville, car, aussitôt qu'ils eurent démarré, une brume intense s'éleva.

Flammette, que ce brouillard inquiétait, questionna Marcel.

— Il n'y a pas de danger, Marcel ?

— Non, ma petite, il n'y a pas de danger. Les brouillards sont fréquents sur le Saint-Laurent, et son cours en est trop connu pour qu'il y ait la moindre crainte à avoir.

MONTRÉAL : PALAIS DE GLACE EXÉCUTÉ AU CARNAVAL DE 1897



— Ah ! dit l'enfant, à demi rassurée.

Marcel lui fit faire le tour du pont et la conduisit auprès du pilote. Celui-ci était un Indien aux traits larges et creusés. Ses yeux perçants semblaient voir au-delà du rideau, qui les emprisonnait. Un bonnet surmonté de plumes

et une large ceinture, serrée autour des reins, complétaient son aspect étrange.

Marcel l'interrogea sur la durée probable de ce brouillard.

— Ce n'est plus rien, répliqua-t-il d'une voix rauque. L'amiral est passé.

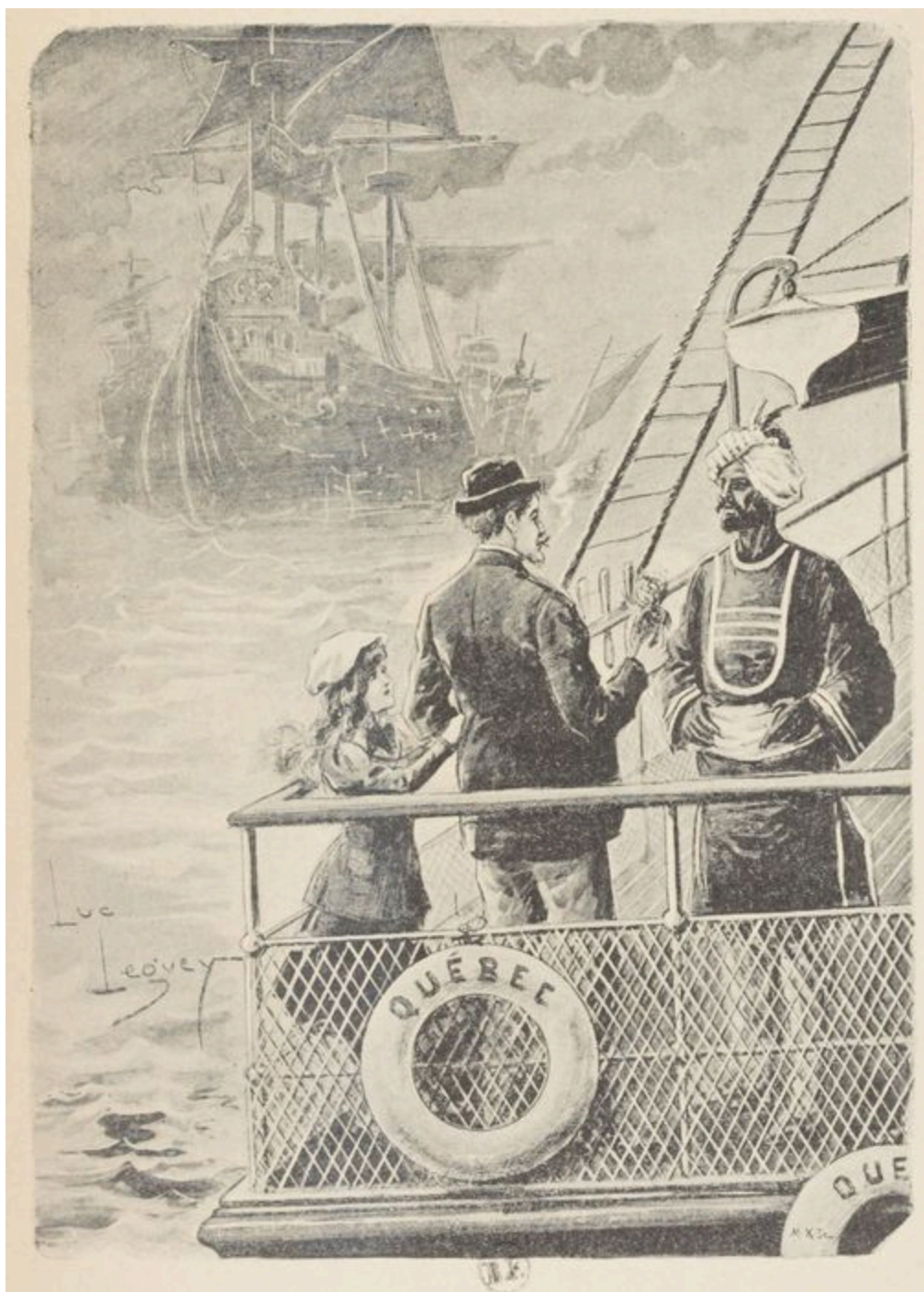
Flammette, que cette réponse étonnait, pria Marcel de lui en expliquer le sens.

— C'est une vieille légende, dit-il, que les Canadiens aiment à citer sur le désastre de la flotte anglaise, quand elle vint assiéger Québec, vers l'an 1711.

— Oh ! Raconte ! Raconte, Marcel ! fit l'enfant suppliante.

Il ne lui résista pas et commença :

« Au moment où la guerre de la succession d'Espagne venait d'éclater, l'Angleterre décida de porter ses coups sur le Canada. A cet effet, une flotte de quatre-vingt-quatre vaisseaux fut armée et mise sous le commandement de l'amiral Walker. Celui-ci était à la veille d'épouser une jeune fille qu'il aimait éperdument. Afin de ne pas se séparer de sa fiancée, il la fit embarquer sur un de ses vaisseaux, le Marchand-de-Smyrne, pendant qu'il prenait place sur le vaisseau amiral Edgar. La flotte cingla vers Québec, que l'on devait bombarder. La traversée s'opéra sans autre incident que la capture d'un navire français commandé par un Canadien du nom de Paradis. Le 22 août, l'amiral Walker comptait en quelques jours détruire Québec, lorsque la flotte fut soudain enveloppée dans une brume épaisse. L'amiral, épouvanté, se précipita sur Paradis et lui enjoignit de servir de pilote s'il voulait avoir la vie sauve. Paradis consentit et se porta au gouvernail. Grâce à lui, le navire put échapper à l'ouragan qui bouleversait les flots. L'amiral se félicitait déjà de cette heureuse issue, quand il entendit, derrière lui, tonner le canon d'alarme. Les autres navires n'avaient pu suivre l'Edgar dans le brouillard et, l'un après l'autre, allaient se briser sur les écueils. Soudain, une immense gerbe de feu jaillit dans la nuit, pendant qu'une détonation formidable ébranlait les airs. La foudre venait de frapper le vaisseau-poudrière de la flotte et de rendre ainsi le désastre complet.



« Fou de douleur, l'amiral se précipitait, criant : « Le Marchand-de-Smyrne ? Qu'est devenu le Marchand-de-Smyrne ? » Helas ! le Marchand-de-Smyrne avait été englouti un des premiers. Ne pouvant survivre à cette catastrophe, l'amiral Walker fit sauter son navire en vue de l'Angleterre. Paradis et deux autres matelots se sauvèrent par miracle. Le reste de

l'équipage fut anéanti. Depuis ce temps, chaque fois que la brume descend sur le Saint-Laurent, l'amiral Walker vient croiser, dit-on, à bord de l'Edgar, près de la tombe de sa fiancée, et les Canadiens l'ont surnommé : « L'Amiral du Brouillard. »

A ce moment le soleil, perçant la brume, vint dissiper l'impression pénible causée sur Flammette par cette légende.

— Vive le soleil ! dit-elle joyeusement.

Peu après ils abordèrent à Montréal et reprirent avec joie le chemin de leur palais.

Marie, prévenue de leur arrivée, les guettait. Ils la saluèrent gaiement. Heureuse de les revoir, elle les reçut avec effusion.

— Enfin, vous voilà ! Ah ! le temps m'a paru long sans vous !

— A nous aussi, ma bonne Marie, reprit Flammette.

— Oh ! Mademoiselle ! Vous ne dites pas la vérité, j'en suis sûre !

Mais, sous son apparente bonne humeur, elle cachait un souci. Prenant Hugues à part, elle lui parla à voix basse. La figure du jeune homme s'assombrit aussitôt. Frédéric le remarqua.

— Hé mais ! Regardez Hugues ; le voilà tout changé.

Celui-ci protesta et lui fit signe de se taire. Ils laissèrent Marie monter avec Flammette pour s'occuper du rangement des affaires.

— Qu'y a-t-il ? demanda Marcel.

Un malheur ?

— Un ennui seulement

— Quoi donc ?

— Pendant notre absence, un individu est venu s'enquérir de Flammette, posant à Marie des questions sur son origine, son âge, etc. Il a déclaré être envoyé par sa famille.

— Sa famille ?

Cette nouvelle les étreignit tous. Il ne leur semblait plus possible, maintenant, d'être séparés de leur enfant.

Hugues conclut :

— C'est un malheur pour nous ; mais c'est peut-être le bonheur pour elle.



CHAPITRE V

L'AGENCE HENDERSON

Accablés par la pensée de quitter Flammette, les jeunes gens ne songèrent pas, au premier moment, à s'informer davantage auprès de Marie. L'homme d'affaires, Raymond, en fit l'observation.

— Cet homme, leur dit-il, qui est-ce ? Nous nous attristons déjà et nous ne savons rien de précis.

Marie, interrogée, leur répondit qu'elle ignorait son nom.

— Il est petit, un peu gros, et porte un lorgnon.

— Le signalement est plutôt vague, remarqua Hugues.

— Oh ! Monsieur ! Je le reconnaîtrais entre mille !

— Il ne vous a pas dit comment il se nommait ?

— Je n'ai pas pensé à le lui demander.

— Il ne vous a pas laissé d'adresse ?

— Non, Monsieur. J'ai d'abord cru qu'il était lui-même de la famille de Mademoiselle. Je n'ai bien compris ses paroles qu'après son départ.

— Enfin, que vous a-t-il dit exactement ?

Marie ferma les yeux pour se recueillir et retrouver en sa mémoire tous les mots de sa conversation avec l'inconnu.

Puis, lentement, elle leur en fit le fidèle rapport.

— D'abord, il est entré et m'a demandé si Mademoiselle était là. Moi, je lui réponds qu'elle est partie à Québec, mais qu'elle va revenir. Il s'asseyait alors, sort un calepin de sa poche, un crayon, et reprend ses questions. Qu'est-ce que Mademoiselle ? Elle était bien dans l'hôtel incendié, il y a deux ans ? Elle y a perdu son père ? Quel âge a-t-elle ? Comment est-elle ? A-t-on retrouvé sa famille ? — Je l'ai pris pour un employé du Consulat, et j'ai répondu à tout ce qu'il me demandait. Pendant que je parlais, il hochait la tête et écrivait sur son calepin. Quand j'ai terminé, il m'a dit : « C'est bien, je vous remercie. Je suis envoyé par la famille. Au revoir. » J'ai été si bouleversée que je suis restée là, comme une bête. Voilà.

— Bah ! conclut Frédéric, attendons. S'il est réellement envoyé par la famille de Flammette, il saura bien venir nous rejoindre, puisqu'il a su nous

trouver.

Ils attendirent ainsi trois jours, sans rien voir surgir de nouveau.

L'énervement les prenait devant ce mystère.

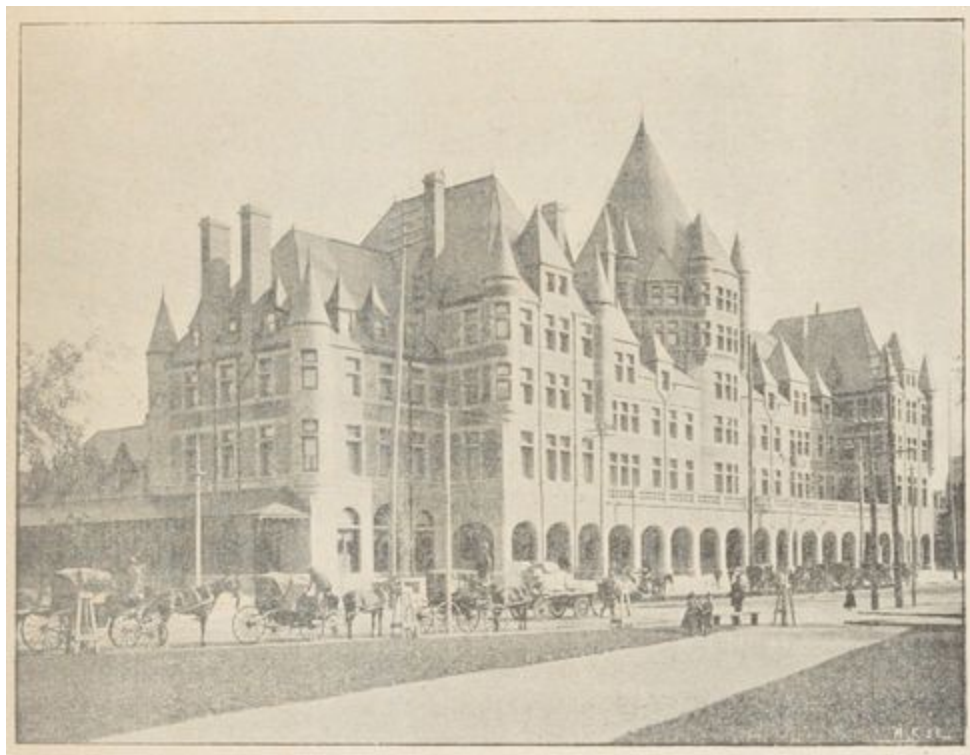
Flammette, à laquelle on n'avait pas voulu conter cette visite, sentait bien, à leur inquiétude, à leurs gestes plus irrités, plus saccadés, qu'ils lui cachaient quelque chose. Elle le leur demanda très simplement, les suppliant de la mettre au courant de tous leurs ennuis. Elle était d'âge maintenant à comprendre les soucis et à les partager : c'était son moindre devoir. Marcel la plaisanta, l'accusa de curiosité et ne lui raconta rien.

— A quoi bon, pensait-il, lui donner ce tracassé ? Il sera toujours temps, lorsque les choses se préciseront.

Mais Flammette ne se contentait pas d'aussi vagues réponses. Très positive, elle ne se satisfaisait pas d'être légèrement traitée. Voulant en avoir le cœur net, elle résolut de s'adresser à l'un de ses papas. Mais lequel choisir ? Quel serait celui qui saurait le moins se méfier d'elle ?

Elle n'hésita pas longtemps et désigna mentalement Charlemagne pour victime. Lorsque le grand gaillard revint à la maison, elle le fit monter aussitôt dans son appartement pour lui montrer son herbier.

MONTREAL : GARE VIGER



Prenant à peine le temps de se débarrasser de son chapeau, il accourut, toujours heureux de rendre service ou d'enseigner quelque chose à Flammette. Sans aucune défiance, il se mit à examiner avec le plus grand soin une fougère qu'elle avait préparée à cette intention. Tout à coup, elle lui dit d'un air détaché :

— A propos, Marcel m'a tout raconté.

— Ah ! fit Charlemagne, sans comprendre.

Elle insista :

— Oui ! Tu sais bien ? Ce que vous me cachiez ?...

— Ah ! Il te l'a raconté ?

— Complètement, affirma Flammette avec autorité.

— Et qu'en dis-tu ? lui demanda Charlemagne.

Quoique surprise, elle ne se laissa pas démonter et répondit avec un geste évasif :

— Mon Dieu ! Oui et non ! Il y a du pour et du contre !

Cette réponse, au lieu d'éveiller l'attention de Charlemagne, provoqua son admiration.

— Tu as raison, petite, tu as raison ! Il y a du pour et du contre. Tu as trouvé le vrai mot.

Si Flammette n'avait pas tellement tenu à avoir le fin mot, elle aurait éclaté de rire.

— Oui, Marcel m'a tout raconté, mais il parle si vite... Il était pressé... Raconte-moi, à ton tour.

— Oh ! C'est bien simple ! répondit-il. Et il lui fit le récit de la conversation de Marie.

Quand elle eut compris qu'il s'agissait de sa famille, elle devint très pâle. Et, pressant son grand ami de questions :

— Quel est cet homme ? D'où vient-il ? Que veut-il ?

Puis, Charlemagne ne lui donnant pas d'explications catégoriques, elle ne l'écouta plus, se répétant à elle-même ce seul mot :

« Ma famille. »

Charlemagne, que son air absorbé inquiétait, lui demanda :

— Marcel ne t'avait donc pas conté tout cela ?

Elle n'eut pas la force de continuer à mentir.

— Non. Je ne savais rien.

Il bondit.

— Alors... Alors... Alors c'est moi, qui t'ai tout appris ?

— Oui.

Le malheureux éclata en violents reproches. Il était toujours trop bon avec Flammette. Elle se moquait de lui. Mais on ne l’y reprendrait plus maintenant ; il était décidé à ne plus rien croire d’elle et, plus encore, à ne plus lui parler. Au moins, il serait sur de ne pas commettre de bêtises. Furieux, il la quitta sans même lui dire au revoir.

Le soir, pendant le dîner, les voyant toujours aussi nerveux et toujours décidés à ne rien lui confier, elle leur dit brusquement :

— Pourquoi vous désoler ? Pourquoi vous attrister ? Quoi qu’il advienne, vous savez bien, mes chers papas, que ma vraie famille est ici, au milieu de vous. Il peut m’en venir une autre, je ne vous quitterai jamais.

Ils étaient stupéfaits. Seul, Charlemagne, rouge comme une pivoine, affectait de ne rien entendre, très occupé à découper un poulet.

— Ma petite Flammette, s’écria Marcel avec émotion en lui saisissant la main.

— Mais comment as-tu pu savoir tout cela ? demanda Frédéric.

Charlemagne découpait avec fureur son pauvre poulet. Cette fois, Flammette ne put s’empêcher de rire, en voyant son trouble. Tous reconnurent aussitôt le coupable.

— Ah ! Charlemagne ! firent-ils menaçants.

— Ne le grondez pas, reprit Flammette. C’est de ma faute ! Je lui avais menti.

Le lendemain, Marie, tandis qu’elle se rendait au marché, se trouva subitement face à face avec son inconnu. Celui-ci, absorbé dans la lecture de son journal, marchait à pas pressés et ne la reconnut point ou feignit de ne la point reconnaître. Résolue à ne plus être aussi simple, selon son propre aveu, elle le suivit et ne tarda pas à le voir entrer dans une maison de la place Jacques-Cartier. Sur la porte vitrée, dont il avait franchi le seuil, un mot était écrit en lettres d’or : « Henderson ».

. N’osant pousser ses recherches plus loin, Marie s’informa auprès d’une commère voisine et apprit que son inconnu était bien M. Henderson lui-même, agent d’affaires. Le hasard lui avait fourni tous les renseignements. Elle courut à la maison avertir ses maîtres.

— Henderson, dit Raymond. Je dois le connaître. Ne porte-t-il pas un lorgnon d’or ?

— Oui, Monsieur ! répondit vivement Marie. C’est bien lui.

— Hum ! grommela le jeune homme. Je crois que sa réputation n'est pas des meilleures.

— Peu importe, dit Marcel. S'il possède un indice sur la famille de Flammette, nous devons le forcer à nous en faire part.

Il fut décidé que trois des jeunes gens iraient chez Henderson : Marcel, Hugues et Raymond. Ce dernier fut chargé de prendre la parole.

A deux heures, ils arrivèrent place Jacques-Cartier, au haut de laquelle se dresse la colonne surmontée de la statue de Nelson. Raymond voulut, en plaisantant, invoquer l'ombre de l'amiral anglais ; mais Marcel protesta.

— Ah ! Non ! Pas lui ! Nous sommes Français, Flammette est Française ; invoque plutôt celui qui a découvert le Canada, notre compatriote Jacques Cartier.



Ils s'arrêtèrent brusquement : ils se trouvaient devant la porte vitrée sur laquelle brillait en lettres d'or le nom magique « Henderson ».

— C'est là, dit Raymond.

Attention ! Observez bien l'individu pendant que je lui parlerai. Si j'omettais quelque chose, ne manquez pas de m'en informer sur-le-champ.

Ils entrèrent. Un timbre tinta.

Ils se trouvaient dans une pièce étroite et sombre, sur laquelle donnaient, à droite, deux portes. A la première de ces portes, une jeune fille parut. Elle pouvait avoir vingt ans, grande, brune, de type sévère, le menton volontaire.

— Monsieur Henderson ? lui demanda Raymond.

— Monsieur Henderson est occupé, Messieurs. Avez-vous pris un rendez-vous avec lui ?

— Non.

— En ce cas, je doute qu'il puisse vous recevoir.

— Nous venons pour une affaire urgente.

— Veuillez attendre, Messieurs, je vais le prévenir.

Elle passa dans la pièce voisine, qui communiquait avec son bureau, et l'on entendit un colloque à voix basse. Cette agence formait autrefois une seule salle, que monsieur Henderson avait dû transformer, pour ses besoins, en trois pièces. Aussi les cloisons, fort minces, laissaient-elles percevoir des fragments de conversation. La jeune fille reparut et leur dit :

— Monsieur Henderson ne pourra vous délivrer que fort peu de temps.

— C'est bien, répondit Marcel. Nous serons brefs.

Ils s'assirent tous trois sur une banquette rangée contre le mur, tandis que la jeune fille, installée dans son bureau, copiait à la machine à écrire.

On n'entendait plus que le froissement du papier et le claquement sec des touches de la machine. Une voix appela : « Miss Ellen. »

La jeune fille se leva et passa dans la pièce voisine.

Ils entendirent le « faites entrer » prononcé par la même voix.

Miss Ellen revint et leur fit signe. Ils entrèrent tous trois dans le bureau de monsieur Henderson ; la porte se referma et, à nouveau, le bruit sec de la machine à écrire se fit seul entendre.

Assis devant son bureau, petit, gras, le teint fleuri, la figure encadrée de courts favoris grisonnants, les cheveux clairsemés, monsieur Henderson dévisageait les nouveaux venus, le regard caché par les carreaux de son lorgnon.

Ce lorgnon jouait un grand rôle dans l'existence de monsieur Henderson. Il lui servait à plusieurs fins : ou bien pour lui donner une contenance, ou bien pour appuyer un effet oratoire, ou encore pour abriter son regard, qu'il avait toujours oblique et fuyant. Tantôt, il le tenait à la main et jouait avec lui, en faisait fonctionner le ressort ou en tapotait doucement ses ongles ; tantôt, il le nettoyait avec ardeur, s'arrêtant au milieu d'une période pour embuer les verres et les essuyer ensuite avec son mouchoir. Parfois, il le

campait d'un brusque mouvement sur son nez et vous regardait en face. C'était là son dernier argument, qu'il employait dans les grandes circonstances. Son interlocuteur était, malgré soi, attiré par le jeu de ce lorgnon, par le scintillement de son armature. Il en suivait le balancement régulier au bout, du cordon ou ses retraites successives, depuis le creux de la main jusqu'à la poche, en passant par le mouchoir, et, par là, son attention se trouvait distraite du véritable sujet. Son intérêt se trouvait divisé en s'attachant aux capricieux mouvements du petit instrument et, lorsque l'armature se trouvait placée solidement sur le nez de Monsieur Henderson, il y avait déjà plus d'un point acquis pour l'habile homme.



Quand Raymond se fut présenté et eut exposé le but de sa visite, le lorgnon tomba et se balançait négligemment.

— En effet, Messieurs, je suis passé chez vous et j'ai pris quelques informations sur la jeune fille, que vous protégez.

— Et vous avez prétendu être envoyé par sa famille, reprit Raymond.

Ici le lorgnon, pincé entre le pouce et l'index, fut violemment agité, en manière de protestation.

— Permettez, Monsieur, permettez ! Je n'ai pas prétendu être envoyé, j'ai seulement dit que je venais au sujet de la famille.

— Ce qui revient à dire que vous connaissez cette famille.

Le lorgnon eut sans doute besoin d'un grand nettoyage, car Monsieur Henderson sortit son mouchoir et commença sa toilette.

— Comme vous y allez, Monsieur ! Je ne connais pas cette famille. Je connais une famille, à la recherche de plusieurs de ses membres, qui ont disparu depuis quelque temps. Ayant été chargé par elle de les retrouver, il était tout naturel que mon attention fût éveillée par votre jeune fille. Or, d'après mes recherches, mes conclusions...

Il s'arrêta une minute pour souffler sur ses verres, les essuyer et les regarder, puis il reprit :

— Mes conclusions ne sont pas encore définitives.

— Ah ! fit Raymond.

— Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Mais revenez demain à la même heure, j'aurai peut-être quelque nouvelle à vous apprendre.

Le lorgnon était remis dans la poche, la conversation était terminée. Il les reconduisit, en leur affirmant son honnêteté scrupuleuse, son dévouement, puis il les couvrit de louanges et de flatteries sur leur héroïsme.

Le tout était dit sur le même ton, obséquieux à la fois et narquois, avec une grande affectation de sincérité. Au moment où ils sortaient, la porte s'ouvrit, le timbre tinta et un homme grand et maigre, dont ils ne distinguèrent que vaguement les traits, pénétra.

A sa vue, Henderson s'écria :

— Ah ! Justement !

Puis il s'arrêta aussitôt et, reprenant son ton ordinaire, il les congédia.

Tous trois se retrouvèrent devant la statue de Nelson, sans savoir rien de plus. Ils se confièrent leurs impressions et conclurent, d'un mutuel accord, que l'honnête Henderson était un parfait coquin.

— Avez-vous remarqué, dit Hugues, son cri de surprise, lorsque nous avons croisé ce grand individu, en sortant ?

— Oui, répondit Raymond. Tout cela n'est pas clair. Si vous le voulez bien, j'irai seul demain chez lui.

— J'allais te le proposer, fit Marcel. Notre présence est complètement inutile et peut-être se livrera-t-il davantage en un simple tête-à-tête.

En revenant, ils passèrent chez madame Doris. Flammette, qui était avec elle, fut toute surprise de la visite imprévue des jeunes gens.

— Vous venez me chercher ?

— Mais oui, répondit gaiement Marcel. Nous ne pouvons nous passer de toi.

La brave dame ne voulut pas les laisser partir sans les avoir bourrés de gâteaux et de friandises.

— Trop de sucre, madame Doris, disait Marcel, trop de sucre.

Le lendemain, ainsi qu'il avait été convenu, Raymond se rendit à l'agence Henderson.

Miss Ellen le reçut et le pria d'attendre le retour de Monsieur Henderson. Raymond s'assit et considéra la jeune dactylographe, qui se remettait au travail. Était-elle parente ou employée d'Henderson ? Il l'ignorait, mais la physionomie franche et ouverte de la jeune fille lui donnait à penser qu'elle ne devait avoir aucun lien avec cet homme retors. Quoiqu'elle ne fît nulle attention à lui, par coquetterie naturelle il s'assura que son nœud de cravaté était en bel état et, du bout des doigts, il releva les pointes de sa moustache.

La porte s'ouvrit, le timbre tinta et Henderson parut.

— Excusez-moi, dit-il à Raymond, je suis à vous dans deux minutes.

Il passa dans son bureau, où devait se trouver quelqu'un, car Raymond distingua les sons de deux voix, qui discutaient. Le silence se fit tout à coup de ce côté et l'on n'entendit plus que le claquement sec des touches de la machine à écrire.

Henderson revint enfin. Son lorgnon sur le nez, la tête levée, il s'avavançait, les mains dans les poches.

— Hé bien ! Monsieur ? demanda Raymond.

— Hé bien, Monsieur, répondit-il, j'ai le regret de ne pouvoir donner suite à vos espérances.

— Comment ?

— Je viens d'être avisé, par la famille en question, que leur enfant disparue est enfin retrouvée.

— Ah ! dit Raymond. Alors il ne nous reste qu'à vous remercier. Adieu, Monsieur.

Raymond n'ajoutait aucune foi aux paroles d'Henderson ; mais il voulait élucider un point obscur. L'homme qui se trouvait dans le cabinet d'Henderson l'intriguait : il voulait le voir. Il fît semblant de partir et ne ferma pas complètement la porte, de façon à ne pas faire sonner le timbre une seconde fois, puis il rentra. Il alla droit au bureau de l'homme d'affaires et ouvrit la porte. Il se trouva face à face avec l'individu, qu'ils avaient croisé la veille. Celui-ci se rejeta vivement en arrière.

— Que voulez-vous encore ? demanda Henderson avec brusquerie.

— Rien ! répondit simplement Raymond, et il sortit, fixé maintenant.



Il fit part de sa démarche à ses amis et leur déclara qu'il était intimement persuadé que cet homme mystérieux était cause du silence d'Henderson. Comment forcer ce coquin à parler ? Sur quels soupçons engager une action contre lui ? La question, loin d'être résolue, devenait moins nette encore, sans aucun espoir, même, d'une solution possible.

Le soir, Raymond reçut une lettre. Il poussa un cri et la fit lire à ses amis. Voici ce qu'elle contenait :

MONSIEUR,

« Autre loyauté ma touchée. Je dois vous avouer que l'on
« vous a menti. Je ne puis vous en apprendre davantage ; mais
« trouvez-vous demain dans l'île Sainte-Hélène, coté sud, et vous
« aurez peut-être une occasion d'agir.

« Ma conscience m'a décidée à vous avertir et je vous prie de
« ne me point remercier. — Miss ELLEN. »

— Miss Ellen ! fit Raymond. La dactylographe d'Henderson. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis... j'en dis, s'écria Marcel, que nous passerons demain notre journée à Sainte-Hélène.

Et ils relurent tous l'étrange billet.



CHAPITRE VI

A SAINTE-HÉLÈNE

L'île Sainte-Hélène, située sur le Saint-Laurent, à l'est de Montréal, n'a aucun rapport avec la prison de Napoléon I^{er}. Elle fut ainsi désignée en souvenir d'Hélène Boulé, femme de Champlain, le glorieux Français, dont le nom est écrit en lettres d'or dans l'histoire du Canada. L'île Sainte-Hélène, ainsi que l'île Saint-Paul, sa voisine, est un lieu de pique-nique et de parties de plaisir fort à la mode.

Les jeunes gens savaient tout cela et ne saisissaient guère la corrélation qu'il pouvait y avoir entre cette campagne et le fourbe Henderson. Marcel, que ce mystère irritait, ne voulut pas attendre davantage. Sans dire un mot, il se leva brusquement, prit son chapeau et partit.

— Où vas-tu ? lui demanda Hugues.

Marcel fit un geste vague et ne répondit rien.

Il hâtait le pas, refaisant le même chemin, que tous trois avaient parcouru la veille. Son idée était de supplier Miss Ellen de lui dire toute la vérité.

Sept heures sonnaient, lorsqu'il arriva place Jacques-Cartier. Au même instant, il aperçut, sortant de l'agence Henderson, une silhouette de jeune femme, grande et mince, qu'il reconnut aussitôt : c'était Miss Ellen.

Il pressa le pas et la rejoignit. A sa vue, le visage de la jeune fille s'était assombri. Aux premiers mots qu'il lui dit, elle eut l'air très contrariée et l'interrompit sèchement.

MONTRÉAL : PLACE JACQUES-CARTIER, JOUR DE MARCHÉ



— Je n'ai rien de plus à ajouter, je ne sais rien et je vais regretter de vous avoir prévenus.

— Oh ! Mademoiselle !

— Oui. Je vous avais priés de ne pas vous occuper de moi et je regrette de n'avoir pas été comprise. J'ai cru de mon devoir de vous dire la vérité. Je vous l'ai dite. Maintenant, laissez-moi.

— Eh ! Parbleu ! répliqua Marcel avec fougue. Je comprends parfaitement tout l'ennui que je vous cause. S'il s'agissait de moi, de mes amis, je n'insisterais pas ; mais il s'agit aussi d'une pauvre petite, dont le sort est peut-être entre vos mains. Votre conscience vous a poussée à proclamer la vérité ; mais vous devez la dire complète et sans restrictions.

La jeune fille s'arrêta et regarda fixement Marcel, puis elle lui dit, sur un ton légèrement ému :

— Vous êtes un loyal homme et vos amis m'ont paru comme vous. C'est pour cela que je n'ai pas hésité à vous écrire. Mais, sur ma vie et sur mon honneur, je vous jure que je ne sais rien et il est probable que je ne saurai jamais rien de plus.

— Comment ?

— Après vous avoir écrit, j'ai signifié ma démission à monsieur Henderson.

— Votre démission... à cause de nous ?

— Je ne pouvais rester dans ces conditions.

Elle disait cela d'un ton très simple, sans aucun sentiment de fanfaronnade.

— Mais, demanda Marcel, la situation que vous aviez à l'agence Henderson, êtes-vous sûre de la retrouver ?

— Peu importe ! Il ne s'agit pas de ma position, il s'agit de mon devoir.

Marcel était profondément remué par cette nature droite et généreuse.

— Je ne sais, dit-il, comment vous exprimer notre reconnaissance.

— Ne parlons pas de moi.

— Soit, parlons de notre, de votre protégée. Puisque nous nous sommes expliqués franchement, poursuivons jusqu'au bout et dites-moi tout ce que vous savez.

Miss Ellen répondit, en scandant légèrement ses mots :

— J'ai compris que l'on ne vous disait pas la vérité. Je l'ai compris par les conciliabules que tenaient ces deux hommes. Je ne puis rien vous rapporter de précis.

— Mais pourquoi nous parler de Sainte-Hélène ?

— M. Henderson y possède quelques terrains et, demain dimanche, il doit y emmener cet homme, que vous avez aperçu et que je ne connais pas. J'ai pensé que, vous trouvant tous avec eux, vous pourriez peut-être les forcer à vous avouer quelque chose. C'est une simple idée, qui m'a traversé l'esprit et que je n'ai pas hésité à vous soumettre, bonne ou mauvaise, avec l'espoir de vous être utile.

Ils étaient arrivés devant la maison de Miss Ellen. Marcel la quitta, après l'avoir remerciée chaleureusement et lui avoir demandé la permission de lui présenter Flammette, leur petite protégée.

Il revint à huit heures et demie dans leur palais. Flammette, inquiète, était sur le seuil de la porte. Dès qu'elle l'eut aperçu, elle courut à lui.

— Hé bien ! Qu'y a-t-il encore ? Pourquoi ce retard ?

— Rien de grave ! J'ai simplement organisé une partie de plaisir pour demain.

— Vrai ?

— Absolument vrai, petite curieuse.

— Où allons-nous ?

— A Sainte-Hélène. Nous emporterons notre déjeuner et nous passerons notre journée dans l'île.

Le soir, lorsque Flammette fut couchée, il leur raconta sa conversation avec Miss Ellen.

— J'aime autant que la petite n'en sache rien. Il est inutile de lui donner cette ombre demain.

Puis, s'adressant à Charlemagne, avec sévérité :

— Je compte sur votre silence, monsieur Charlemagne.

Charlemagne, devenu subitement écarlate, étendit la main, en protestant de sa bonne foi.

— Pas de ma faute, murmura-t-il avec peine, c'est elle... on sait bien que moi... pas de ma faute... je te le jure, Marcel... peux pas lutter avec elle... ne dirai jamais plus rien.

Marcel lui frappa sur l'épaule en riant :

— Mais non. mon vieux, je ne t'en veux pas. Nous te connaissons. tu n'es pas de force contre Flammette.

— Non ! Ah ! non ! répondit Charlemagne avec conviction.

Le lendemain matin, à sept heures, Flammette était prête. Elle gourmandait Marie, qui ne se pressait pas assez.

— Vite, Marie, vite ! Il faut aller aux provisions. Je suis responsable du déjeuner.

Elles allèrent rapidement faire leurs emplettes.

Frédéric, de son côté, était parti à la recherche d'un canot.

A dix heures, la caravane fut sur le pied de guerre. Chacun avait sa charge, soit de pain, soit de victuailles, soit de boisson. Flammette, ravie, se mit au milieu de la petite troupe. Ils dirent adieu à Marie et traversèrent la ville pour se rendre sur les quais.

Le repos du dimanche, tout en étant scrupuleusement observé à Montréal, n'oblige pas les habitants à se cloîtrer chez eux. Chacun est absolument libre d'agir à sa guise et les puritains ne se choquent pas de voir la jeunesse prendre quelque plaisir. Frédéric les attendait auprès de son bateau. Il leur en fit les honneurs et tous s'y installèrent. Raymond, Marcel, Hugues et Charlemagne prirent les avirons, Frédéric se mit à la barre et Flammette se laissa emmener, telle une princesse. Les rameurs cadençaient leurs mouvements et l'embarcation filait, rapide et légère, à peine soulevée de temps à autre par le sillage de quelque gros steamer.

— Stop ! cria Frédéric.

Les avirons se levèrent de chaque côté, dentelés de gouttelettes brillantes sous l'éclat du soleil. Le bateau ressemblait ainsi à quelque gigantesque insecte aux ailes déployées et dont le corps baigne dans l'eau. La quille grinça sur le sable : ils avaient atterri. Le débarquement s'opéra au milieu des rires et des exclamations. Ils se mirent à la recherche d'un endroit ombragé, qui pût leur servir de salle à manger. Raymond le découvrit au milieu d'un groupe de pins. Ils avaient de l'ombre, de l'air et la vue de la rivière. Tous furent unanimes à rendre hommage au bon choix du jeune avocat et commencèrent aussitôt les préparatifs du repas. Charlemagne roula des pierres, fit des tas de bois, les destinant à un vague usage de fauteuils ou de tabourets. Raymond et Frédéric mirent le couvert sous les ordres de Flammette, tandis que Marcel et Hugues exploraient les environs.



— A quelle heure Miss Ellen t'a-t-elle dit qu'ils viendraient ? demanda Hugues.

— Elle ne m'a rien affirmé. Il se pourrait très bien même que notre expédition n'eût aucun résultat.

— Heureusement, l'île n'est pas immense et, si maître Henderson s'y hasarde, je pense qu'il passera à portée de notre vue.

— Je l'espère.

Ils revinrent et le déjeuner commença. Ce fut un joyeux repas. A les voir aussi gais, personne n'eût supposé les grands tourments, dont ils étaient agités. La plus haute fantaisie et le plus plaisant désordre animaient, les convives. Charlemagne eut les honneurs du festin avec les sièges qu'il avait façonnés. S'étant modestement réservé le moins solide, il s'écroula subitement et, comme il se trouvait en contre-bas, il déboula le long de la pente avec fracas. Ce fut l'épisode le plus comique du déjeuner. Tous se précipitèrent à son secours, en riant. Il se releva, les cheveux pleins de broussailles, des aiguilles de pins dans la barbe et riant de meilleur cœur encore que ses amis.

Après cet incident, ils entendirent plusieurs coups de feu.

— Tiens ! fit Flammette. Des chasseurs ! Nous avons des compagnons dans l'île.

Hugues et Marcel échangèrent un regard. Tous deux avaient eu la même pensée. Le déjeuner terminé, ils partirent, suivis de Raymond. Flammette voulut les accompagner, mais Marcel lui dit de rester avec Frédéric et Charlemagne pour se reposer.

Elle obéit avec regret.

— Me reposer ? Mais je ne suis pas fatiguée. Enfin, je veux bien rester avec ce pauvre Charlemagne. Frédéric et moi le consolerons de sa chute.

Cependant, au bout d'une demi-heure, Flammette eut assez d'être toujours à la même place.



— Ne nous écartons pas trop, dit-elle à ses gardes, mais remuons un peu. Je vous assure que je ne suis nullement fatiguée.

Frédéric y consentit volontiers et tous trois descendirent au bord de l'eau. Flammette avait, en effet, l'air de ne ressentir aucun besoin de repos. Elle courait devant eux, bondissant sur les rochers qu'elle rencontrait. Tout à coup, elle poussa un cri. Frédéric et Charlemagne coururent, croyant à quelque accident. Flammette les rejoignit, toute pâle.

— Un homme, un homme étendu là ; il est ensanglanté.

Ils s'avancèrent. Au bord de l'eau, un homme était évanoui. Il paraissait très grand, très maigre, blond, les pommettes saillantes. Un filet de sang coulait de son épaule.

— Diable ! dit Frédéric. Il est blessé. Il aura dû glisser et tomber de la grève : c'est ce qui lui aura fait perdre connaissance. car sa blessure ne me paraît pas grave.

Avec l'aide de Charlemagne, il le transporta plus loin.

— C'est égal, reprit Frédéric, il a de la chance de nous avoir rencontrés. Sans cela, il y serait bien reste.

Il examina la blessure. Ce n'était qu'une longue éraflure à l'épaule, par laquelle le sang avait dû sortir abondamment.

Charlemagne et Frédéric allèrent chercher de l'eau pour laver sa plaie. Flammette passait son mouchoir, qu'elle avait trempé dans le Saint-Laurent,

sur la figure du blessé. Ce dernier ouvrit les yeux. Étonné, il demanda d'une voix faible :

— Où suis-je ?

— Avec des amis qui prennent soin de vous. lui répondit Flammette en souriant.

L'homme parut se souvenir.

— Je suis tombé, je me rappelle... J'avais mal.

— Oui. dit Flammette. vous étiez étendu au bord de l'eau. Heureusement, j'ai eu la bonne idée de vous apercevoir et, avec notre secours, je crois que votre bobo ne sera rien.

Ouvrant de grands yeux, l'homme fixait avec ferveur cette petite, qui lui parlait si doucement, si gentiment, et venait de le ranimer. Il lui saisit la main d'un geste fébrile et dit :

— Merci, merci !

Elle se dégagea doucement.

Il reprit, en se redressant :

— Laissez-moi bien vous regarder, vous à qui je dois la vie. Que vos traits demeurent gravés dans ma mémoire. Vous êtes si jolie !... Je ne vous oublierai jamais.

Frédéric revint et le pansa rapidement.

Bientôt, il put marcher en se soutenant sur Charlemagne.

— Mais comment avez-vous pu vous blesser à l'épaule ? lui demanda Frédéric.

L'homme balbutia :

— Je ne sais plus, je suis tombé, je me suis blessé.

— Enfin tout est bien, qui finit bien. Où demeurez-vous ?

— A Montréal.

— Hé bien ! Notre canot est là. Vous reviendrez avec nous.

— Partez-vous tout de suite ?

— Pas encore ! Nous attendons trois de nos amis, qui sont dans l'île.

— Je ne puis attendre, fit l'homme. Il faut que je parte immédiatement. Je hélrai la première barque, qui passera.

— Comme il vous plaira, répondit Frédéric avec étonnement.

Pendant ce temps, Marcel, Hugues et Raymond avaient assisté à un drame non moins étrange. Décidés à retrouver leurs mystérieux ennemis, ils s'étaient engagés vers le côté sud de l'île, ainsi que Miss Ellen le leur avait recommandé.

— Ces coups de feu m'intriguent, dit Marcel.

— Bah ! répondit Raymond. Flammette a raison ; ce doivent être de simples chasseurs.

Hugues hocha la tête.

— Qui sait ?

Ne voyant rien de ce côté, ils revinrent vers l'ouest.

Comme ils passaient auprès d'un fossé, un bruit sourd monta jusqu'à eux.

— Écoutez, dit Marcel.

Ils s'arrêtèrent. Une plainte s'exhalait tristement. L'herbe était foulée, les broussailles écrasées ; des plaques rouges tachaient le sol. Ils descendirent. Quelqu'un était là, qui râlait.

— Henderson ! dit Marcel en le reconnaissant.

Hugues et Raymond s'échelonnèrent le long du talus et tous trois parvinrent à hisser le mourant. Henderson était bien mourant, en effet.

Il ouvrit les yeux et les regarda avec effroi.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! Je ne veux plus... Je vais mourir.

Raymond lui ouvrit son col, afin qu'il put mieux respirer.

Le blessé le reconnut.

— Ah ! C'est vous ! dit-il d'une voix entrecoupée. Il m'a tué, le misérable !

Les trois jeunes gens, penchés sur lui, écoutaient ses paroles avec avidité. Henderson, haletant, continua :

— La petite... que vous avez sauvée... Je vous avais menti...

La voix se fit plus faible. Il ferma les yeux.

Raymond, suppliant, approcha sa figure de celle du moribond et lui demanda :

— Vous la connaissez ?

Henderson répondit par un signe affirmatif.

— Elle est Française ?

Henderson répéta le même signe. Concentrant toute la puissance de son regard sur le blessé, il lui demanda encore :

— Son nom, dites-moi son nom.

Henderson ouvrit les yeux, se souleva à demi. Sa respiration était sifflante.

— Son nom ? répéta Raymond.

Henderson ouvrit la bouche et voulut parler ; mais sa tête retomba lourdement en arrière. Il était mort. Près de lui, son lorgnon brillait, faussé,

piétiné, les verres brisés.



Les jeunes gens coururent jusqu'au rivage et appelèrent un batelier. Ils chargèrent le corps dans la barque et recommandèrent à l'homme, auquel ils remirent quelque argent, de le transporter à Montréal.

Puis, ils reprirent leur course vers leurs camarades, espérant, avec leur aide, retrouver l'autre individu.

Flammette les aperçut. Elle alla au-devant d'eux joyusement et leur raconta l'aventure.

— Grand, blond, le nez busqué ? demanda Raymond.

— Oui, fit l'enfant. Tu le connais ?

— Où est-il ?... Ou est-il ?

— Il est parti depuis vingt minutes. Il n'a pas voulu nous attendre et s'est embarqué sur un bateau de pêche.

— Malheureuse, dit Raymond, tu as sauvé l'homme, qui veut ta perte !

Frédéric et Charlemagne étaient atterrés.

— Tâchons de le rattraper ! s'écria Marcel.

Ils montèrent dans leur barque et revinrent à Montréal. Ils ramaient avec fureur, espérant gagner leur ennemi. Aussitôt débarqués, Marcel et Hugues, accompagnés d'un homme de police, se précipitèrent dans un char — c'est le nom donne aux voitures à Montréal — et se firent conduire chez

Henderson. comptant trouver dans ses papiers la trace du nom de Flammette. pendant que les autres allaient faire aux autorités la déclaration de leur lugubre trouvaille.

Le petit cheval canadien, sous l'action du fouet. ne mit pas longtemps à transporter les jeunes gens. Ils arrivèrent place Jacques-Cartier. Sur la petite porte vitrée, le mot Henderson s'étalait toujours, bien qu'Henderson ne fût plus de ce monde. La porte n'étant pas fermée à clef, ils entrèrent. Dans le bureau de l'agent, des cartonnières bouleversés, des dossiers détachés couvraient la petite pièce.

Le bureau forcé avait ses tiroirs ouverts.

Marcel laissa échapper un cri de rage.

— Il est déjà venu !

Ils s'informèrent auprès d'une voisine, qui leur répondit avoir vu, en effet, un grand monsieur blond et pâle sortir de l'agence Henderson, avec des papiers sous le bras.

— C'est lui, s'écria Marcel.

Et Raymond conclut en soupirant :

— Trop tard !



CHAPITRE VII

TOUT POUR FLAMMETTE !

Une enquête fut aussitôt ouverte par les autorités. Avec l'aide de Miss Ellen, les magistrats opérèrent le classement des papiers de feu Henderson, sans pouvoir trouver dans cette multitude de dossiers et de notes aucun indice sérieux. Les recherches portaient naturellement sur l'homme mystérieux, que les jeunes gens accusaient du meurtre d'Henderson.

S'il avait été possible de mettre la main sur cet individu, en même temps qu'un criminel eût été arrêté, on aurait pu apprendre de lui quelle était la famille de Flammette. La police battit la ville dans tous les coins. Les départs de navires furent surveillés attentivement ; mais rien ne fit retrouver sa trace. Pendant quinze jours, les jeunes gens stimulèrent le zèle des policiers par leur concours ; puis, devant l'infructueux résultat de leurs recherches, le découragement les prit et bientôt ils renoncèrent à jamais espérer le rejoindre.

Cependant, Marcel tint à exécuter la promesse qu'il avait faite à Miss Ellen de lui présenter Flammette.

Un dimanche, tous cinq accompagnèrent leur protégée jusque dans le quartier ouest de la ville, où la jeune jeune habitait. Ils avaient tous un air grave et cérémonieux, qui faisait contraste avec leur jeunesse. Mais cette visite était considérée par eux comme un devoir presque sacré, Miss Ellen ayant été spontanément leur amie, se dévouant à leur cause, sans qu'ils eussent rien demandé.

Ils arrivèrent devant la maison, de modeste apparence, où Marcel avait vu pénétrer la dactylographe. Une jeune fille, très blonde, au teint rose et aux yeux clairs, leur ouvrit la porte. Ce flot de jeunes gens l'étonna.

— Nous voudrions voir Miss Ellen, demanda Flammette.

La jeune fille sourit et parut comprendre.

— Je dois prévenir ma sœur, répondit-elle. Vous bavez sans doute connue chez monsieur Henderson ?

— Précisément, répliqua Marcel.

Elle les fit entrer et disparut, légère et preste.

Ils se trouvaient dans une vaste pièce, très simple, qui devait servir en même temps de salle à manger et de salon. Les volets étaient fermés pour empêcher l'invasion du soleil et donnaient aux choses un aspect paisible et discret. Aux murs, quelques gravures, sobrement encadrées, représentaient Washington luttant pour l'indépendance des États-Unis. Une grande table carrée occupait le milieu de la pièce.

— Mazette, remarqua Frédéric, quelle table ! La famille doit être nombreuse.

La porte s'ouvrit brusquement et la petite blonde ébouriffée reparut.

— Veuillez vous asseoir, dit-elle. Ellen va descendre.

— Notre visite est peut-être importune ? demanda Marcel. Si nous devons déranger Miss Ellen, il nous serait très facile de revenir.

— Mais non, Monsieur, répliqua vivement la petite, vous ne la dérangez pas. Ma sœur sera très heureuse de vous voir.

Puis, se tournant vers Flammette :

— Elle m'a conté votre histoire, Mademoiselle. J'avais bien envie de vous connaître.

Flammette répondit en souriant :



— Je n'ai pas d'histoire, Mademoiselle. Je suis tout simplement très heureuse, grâce à mes cinq amis. Ce n'est pas moi que vous devez avoir

envie de connaître, ce sont eux.

— Oui, mais vous aussi. Je désirerais tellement être votre amie ! Voulez-vous ?

— De tout mon cœur.

— Moi, je m'appelle Betty.

— Moi, Flammette.

— Alors, embrassons-nous.

Miss Ellen ouvrit la porte à ce moment.

— Hé bien ! dit-elle. Je vois que la connaissance...

Betty courut à elle, tenant Flammette par la main.

— Ellen ! Ellen ! s'écria-t-elle joyeusement. Elle veut bien être mon amie.

Marcel prit la parole.

— Décidément, notre petite Flammette a toutes les chances. Après avoir trouvé en vous une protectrice, elle trouve en Mademoiselle votre sœur une amie.

— J'en suis très satisfaite pour Betty, qui est un peu folle, et à laquelle cette amitié fera le plus grand bien, j'en suis certaine.

Flammette remercia vivement Miss Ellen de tout ce qu'elle avait fait pour elle, mais la jeune fille ne voulut rien entendre.

— Hélas ! ma chère enfant, je n'ai rien fait, puisque je n'ai rien pu vous apprendre.

Pendant que Betty entraînait sa nouvelle amie dans sa chambre, ils parlèrent d'Henderson. Marcel fit part de ses dernières démarches.

— J'ai revu le consul, dit-il. Il m'a promis d'employer toute son influence à faire poursuivre les recherches ; mais je doute que nous obtenions satisfaction. Le drôle nous a échappé.

— C'est un bien vilain homme, remarqua Miss Ellen. Il n'était venu qu'une seule fois chez Monsieur Henderson avant votre visite, et il s'était ingénié à me cacher son visage. Je n'y aurais fait aucune attention, si votre loyauté ne m'avait touchée, lorsque vous vous êtes adressés à Monsieur Henderson.

— Et que faire maintenant ? s'écria Raymond. Prévenir la police de France ? Envoyer des notes à des agences ? Nous avons tout fait par devoir, quoique cela fût bien inutile. Aujourd'hui, nous possédons une certitude, c'est que la famille de Flammette existe, et nous avons une conviction, c'est de ne jamais arriver à connaître cette famille.

Il y eut un silence. Soudain, Miss Ellen releva la tête et leur demanda :

— Pourquoi n'iriez-vous pas en France ?

La question les embarrassa. Hugues se chargea de répondre :

— Il y a beaucoup de raisons.

— Soit, fit malicieusement Miss Ellen. J'ai tout le temps d'attendre que vous ayez trouvé vos idées. Mes parents et mes frères ne rentreront pas avant une heure.

— Afin que vous puissiez bien nous comprendre, il me semble nécessaire de vous exposer un petit historique de notre situation.

Il réfléchit un moment et commença :

— Nous sommes cinq jeunes gens qui, partis de Paris sans nous connaître, nous sommes réunis ici même, à Montréal.

— Je savais cela, dit Miss Ellen.

— Or, nous avons tous des carrières différentes.

— Vous n'avez pas l'intention de vous fixer définitivement au Canada ?

— Je répondrai plus tard à cette question.

— Continuez.

— Quelques-uns, parmi nous, ont en France une famille. D'autres sont seuls : Charlemagne et moi. Donc, tout diffère en nous. En miracle, un hasard, un drame ont voulu nous unir en une même pensée, un même but : Flammette.

— Eh bien ? interrogea Miss Ellen.

— Eh bien ! nous avons pu conserver notre entente et notre accord ici, parce que nous sommes libres, parce que nos situations sont là pour le moment. Je suis persuadé que tout s'écroulerait à Paris.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda Miss Ellen.

Hugues reprit avec autorité :

— J'en suis persuadé.

— Répétez-le.

Hugues hésita, puis conclut :

— Enfin, j'en ai la crainte.

— Ah ! fit Miss Ellen. Ce n'est plus qu'une crainte !... Maintenant, permettez-moi de vous demander encore si vous comptez rester toujours au Canada ?

— Certes non.

— Alors, qu'attendez-vous pour partir ?

— Mais d’abord que nos situations nous le permettent. En venant ici, nous étions tous animés par la même pensée, c’est-à-dire chercher à resserrer, autant que notre faible pouvoir le permettrait, les liens qui unissent les deux France, l’aïeule d’Europe et la petite-fille d’Amérique. Notre œuvre n’est pas encore terminée.

— Oh ! Pardon ! observa Marcel. Nous ne sommes pas d’accord. J’estime, au contraire, que notre séjour au Canada est virtuellement achevé. A Paris seulement nous pourrions poursuivre notre dessein.

Miss Ellen reprit doucement :

— Alors, pourquoi ne partiriez-vous pas maintenant ?

Hugues la regarda avec étonnement. Il croyait l’avoir convaincue par tous ses arguments. Voyant qu’il n’en était rien, sa propre confiance en eux diminua et, brusquement, il répondit :



— Pourquoi ?... Je ne vois pas ce qui nous en empêche.

Monsieur et Madame Jordans, les parents de Miss Ellen, accompagnés de leurs deux fils, rentrèrent sur ces entrefaites. Miss Ellen leur présenta les jeunes gens. De vigoureuses poignées de mains furent échangées. Ils ne

voulurent pas laisser partir leurs visiteurs sans leur avoir fait prendre le thé, que les jeunes filles préparèrent.

Betty était dans la plus grande joie de posséder sa nouvelle amie, qu'elle considérait comme une héroïne.

— Ne le réjouis pas trop, lui dit sa soeur. Vous serez peut-être séparées bientôt.

Flammette, très surprise, s'approcha de Miss Ellen et lui demanda ce qu'elle voulait dire.

— Adressez-vous à vos amis. Ils vous renseigneront.

Après avoir pris congé de la famille Jordans, les jeunes gens, chemin faisant, racontèrent à Flammette leurs projets. Elle en fut tout émue.

— Quitter Montréal !

— Ne serais-tu pas heureuse d'aller à Paris ? répliquait Marcel.

— Paris, je ne le connais pas, tandis que Montréal !...

— Et ta famille ?

— Ma famille, je ne la connais pas, tandis que vous, madame Doris, Betty elle-même et Miss Ellen !...

— Ne te désole pas, ma petite Flammette. Nous accomplirons notre devoir jusqu'au bout, et nous en serons tous récompensés.

Elle leva ses grands yeux, humides de larmes, et le regarda d'un air étonné.

— Évidemment, reprit-il. Ou bien tu retrouveras ta famille, et nous serons heureux d'être parvenus à ce but ; ou bien tu resteras avec nous, et nous serons heureux de cette conclusion.

— Je ne vous quitterai jamais, dit Flammette avec fermeté.

— Chère petite.

— Prenez garde, remarqua Frédéric. Nous allons nous attendre en pleine avenue.

— Frédéric a raison, s'écria Raymond, ayons de la tenue.

Marcel leur proposa de passer chez madame Doris. Ils y consentirent avec joie et pressèrent leur marche.

Ils firent bientôt irruption chez la brave dame. Elle les reçut avec son bon visage accoutumé, s'informant de sa petite-fille, qui la négligeait, disait-elle.

— Tu me négliges !

— Oh ! grand'mère !

— Si ! si ! Je ne t'ai pas vue hier et tu viens bien tard aujourd'hui. Tu me négliges.

Flammette ne répondait rien. Tout à coup, elle fondit en larmes. Madame Doris, bouleversée, la prit dans ses bras et voulut la calmer.

— Eh bien ! Mignonne ! Je plaisante ! Tu ne vas pas me prendre au sérieux, j'espère.

Mais Flammette pleurait toujours, les bras autour du cou de la bonne femme, le corps secoué par de brusques sanglots.

— Je ne veux pas... vous quitter.

— Me quitter, ma mignonne ?

— J'aurais trop de chagrin... sans vous.

Après avoir amicalement grondé Flammette et l'avoir calmée, Marcel fit part à madame Doris de leurs idées. La pauvre dame devint pâle et ses mains tremblèrent légèrement.

— Alors, dit-elle, vous voulez partir ?

— Écoutez, madame Doris, reprit Marcel, c'est à vous que nous nous adressons. C'est vous qui déciderez. Vous connaissez la situation. Vous savez combien le drame de Sainte-Hélène nous fait supposer que Flammette a une famille, qui la recherche, pendant qu'un misérable y met obstacle. Vous n'ignorez pas, d'autre part, que notre existence doit s'achever à Paris et non à Montréal. L'idée de nous quitter, de rompre le charme, qui nous a réunis, de tenter l'inconnu, nous serre le cœur. Mais avons-nous bien le droit de rester ou devons-nous partir ? Tout est là. Je vous supplie de décider.



Madame Doris se recueillit un instant.

— Vous avez raison, mon cher Marcel. Pas plus vous, que moi, que Flammette, ne devons être égoïstes. Il faut simplement faire son devoir. Vous avez raison, partez.

Et, berçant comme une enfant Flammette, qui sanglotait toujours, elle lui fit comprendre la nécessité de ce départ.

La soirée s'acheva mélancoliquement.

Dès le lendemain, ils se préoccupèrent de régler leurs affaires. Marcel s'entendit avec sa société métallurgique et obtint d'en continuer les relations, lorsqu'il serait en France. Charlemagne fit de même. Hugues n'avait qu'à signifier son départ à ses élèves et Raymond à donner sa démission. Quant à Frédéric, il lui était facile de prendre ses derniers grades à la Faculté de Paris.

Raymond, dont la mère et les sœurs habitaient les Ardennes, les prévint de son retour.

— Elles seront bien étonnées, disait-il en riant, d'apprendre que je possède un cinquième de fille.

Marcel n'avait plus qu'un oncle à Paris, lequel s'était toujours assez peu soucié de lui. Frédéric, seul, avait encore toute sa famille, composée de ses

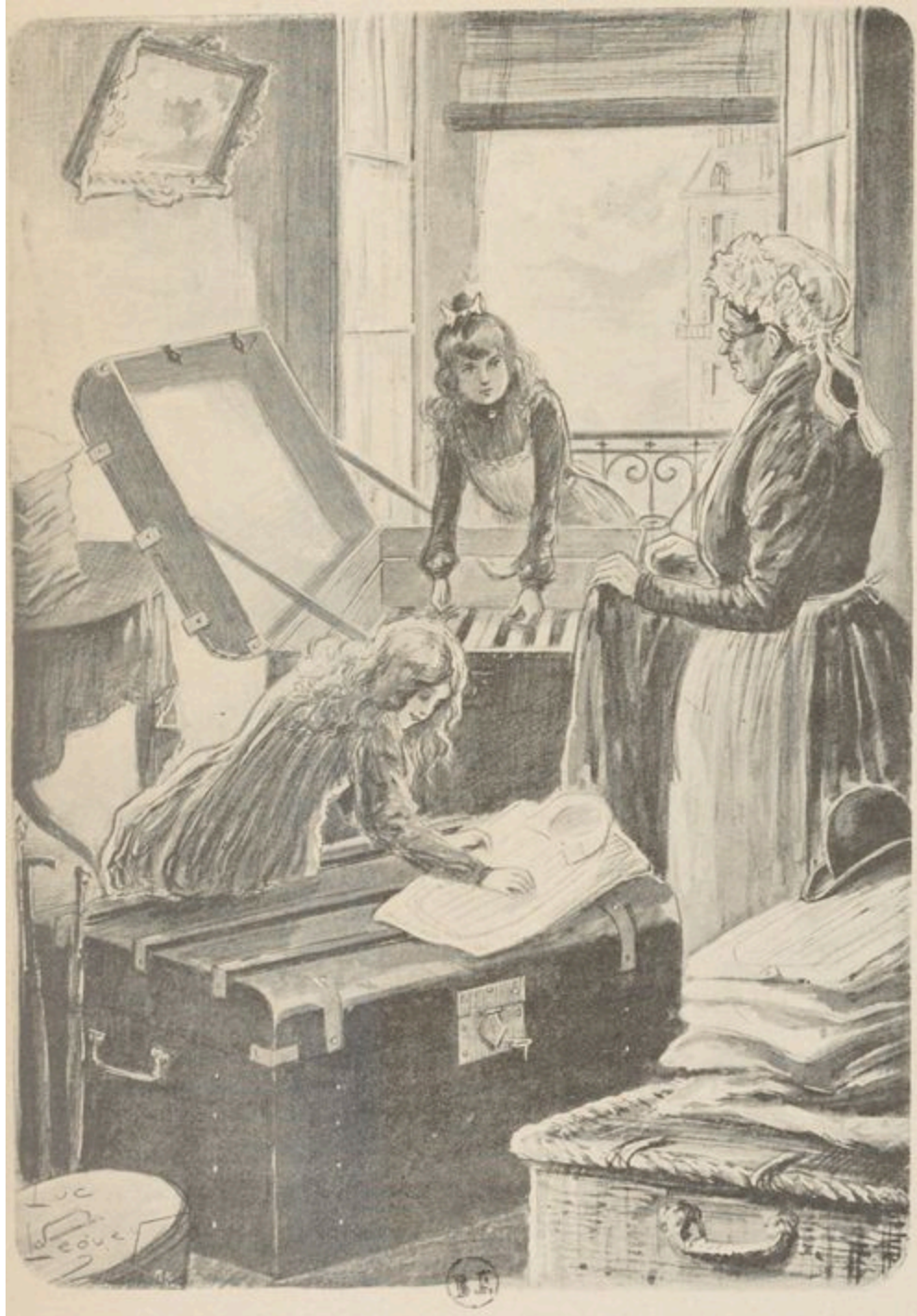
parents, deux sœurs et trois frères, qui n'avaient pas quitté leur bonne ville d'Aix-en-Provence.

— Renégat ! lui disait Marcel. Tu as fui ton Midi et tu n'en as pas même emporté l'accent.

Frédéric répondait :

— Que veux-tu ? Je suis indigne. Je le reconnais ; mais je n'y peux rien.

Pendant ce temps, Flammette, aidée de madame Doris, qui cachait sa peine sous un affectueux entrain, et de Betty, qui ne pouvait se consoler de perdre sa nouvelle amie, s'occupait des préparatifs du départ. Il s'agissait d'emporter le plus de souvenirs dans le plus petit espace possible, ce qui n'était pas chose facile. Ils obligèrent monsieur Doris et monsieur Jordans à accepter quelques-uns de leurs meubles, heureux de les laisser entre des mains amies. La bonne Marie ne fut pas oubliée dans cette distribution. La pauvre fille ne pouvait songer à la séparation sans tristesse. Elle se lamentait tout le jour. Flammette lui dit une fois en riant :



— Venez avec nous.

— Je veux bien. Mademoiselle, riposta la bonne.

Très embarrassée de s'être ainsi engagée. Flammette se confia aux jeunes gens. Ceux-ci acceptèrent avec plaisir l'empressement de Marie.

—Ce sera un peu de Montréal qui nous suivra, dit Hugues.

— En attendant que monsieur et madame Doris veuillent bien nous rendre visite, répliqua Marcel.

— Ainsi qu'Ellen et Betty, ajouta Flammette.

Le jour fixé pour le départ approchait. Leurs places étaient retenues sur un paquebot. le Labrador. qui devait les débarquer au Havre. Leurs colis étaient chargés. La veille du départ, ils firent, en chœur, une dernière excursion sur le mont Royal. Ils emplirent leur vue de la perspective de la ville. Le soleil faisait briller la cité d'argent ; les flèches des clochers pointaient vers le ciel : le Saint-Laurent ruisselait, éclatant et superbe, barré de noir par le pont Victoria et taché de vert par les îles des Sœurs-Grises et Sainte-Hélène, de funèbre mémoire. Ils revinrent par la ville.

Ils parcoururent encore la rue Saint-Jacques et saluèrent le monument de Maisonneuve. qui se dresse dans le square de la place d'Armes. Hugues rappela la bizarre aventure de cette statue, œuvre du sculpteur canadien Louis Hébert, laquelle dut attendre deux années avant que l'on pût lui trouver un piédestal digne d'elle. Et, singulier rapprochement, pareil fait devait arriver aux États-Unis pour la statue de la République de Bartholdi. Ils jetèrent un dernier regard à l'active artère et reprirent leur route.

En passant devant une maison en construction, Flammette s'arrêta.

— Quelle est cette place, dit-elle, cette maison ? Je ne les ai jamais vues.

— Tu les as vues, lui répondit Marcel, dans de terribles conditions.

— Ah ! fit-elle émue. C'était là ?

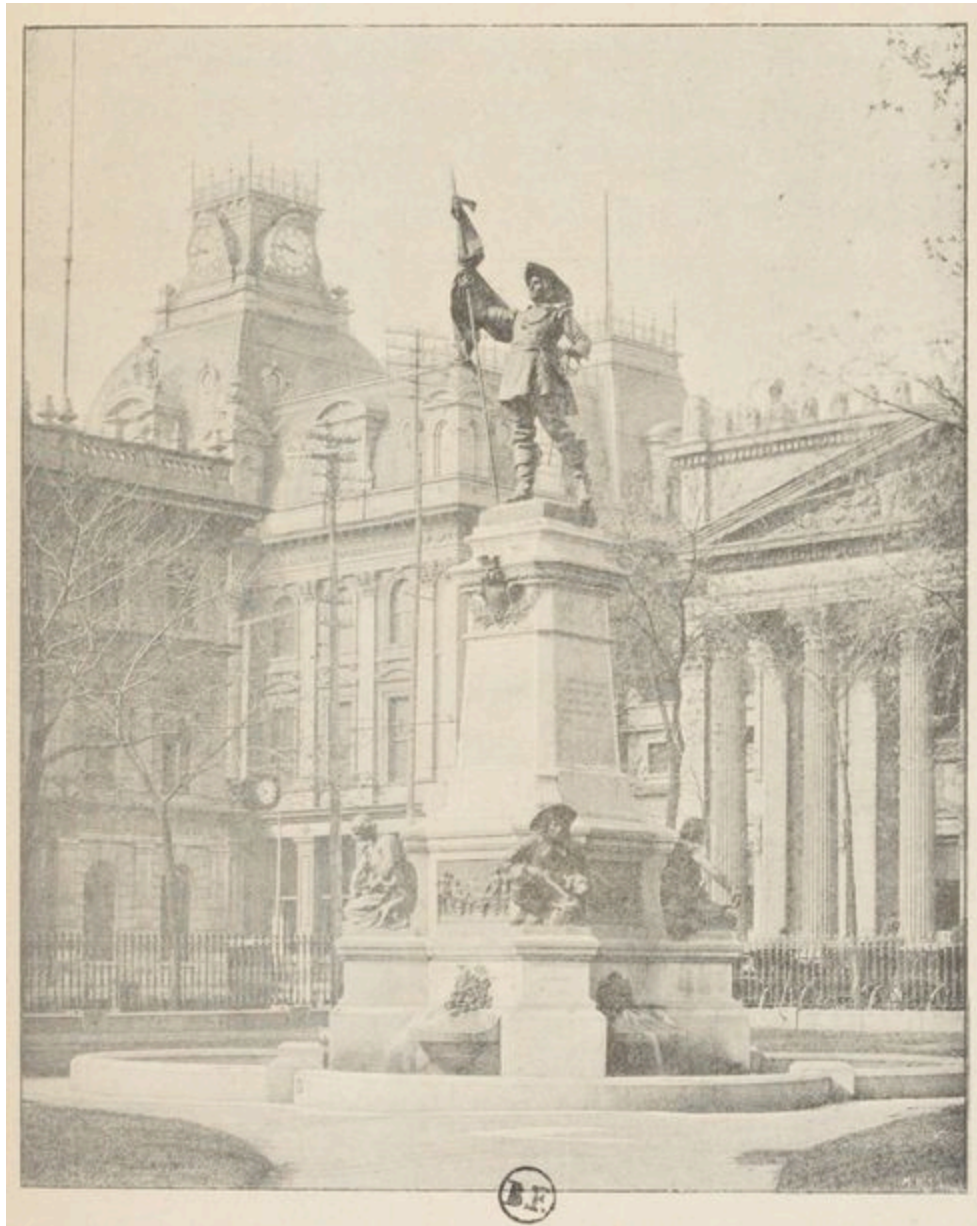
— Oui, c'était là.

Étrange coïncidence, qui les mettait brusquement en présence du lieu du sinistre au moment où ils allaient quitter le Nouveau Monde. Journée bien remplie d'émotions pour la petite Flammette, car, le matin, elle était allée, accompagnée de ses cinq protecteurs, faire une dernière visite à son pauvre père.

Le dîner les réunit, avec Miss Ellen, Betty, monsieur et madame Doris, dans le palais aux murailles dégarnies. Bien des larmes furent sur le point de couler, que la verve de Marcel et de Frédéric retint au bord des paupières. Ce ne fut pas sans émotion qu'ils passèrent leur dernière nuit dans cette demeure, qui avait abrité leurs angoisses et leurs joies. Le lendemain, lorsqu'ils en franchirent le seuil pour la dernière fois, le bruit de la porte se fermant leur frappa le cœur. Hugues donna le suprême tour de clef et tous dirent adieu, en un regard de tristesse et d'affection, à la maison amie.

Les Doris et les Jordans les accompagnèrent sur le quai. Flammette fut embrassée avec tendresse par sa bonne grand'mère, avec violence par ses jeunes amies.

MONTREAL : MONUMENT MAISONNEUVE, PLACE D'ARMES



L'embarquement se fit rapidement, après toutes les promesses de se revoir, et le départ eut lieu. Au loin, sur le quai, les mouchoirs s'agitaient en signe d'adieu, puis essuyaient, les larmes, que l'on ne pouvait plus retenir.

A bord, Flammette pleurait aussi, mais son esprit s'occupait déjà du navire et des espaces nouveaux, on il la conduisait. Montréal, c'était le passé ; Paris, c'était l'avenir.

Les cinq jeunes gens entouraient leur petite, heureux de ce retour, qu'ils faisaient plus encore pour elle que pour eux-mêmes. Ils ne songeaient qu'à son bonheur, tout à elle, tout pour elle.

Ce fut leur devise : Tout pour Flammette !



FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

L'ARRIVÉE

Un coup de sifflet, une secousse et le train se met en marche. En route pour Paris ! Flammette, penchée à la portière, jette un dernier regard sur le Havre, la première ville de France qu'elle ait vue. Le train a pris son élan : la locomotive gronde et souffle puissamment. Les poteaux télégraphiques se succèdent avec une égale rapidité, pendant que les fils alourdis semblent uniformément descendre et monter, puis redescendre et remonter.

Marcel appelle Flammette.

— Hé, petite !

Elle n'entend pas, le visage fouetté par l'air vif, qui glisse le long des wagons. Il insiste et lui met la main sur l'épaule.

— A quoi penses-tu ?

Flammette se retourne, étonnée.

— Tu m'appelles ?

— Je crois bien !... A quoi penses-tu ?

Elle répond lentement :

— Je ne sais pas.

A quoi pense-t-elle, la pauvre petite ? Trop de choses se sont heurtées dans son esprit, trop de sentiments ont bouleversé son cœur, trop d'impressions ont frappé sa vue depuis quelque temps pour qu'elle puisse préciser sa pensée.

Le départ de Montréal, la traversée de l'Atlantique, le séjour dans le bateau sont déjà loin pour elle. Elle ne songe plus qu'à cette terre de France, se rappelant son émotion lorsqu'elle fut signalée, puis lorsqu'ils eurent débarqué. Tandis que ses cinq amis s'abandonnaient à leur joie de fouler à nouveau le sol de la mère-patrie, elle était restée craintive. Pour eux, c'étaient les anciennes attaches, leurs parents et leurs amis qu'ils retrouvaient après une longue séparation. Pour elle, c'était l'avenir obscur, qui se présentait avec son redoutable inconnu.

Un autre sentiment la faisait encore tressaillir : retrouver la France, c'était retrouver un peu de sa famille. Elle songeait à ses parents, qui

avaient vécu sur ce sol. Elle songeait aux liens mystérieux, qui la rattachaient à ce pays. Elle tendait ses nerfs, espérant se rappeler, retrouver le souvenir du passé. Mais sa mémoire restait toujours aussi rebelle... Pourtant, un grand cri s'élevait au fond de son âme. Française, elle était Française ! Ces gens qui l'entouraient, ces paysages qu'elle voyait, ces villes qu'elle traversait, ne lui étaient pas étrangers. Elle n'avait pas d'étonnement à leur vue. Elle aussi retrouvait son pays.

Marcel lui demanda encore :

— A quoi penses-tu, petite ?

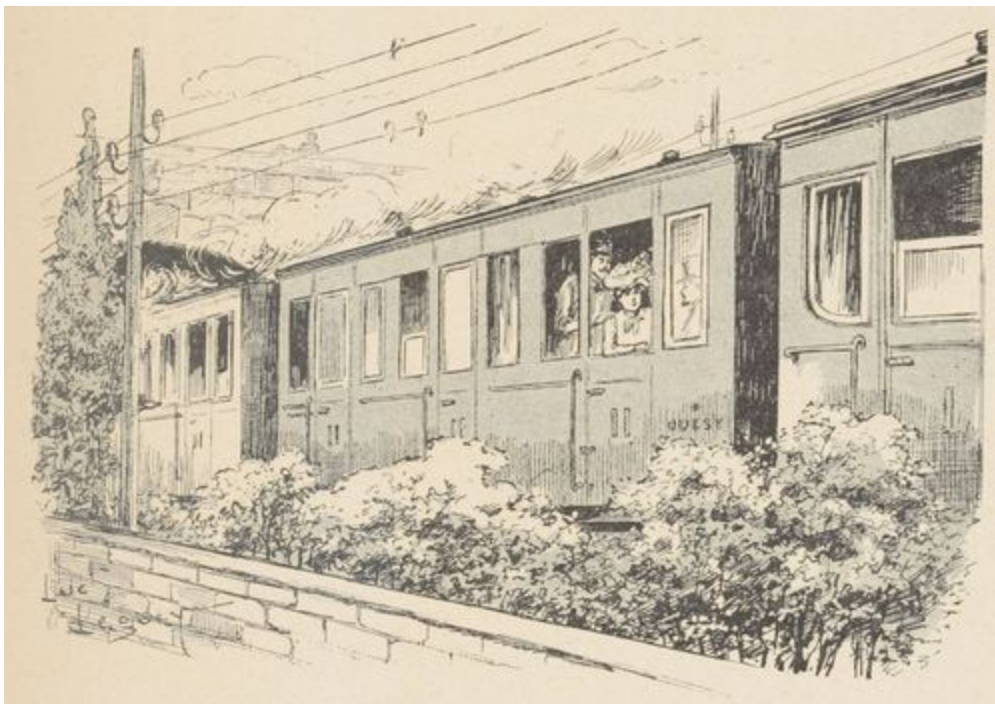
Elle lui répondit encore :

— Je ne sais pas.

Le train roulait toujours avec le même fracas. Ils se taisaient tous dans le wagon, comprenant pourquoi leur fille rêvait. Seule, Marie, que la traversée avait brisée, dormait profondément.

Le train roule.

De grandes prairies vertes, que les pommiers en fleurs piquent d'une note claire, se succèdent. Des paysans interrompent leur ouvrage pour regarder l'express. Le dos courbé, les bras baissés encore vers la terre, ils lèvent la tête, égayés et ébahis.



Les paysages changent rapidement. Les coteaux surgissent ; une petite rivière se montre, coquettement bordée de saules et de peupliers, puis la Seine, large et agitée. Bientôt, on dépasse Rouen, et, avec le soleil couchant, les paysages reprennent leur monotonie.

Flammette finit par se lasser et vient s'asseoir parmi ses amis. Elle s'adresse à Hugues, chargé de leur installation à Paris.

— Tu es bien sûr de l'endroit où tu vas nous conduire ?

— J'ai écrit à l'hôtel du « Monde » pour y retenir nos chambres.

— Comment est-il, cet hôtel ?

— Oh ! Ne t'attends pas à une merveilleuse demeure. Nos moyens ne nous permettent que des frais restreints.

— Je m'en doute, mon bon Hugues.

— C'est un hôtel simple, très convenable, qui fera notre affaire, jusqu'à ce que nous ayons déniché notre nid définitif.

Frédéric prit la parole :

— Allons-nous le battre dans tous les coins, ce grand Paris ! Je gage que c'est moi qui le trouverai, notre home.

Cette prétention de Frédéric souleva de telles protestations que Marie, effarée, se réveilla en sursaut.

— Nous sommes arrivés ? demanda-t-elle.

— Pas encore, dit Flammette.

— Quel voyage ! Quel voyage ! maugréa la bonne, qui se rendormit aussitôt.

Raymond rouvrit la discussion.

— Je n'ai aucune confiance en Frédéric et, si quelqu'un doit être reconnu capable de faire la meilleure découverte, je crois modestement que ce sera moi.

De nouveau, ils protestèrent bruyamment. Charlemagne s'était levé et étendait le bras au-dessus de ses amis.

— Il me semble, dit Hugues, que notre ami Charlemagne a une communication à nous faire.

Charlemagne rougit, selon son habitude, et parla péniblement.

— Je veux dire... ce n'est pas très important... mais...

Tous riaient de son embarras.

— Dépêche-toi, lui cria Marcel, nous allons arriver à Paris.

Charlemagne fit un nouvel effort.

— Hé bien ! Je voudrais que notre maison de Paris nous rappelât, autant que possible, notre palais de Montréal.

Cette brusque évocation de Montréal les rendit rêveurs. Leurs souvenirs se portèrent sur les amis laissés au Canada.

— Chassons les idées tristes, dit Marcel ; voici Asnières. Dans cinq minutes, nous serons à Paris.

Ils réveillèrent Marie et réparèrent le désordre de leur toilette.

Enfin, le train stoppa et ils descendirent. Pendant que Frédéric se chargeait des formalités pour les bagages, ils s'engouffrèrent dans un omnibus et se firent conduire rue Saint-Georges, à l'hôtel du « Monde ».

La tristesse de Flammette avait cessé pour faire place à la joie. Chaque minute, elle questionnait ses amis, qui étaient tout heureux de son ravissement.

Marie se taisait, épouvantée.

La grande ville, avec tout son bruit et son mouvement lui inspirait une grande terreur.

Flammette s'en aperçut et lui demanda si elle regrettait son voyage.

— Regretter... non ! répliqua la pauvre Canadienne ; mais c'est vraiment trop de choses en trop peu de jours.

— Voulez-vous retourner à Montréal ?

— Je veux me mettre entre quatre murs, qui ne bougent pas. Ce bateau et ce chemin de fer m'ont démolie. Vous êtes jeune, vous, Mademoiselle : ça vous amuse de voyager ; mais moi, qui n'ai jamais quitté mon coin !...

— Consolez-vous, Marie, répartit Marcel, nous aurons maintenant de longues années à passer entre quatre murs, qui ne bougent pas, selon votre pittoresque expression.

L'omnibus était arrivé devant l'hôtel du « Monde ». Ainsi que l'avait affirmé Hugues, on les attendait ; ils n'eurent qu'à s'installer aussitôt dans leurs chambres provisoires.

Le soir, malgré sa fatigue, Flammette tint à sortir dans Paris. Marcel, Charlemagne et Raymond l'accompagnèrent, tandis que Frédéric et Hugues restaient à l'hôtel pour établir les comptes de leur voyage.

Le lendemain, Hugues réunit en grand conseil toute la petite bande. Il fit l'exposé de la situation et déclara la somme dont ils pouvaient disposer.

— Nous ne devons pas oublier, dit-il, que cette somme est destinée à être entamée chaque jour. Ne disposant pas ici des mêmes revenus qu'au Canada, nous devons compter un certain temps avant d'équilibrer nos

recettes et nos dépenses. Donc, nous devons songer avant tout à ne pas augmenter nos frais. Dès aujourd'hui, nous allons nous mettre en campagne pour trouver un local suffisant et peu dispendieux.

Tous l'approuvèrent par de joyeuses acclamations.

Hugues les remercia et continua sur un ton gravement comique :

— D'autre part, mes chers amis, vous me permettrez de recommander certains d'entre nous à votre bienveillante attention. Je veux parler des tristes sires Hugues et Charlemagne. Vous savez que ces pauvres diables ont quitté le Canada, où leur position était florissante, pour ne pas abandonner l'escorte de leur princesse Flammette. Par ce fait, ils se trouvent à Paris réduits à vivre d'espérance, alors que leurs amis vont poursuivre leurs différentes carrières, Frédéric retournant à la Faculté, Raymond s'étant, de longue main, réservé une place chez un agréé et Marcel devant faire profiter de ses ingénieuses lumières sa Société métallurgique canadienne. Je ne saurais trop vous recommander ces deux héros condamnés à l'inaction. — Maintenant, Messieurs, je vous laisse libres.

— Et la quête ? lui demanda Frédéric en riant. Tu ne profites pas de notre émotion pour faire le tour de la société.

Hugues répondit avec noblesse :



— Je m'adresse à votre cœur et non à votre bourse.

— Alors, mon vieux, tu n'arriveras jamais à rien.

Après le déjeuner ils se séparèrent gaiement, décidés à remuer le monde pour exécuter leurs projets. Seul, Marcel fit le sacrifice de sa journée et se rendit chez son oncle, Monsieur Lamazière, banquier, rue Tronchet.

Dans l'antichambre, des garçons de recettes, la sacoche déjà pleine de billets de banque, attendaient, devant la grille de la caisse, l'ordre de paiement. Marcel, après avoir fait passer sa carte, fut introduit dans le cabinet de son oncle. Celui-ci, chauve, la physionomie froide, qu'une moustache, grise et drue, rendait plus sévère encore, parlait avec vivacité à un employé. Se retournant à peine, lorsque Marcel entra, il lui jeta quelques mots brefs.

— Assieds-toi : j'ai des ordres à donner.

Marcel s'inclina, sans répondre, et s'assit.

— Toujours le même, pensa-t-il, aussi tendre, aussi gracieux.

Monsieur Lamazière continuait à donner des ordres sur le même ton brusque et impératif.

Il congédia d'un geste l'employé, en fit venir un autre, et, pendant qu'il signait les pièces que celui-ci venait de lui apporter, il s'adressa à son neveu.

— Maintenant, tu peux me parler.

Marcel commença par s'informer poliment de la santé de son oncle. Mais celui-ci l'interrompit sèchement.

— Oui, je vais bien. Cela n'a pas d'importance. Alors, tu t'es décidé à revenir ? Que fais-tu maintenant ?

Sentant combien le temps avait de prix pour un homme si occupé et combien toute manifestation d'affection serait déplacée, Marcel conta, en quelques mots, sa situation et ses projets.

— Oui, fit son oncle. Tu veux créer une entente entre ta société canadienne et une société française.

— Précisément.

— Qu'attends-tu de moi pour cela ?

— Mais...

— Dis vite. Je suis en relations avec quelques grands usiniers. Je vais te donner leurs noms et adresses et pourrai te recommander.

— Je ne saurais trop vous remercier, répliqua Marcel.

— Ton idée peut être bonne, quoiqu'elle ne m'inspire aucune confiance. Mais tu es absolument libre... Mon frère t'a laissé une fortune suffisante pour te mettre à l'abri du besoin : je n'ai donc pas à m'occuper de ton existence.

— Vous êtes trop bon.

— Est-ce tout ce que tu voulaient ?

— Non, il y a autre chose.

Et, résolument, Marcel demanda à son oncle de s'intéresser à Charlemagne. Il vanta l'esprit méthodique et laborieux de son ami, fit ressortir tout l'avantage qu'il pourrait retirer de ses relations conservées au Canada et lui demanda, comme un service personnel, de le prendre chez lui.

— Soit ! J'y consens. Je l'attendrai demain.

Marcel voulut remercier son oncle, mais, craignant de lui faire perdre encore quelques précieuses minutes, il prit congé de lui.

Le soir, chacun fit le récit de sa journée. Marcel prit la parole le premier et raconta son entrevue avec monsieur Lamazière.

Charlemagne, confus, ne savait comment le remercier.

— Ne te félicite pas trop, mon pauvre vieux, dit Marcel. Il ne doit pas toujours être agréable de fréquenter mon oncle.

Hugues soupira :

— Alors, je reste seul à ne rien faire ! Je vais devenir honteux.

— Nous as-tu trouvé un appartement ? Ce serait la seule façon de racheter ton désœuvrement.

— Hélas ! mes pauvres amis ! J'ai gravi des escaliers, j'ai visité des cinquièmes, des sixièmes, des entresols, des rez-de-chaussée, mais je n'ai rien trouvé qui vaille.

— Diable ! Et toi, Raymond ?

— Je te répondrai comme Hugues, hélas !

— Absolument rien ?

— Et toi, Charlemagne ?

Charlemagne eut un geste de découragement.

— Je te répondrai comme Raymond.

— Vous me désolerez, répartit Marcel. Il n'est pas possible que nous ne puissions trouver notre affaire dans Paris. Vous aurez perdu votre temps, en vous promenant, sans bien chercher.

Ils se récrièrent avec indignation. Flammette prit leur défense.

— Tu es injuste, Marcel. J'ai accompagné Hugues avec Marie, et je t'assure qu'il a fait ce qu'il a pu. Nous nous sommes même séparés, pour visiter des maisons, chacun de notre côté.

— Et tu n'as rien trouvé ?

— C'était trop cher ou trop petit.

— Nous continuerons nos recherches demain. Nous n'avons pas de temps à perdre, ferait observer mon vénérable oncle.

A ce moment, Frédéric s'avança.

— Vous ne savez pas chercher, leur dit-il.

— Hé bien ! Et toi ?

— Moi ?

Il s'arrêta pour mieux produire son effet, puis, après les avoir tous regardés ironiquement, il conclut.

— Moi, j'ai trouvé.

— Toi... ? Ce n'est pas vrai... ! Farceur... ! Tu as trouvé une chambre sous les toits avec vue sur les tuiles, pour ne pas dire vue sur les Tuileries...



— Vous êtes trop aimables et je rends grâce à votre courtoisie. Mais j'avais parié de dénicher le nid et j'ai gagné mon pari.

— Où est-ce ? lui demanda Flammette.

— Rue Boislevant, à Passy. Vous n'êtes pas allés de ce côté, j'en suis sûr. Hé bien ! moi, j'y suis allé et j'y ai trouvé ce que nous ne trouverons nulle part ailleurs. Écoutez plutôt : derrière un immeuble moyen, une petite

maison, presque indépendante, comprenant un rez-de-chaussée et un premier étage, plus...

— Devinez !

Ils cherchèrent. Hugues lui demanda si c'était le toit dont il voulait parler ; Raymond crut qu'il s'agissait d'une porte.

— Rien de tout cela, dit Frédéric.

— En avions-nous à Montréal ? demanda Flammette.

— Non.

— J'ai deviné : un jardin.

— Oui.

Leur surprise augmentait encore.

— Tu te moques de nous, dit Marcel.

— Nullement. Ne vous attendez pas à quelque chose de merveilleux. Nous aurons beaucoup à faire pour l'embellir ; mais je suis certain que nous saurons en tirer un excellent parti. Le jardin, qui n'a rien d'immense, est situé contre un parc.

— Et le prix ?

— Il ne sera pas excessif ! Nous irons le débattre avec le gardien, qui se réserve une pièce. Je lui ai annoncé votre visite.

Laissant Marie à l'hôtel, ils se rendirent tous à Passy, le lendemain matin. Le père Courtias, le vieux bonhomme dont Frédéric avait parlé, les reçut.

Légèrement voûté, les cheveux gris rejetés en arrière, la figure encadrée par une grande barbe inculte, il donnait l'impression de quelque alchimiste.

— On dirait un sorcier, remarqua Flammette.

— Rassure-toi, répondit Frédéric. Ce n'est qu'un réparateur de parapluies.

Frédéric ne leur avait pas menti. La maisonnette avait grand besoin d'arrangement et de réparations. Les murs étaient sales, les plafonds lézardés, les volets disjoints. Tout sentait l'abandon.

— Nous aurons du travail, dit Marcel ; mais ce sera un plaisir de plus. Il y a de l'air, du soleil et un peu de vue.

Le fameux jardin, annoncé par Frédéric, les décida définitivement à signer l'engagement de location.

Ils remercièrent leur camarade et le félicitèrent chaleureusement de sa découverte. Frédéric sourit avec malice et répondit en gasconnant légèrement :

— Té ! Je vous l'avais parié ! Vous savez bien que je suis du Midi, et lorsque le Midi bouge, rien ne lui résiste.



CHAPITRE II

L'APPARITION

Ils avaient hâte d'accomplir leur installation définitive.

Hugues, dont le temps était disponible, se chargea des acquisitions indispensables.

Il emmenait Flammette avec lui et tous deux passaient des journées à discuter les prix avec les tapissiers.

Chaque jour, ils allaient rue Boislevant et encourageaient le vieux Courtias, lequel, avec un aide, remettait à neuf le petit pavillon. Flammette, en entrant, lui criait gaiement :

— Bonjour, monsieur Courtias. Est-ce pour aujourd'hui ?

— Bientôt, Mademoiselle, bientôt.

— Vous savez que nos ressources ne nous permettent pas de séjourner plus longtemps à l'hôtel. Si vous n'êtes pas prêt dans huit jours...

— Je serai prêt, Mademoiselle.

— Nous serons obligés de coucher à la belle étoile.

Courtias riait doucement.

— Enfin, quand pourrons-nous emménager ?

Flammette, campée devant lui, le regardait fixement, en petite femme résolue.

Courtias passa la main dans sa crinière et dit d'un air embarrassé :

— Quand ?... Quand ?... Il faut que le plâtre sèche, que les papiers soient collés.

Flammette l'interrompit.

— Oui, je sais tout cela. Mais je veux avoir une réponse définitive. Quand pourrons-nous emménager ?

Courtias réfléchit, soupira, regarda les murs autour de lui pour les prendre à témoin de sa bonne volonté et de leur état piteux ; puis, voyant que Flammette le fixait toujours, il se décida :

— Hé bien ! Dites à ces messieurs...

Il faisait sonner le mot « ces messieurs » comme s'il eût parlé de quelques ministres puissants.

— Dites à ces messieurs, que tout sera prêt dans trois jours. Pour vous, Mademoiselle, on est capable de tout.

Déjà conquis par la grâce de Flammette, le bonhomme se tourna vers son aide :

— Hardi, petit ! Travaillons double !

Flammette appela Hugues, qui se promenait dans le jardin.

— Hugues ! Monsieur Courtias m'a promis que nous pourrions venir dans trois jours.

Hugues crut à une plaisanterie, mais Courtias lui renouvela sa promesse.

— Parfaitement, Monsieur, tout sera en ordre. Bien entendu, il restera encore des petites choses ; mais comme j'habite en bas, il ne me sera pas difficile de venir bibeloter de temps à autre.

Le verbe « bibeloter » était un des plus employés par Courtias. Il le citait à chaque instant, se plaisant à rappeler qu'il était lui-même un éternel bibeloteur.

Flammette cherchait comment elle pourrait remercier le brave homme. Elle le sentait très bon sous son aspect de rudesse et elle était heureuse de l'affection qu'il lui portait. Elle lui dit :

— Puisque vous êtes si gentil pour moi, père Courtias, je vous promets, à mon tour, que le soir de notre emménagement, je vous embrasserai de tout mon cœur.



Le vieux Courtias se retourna, tout effaré.

— Moi ?... Moi ?... Mademoiselle veut se moquer !

Hugues intervint.

— Elle est un peu folle, notre fille, mais elle ne veut certainement pas se moquer de vous, monsieur Courtias.

— Oh ! non ! dit Flammette avec sincérité.

— Elle veut simplement vous exprimer sa reconnaissance.

Quand ils eurent quitté la rue Boislevet, Hugues gronda légèrement Flammette sur son inconséquente proposition.

— Il est si bon, répondit Flammette, et il a dû avoir tant de chagrins dans sa vie qu'il a besoin d'affection.

— Certainement, ma petite. Sois pleine d'égards, d'attention et d'affection pour lui ; mais ne sois pas trop expansive vis-à-vis de ce brave homme, que nous connaissons fort peu.

Trois jours après, ils exécutèrent leur emménagement.

Seul, Charlemagne ne put les aider dans la journée. Il était trop récemment entré chez monsieur Lamazière pour oser lui demander un jour de liberté. Le soir, il put se rendre compte du travail. Raymond et Marcel clouaient déjà de brillantes étoffes, rapportées de Montréal ; Hugues fixait

les panoplies indiennes et Frédéric rangeait la bibliothèque. Flammette, à laquelle on avait réservé la plus jolie pièce, battait des mains, joyeuse de voir sa chambre si coquettement parée.

Le dîner fut très gai. Tous se souvenaient de leur première soirée dans le palais de Montréal, tandis que Flammette enfiévrée délirait. Raymond rappela qu'il leur manquait une table dans la salle à manger.

— Ici, remarqua Frédéric, ce n'est plus la table, qui fait défaut, ce sont les sièges.

Hugues et Raymond avaient dû, en effet, s'asseoir sur des caisses.

— Bah ! dit Marcel. Tout vient à point à qui sait attendre.

Après être restés quelque temps dans le jardin, ils s'apprêtaient à regagner leurs chambres respectives, lorsque Courtias vint leur souhaiter le bonsoir.

Frédéric le regarda attentivement.

— C'est curieux, père Courtias, je ne vous reconnais pas. Vous êtes le même et vous me semblez changé.

Marcel poussa un cri.

— Parbleu ! C'est sa barbe ! Elle est diminuée !

Courtias rougit et toussa. Sa barbe était correctement coupée, ne laissant plus passer aucune broussaille, et ses cheveux, grâce à d'abondantes ablutions et à de savantes pommades, se tenaient raides et plaqués sans aucun désordre. Il voulut changer la conversation et leur demanda :

— Alors, ces Messieurs sont contents ?

Tous le remercièrent des prodiges qu'il avait accomplis.

Il se tourna vers Flammette et d'une voix un peu tremblante :

— Mademoiselle aussi est contente ?

— Si je suis contente, père Courtias, répliqua-t-elle, mais...

Subitement elle s'arrêta, se rappelant la promesse faite et comprenant pourquoi le vieux bonhomme s'était mis en tels frais de toilette. Elle regarda Hugues, qui inclina la tête en signe d'acquiescement, et reprit :

— Puisque vous avez tenu votre promesse, je vais aussi tenir la mienne.

Très ému, Courtias, d'un geste machinal, passa la main dans ses cheveux, qui quittèrent leur belle ordonnance pour se dresser en mèches collées et comiques, puis il dit à Flammette :

— Non, Mademoiselle, je sais qui vous êtes et je ne vaudrais pas un tel honneur. Mais, j'ai bibeloté autrefois dans le monde ; je connais les usages.

Alors il s'éloigna de quelques pas et fit un profond salut ; puis, s'avancant gravement, le jarret bien tendu, il s'inclina encore devant elle et, lui prenant sa petite main, qu'elle lui abandonna comme une mignonne princesse, il y déposa un respectueux baiser. Après quoi, il s'inclina derechef, s'éloigna, fit un nouveau salut et disparut, la tête haute, la démarche altière.

Cette petite scène les égaya tous. Frédéric prétendit que Courtias avait dû fréquenter les cours d'antan.

D'ailleurs, si le vieux bonhomme avait été conquis par Flammette, il fit lui-même une conquête, ce fut celle de Marie. La cuisine étant voisine de l'atelier du réparateur de parapluies, ils furent obligés de se parler. Marie s'était tout d'abord méfiée, selon son habitude. Elle n'avait répondu que par des mots brefs et peu aimables aux avances de Courtias. Voyant ensuite qu'il ne songeait qu'à rendre service, elle s'était adoucie et avait pris intérêt à ses travaux. Une amicale entente ne tarda pas à s'établir entre eux.

La pauvre fille, du reste, ne voulait plus s'écarter de Passy. Elle se hâtait, le matin, d'aller aux provisions avec Flammette et trouvait toujours que l'on s'attardait trop. Son horreur pour Paris s'était augmentée depuis le jour où elle avait du accompagner sa maîtresse dans le centre de la capitale.

Effarée, furieuse, grondant, maugréant, Marie se cramponnait à Flammette, croyant à chaque minute que sa dernière heure allait venir. La traversée d'une rue lui causait d'effroyables craintes. Son effroi devait atteindre de colossales proportions sur les grands boulevards quand, à l'angle de la Chaussée d'Antin, elle se trouva séparée de Flammette.

Perdant absolument la tête, elle revint avec précipitation sur ses pas, s'arrêta net, fit un brusque demi-tour et courut dans une nouvelle direction. Heurtée par les passants, affolée par la vue de tous ces visages inconnus, elle se crut à jamais perdue dans cette fournaise et, n'en pouvant plus, elle éclata en bruyants sanglots. On commençait à faire cercle autour d'elle, lorsque Flammette, qui la cherchait depuis quelques minutes, l'aperçut et dut la consoler comme une enfant.

Depuis lors, Marie avait fait le serment de ne pas s'écarter de la rue Boislevet. C'est pourquoi elle s'entendit rapidement avec le solitaire Courtias.

Hugues suivait, à nouveau, quelques cours d'économie politique et, entre temps, donnait des leçons à deux jeunes gens de Passy.

La maison de la rue Boislevant, qu'ils appelèrent « le Domaine », afin de la distinguer du « Palais » de Montréal, ressemblait à une ruche en pleine activité. Hugues et Frédéric ne manquaient pas d'y déjeuner, et, l'après-midi, s'enfermaient dans leurs chambres pour travailler sérieusement. Le soir, toute la bande se trouvait réunie. Le premier, Raymond faisait son apparition, puis venaient Marcel et Charlemagne. Celui-ci était très occupé chez monsieur Lamazière.

Ses débuts avaient été pénibles et bien souvent, plein de découragement, il fut sur le point d'abandonner sa place. Il ne pouvait s'accoutumer au ton cassant de son chef. Il frémissait, en voyant ses collègues courber la tête. Mais ceux-ci lui disaient :

— Attendez, mon bon ! Votre tour viendra. Vous n'avez pas encore été reçu en audience. Jusque-là, vous ne pouvez juger.

Être appelé en audience était, pour eux, le terme consacré aux violentes sorties de monsieur Lamazière.

Un jour, Ernest, le garçon de bureau, vint, avec un ironique sourire, prier Charlemagne de passer dans le cabinet du patron.

— Que me veut-il ? demanda Charlemagne avec naïveté.

Ernest ricana :

— Je crois bien que Monsieur va être reçu en audience.

Charlemagne pâlit légèrement, pendant que tous les employés, en proie à une douce gaîté, le considéraient avec des regards de commisération et de raillerie.

Il prit une énergique résolution et se dirigea, d'un air calme et ferme, vers le cabinet de monsieur Lamazière.

— Après tout, pensait-il, je n'ai pas commis de crime. De quoi puis-je être coupable ? Bah ! S'il m'insulte, je le quitterai. Je me ferai scieur de long, ce sera plus simple.

Il frappa. La voix sèche et brève du maître retentit :

— Entrez.

Charlemagne entra, ferma la porte et attendit que monsieur Lamazière voulût bien parler, ce qui ne fut pas de longue durée.

— Ah ! Ah ! Vous voilà, Monsieur.

Charlemagne ne répondit pas.

— C'est bien vous, qui vous êtes permis d'annoter cette lettre ?

Charlemagne inclina la tête.

Monsieur Lamazière reprit sur un ton brutal :

— Je ne sais chez qui vous étiez auparavant, mais je vous apprend que j'entends être le maître chez moi. Je n'ai que faire de vos sottises : il est inutile de les écrire.

Puis, s'emportant, il en vint aux éclats de voix, aux mots cinglants, le traitant du haut de son autorité despotique.

Charlemagne ne répondait pas.

Monsieur Lamazière ponctua ses violentes périodes de quelques coups de règle sur la table. Ayant enfin achevé, il se replongea dans ses papiers et conclut :

— J'ai fini. Sortez !

Charlemagne répondit simplement :

— Non.

Monsieur Lamazière eut un sursaut.

— Vous dites ?

Charlemagne reprit en le regardant fixement :



— Je dis que je ne sortirai pas.

— Hein ?

— Je vous ai écouté poliment, pendant que vous me parliez malhonnêtement. Maintenant, vous allez écouter poliment ce que je vous dirai sans malhonnêteté.

Monsieur Lamazière, abasourdi, se leva.

— Par exemple !

— Oh ! Pardon ! Je vous ai laissé faire. A mon tour !

Et Charlemagne se campa posément devant la porte. Sa haute stature et sa robuste corpulence firent probablement impression sur monsieur Lamazière, car il se contenta de murmurer sur un ton moins élevé.

Charlemagne commença :

— D’abord, je vous apprendrai que je ne fais plus partie de votre maison. Je n’ai pas l’habitude d’être traité ainsi. Vous devez vous tenir en bien petite estime vous-même, pour estimer si peu vos semblables.

Monsieur Lamazière eut un brusque mouvement.

— Enfin, Monsieur...

— Enfin, Monsieur, continua Charlemagne, je vais vous expliquer pourquoi j’ai annoté votre lettre. A qui est-elle adressée, cette lettre ? A la banque Hawkins de Montréal ? La connaissez-vous, cette banque ? Non. Hé bien ! Moi, je la connais. Je suis lié avec un de ses premiers employés, monsieur Doris. Je sais ce qu’elle vaut et ce qu’on peut lui demander. Or, votre lettre est écrite sur un ton tel que vous ne continuerez pas vos relations avec le Canada. Savez-vous combien vous perdrez à ce jeu ? Cent mille francs, au bas mot, pour commencer. Voilà ce que je me suis permis de vous faire poliment observer. Maintenant, je vous ai donné ma démission, je suis libre : j’enverrai ce pli moi-même à monsieur Doris, en le signant, et vous saurez ainsi combien vaut une sottise.

Monsieur Lamazière l’écouta sans répliquer.

Charlemagne se leva et sortit. Lorsqu’il entra clans le bureau, il fut assailli par les questions de ses collègues.

— Que lui avait-il dit ? Qui avait eu le dernier mot ?



Charlemagne, sans leur dire un mot, s'assit, écrivit à monsieur Doris, puis porta sa lettre à monsieur Lamazière.

— Voici la lettre. Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Au moment où il allait sortir, monsieur Lamazière l'arrêta.

— Mon ami !

Charlemagne, se retourna, étonné.

— Excusez-moi, dit monsieur Lamazière, en lui tendant la main.

Quand Charlemagne rentra dans le bureau, tous le regardèrent avec une respectueuse admiration.

Ernest les avait mis au courant. Il avait entendu la conversation derrière la porte et la leur avait racontée aussitôt. Il répétait sans cesse :

— Il a dompté le patron ! Il a dompté le patron !

Apercevant Charlemagne, qui revenait confus et embarrassé de son action d'éclat, il s'inclina très bas devant lui.

Le soir, en sortant, Charlemagne trouva ses quatre amis et Flammette qui l'attendaient.

— Nous allons revenir par les Champs-Élysées, dit Flammette.

Et, prenant le bras de son grand ami, elle l'interrogea sur sa journée. Charlemagne lui conta son altercation avec monsieur Lamazière.

Pendant ce temps, Raymond faisait part à Hugues et à Marcel de ses démarches à la Préfecture, au sujet de Flammette.

— Je crois que nous devons renoncer, fit-il. Il n'y a pas traces de sa disparition. L'affaire a dû être classée.

— Comptons sur le hasard, dit Hugues. Nous l'avons eu pour nous jusqu'ici. Peut-être nous aidera-t-il encore.

Ils remontaient les Champs-Élysées, à pas lents, les regards attirés par le flot montant et descendant des riches attelages et des somptueuses toilettes.

A un moment, Marcel poussa un cri.

— Ah ! Regardez !

Il leur montrait une voiture, dans laquelle se trouvaient un vieillard et un homme plus jeune.

— Cet homme ! C'est lui !

— Qui, lui ? demanda Hugues en ajustant son lorgnon.

— L'homme de Montréal, l'assassin d'Henderson.

La voiture passa devant eux, au grand trot et se perdit au loin.

Tout cela dura deux secondes au plus, mais ce fut assez pour leur permettre de reconnaître l'homme mystérieux.



CHAPITRE III

LA PETITE REINE

Raymond se rendit aussitôt à la Préfecture. On lui promit de s'occuper de cette rencontre et de rechercher, par tous les moyens possibles, le nom de cet homme. Mais les indications étaient si vagues que l'on ne tarda pas à se lasser. Raymond s'en rendait parfaitement compte. Il ne cacha pas sa pensée à ses camarades.

— Je crains qu'on ne veuille plus s'occuper de nous.

— Hé bien ! dit Marcel, nous nous passerons d'eux, ce sera plus simple. L'important pour nous est de savoir que cet homme est à Paris. Il ne nous a pas vus ; il est donc probable qu'il ignore notre présence dans la capitale et ne se méfie pas. C'est à nous de le retrouver et de lui faire avouer la vérité.

Après cette secousse imprévue, leur existence reprit son cours ordinaire. Souvent ils allèrent à la rencontre de Charlemagne et remontèrent les Champs-Élysées. Mais leurs regards dévisagèrent en vain tous les promeneurs. Jamais ils ne revirent leur apparition.

Cependant Frédéric, réclamé par sa famille depuis son retour en France, résolut de passer quinze jours à Aix en Provence. Il fit tout ses efforts pour emmener Flammette, mais ses quatre compagnons protestèrent avec énergie. Il les traita d'égoïstes et les maudit tragiquement.

— Grand merci ! répondit Marcel. N'oublie pas que, dès ton retour, nous fêterons les quinze ans de Flammette. Par conséquent ne dépasse pas la limite que tu t'es assignée, ou nous serions obligés de fêter sans toi.

Le jeune Méridional partit, chargé par Flammette de nombreuses tendresses à l'adresse de ses deux sœurs, dont il lui avait souvent parlé.

Ils ne voulurent organiser aucune partie pendant son absence, prétendant que le bataillon sacré n'était pas au complet.

Un soir, ne voyant pas rentrer Charlemagne à l'heure habituelle, ils eurent quelque inquiétude.

— Bah ! dit Marcel. Mon oncle l'aura retenu.

— J'en doute, fit Raymond, Charlemagne nous aurait prévenus. Vingt fois, Flammette se leva, pendant le repas.

— Pourvu qu'il ne soit pas victime de quelque accident... Hugues la rassurait en riant.

— Un accident à Charlemagne ? Ah ! non ! Il est trop placide.

— Mais... Peut-être, en rendant un service aura-t-il...

Et les suppositions continuèrent. A dix heures seulement. Charlemagne parut.

Flammette poussa un cri de joie.

— Le voilà !

Tous le questionnèrent amicalement.

— Tu n'es pas mort ?... D'où viens-tu ?... Qu'y a-t-il ?...

Charlemagne, embarrassé, répondit avec peine.

— Suis pas malade... les affaires...

— Comment ? interrompit Flammette. Monsieur Lamazière t'a retenu toute la soirée ?

— Non... pas toute la soirée... quoique... mais c'est Morin...

— Morin ?

Ils se regardèrent, étonnés. Morin ? Quel était celui-là ?

Charlemagne reprit.

— Morin, un ancien ami... il fait son Droit... Je ne l'avais pas vu depuis cinq ans... Il m'a retenu à dîner.

L'explication de Charlemagne les avait rendus plus froids. Flammette se fit l'interprète de leurs pensées, en lui disant :

— Tu es très libre d'agir à ta guise et de dîner avec qui tu veux, mais, en ce cas, tu devrais au moins nous prévenir.

Charlemagne baissa la tête sans répondre.

Marcel accentua les reproches.

— Nous avons tous été inquiets. Flammette a eu peur... J'espère que tu ne recommenceras plus. Lorsque tu auras l'intention de ne pas revenir ici, ne manque pas de nous le faire savoir à temps. A l'avenir, nous réserverons nos inquiétudes pour un meilleur sujet.

Charlemagne, piteux, écoutait les remontrances, il balbutia de vagues excuses et souhaita humblement le bonsoir à Flammette.

— Bonsoir ! répondit-elle sèchement.

Les jours suivants, Charlemagne revint le plus tôt qu'il put et fit preuve d'un louable empressement, voulant faire oublier son escapade par sa nouvelle amabilité. Il n'en était d'ailleurs plus question et personne n'y faisait la moindre allusion. Un soir, au moment où ils allaient se mettre à

table, Courtias vint prévenir Charlemagne que quelqu'un le demandait. Il se précipita et revint, quelques instants après, accompagné d'un grand diable, aux longs cheveux, coiffé d'un feutre cabossé, les vêtements en désordre. Charlemagne le présenta :

— C'est mon ami Morin... dont je vous ai parlé... Il m'a offert à dîner... alors, aujourd'hui...

Morin lui coupa la parole :

— Quoi ? Tu ne sors pas de tes phrases !... Inutile de faire tant de manières. Je suis Morin, ton vieil ami. Vous êtes aussi les amis de Charlemagne, n'est-ce pas ? Alors, les amis de nos amis sont nos amis et la glace est rompue.

Flammette, irritée, dit :

— Vous êtes l'ami de Charlemagne, Monsieur, et cela nous suffit pour vous recevoir.

Morin s'inclina devant elle.

— Mille pardons, Mademoiselle, mais le gaillard m'avait caché qu'il avait une aussi jolie personne chez lui.

Charlemagne, très rouge, tenta d'excuser son camarade.

— Morin a toujours été un brave ami, sans façons...

Marie, sur l'ordre de Flammette, ajouta un couvert, et le dîner eut lieu, très froid de la part des hôtes, qui parlèrent à peine, pendant que Morin pérorait avec suffisance.

Charlemagne n'osait lever les yeux sur aucun de ses amis. Il répondait par monosyllabes aux railleries dont Morin l'accablait.

Le repas terminé, Marcel salua Morin et lui dit :

— Veuillez nous excuser, Monsieur, mais nous avons tous à travailler. Charlemagne vous accompagnera.

Morin, interloqué, répliqua :

— Nous avons le temps, il fait très bon dans ce jardin.

Marcel fut obligé d'insister :

— Nous n'avons pas le temps, nous, et nous vous conseillons de sortir avec Charlemagne : vous pourrez faire quelque promenade avec votre ami. Adieu, Monsieur.

De plus en plus étonné, Morin ne savait s'il devait se fâcher ou prendre la chose en plaisanterie. Il ne fit ni l'un ni l'autre et se contenta de sortir, suivant le bon conseil de Marcel.

Charlemagne n'eut pas le courage de l'accompagner, il lui dit adieu et ferma la porte, sans même lui serrer la main.

Se retrouvant en face de ses camarades, il s'adressa de violents reproches.

— Je ne suis qu'un imbécile... un sot... un âne... Je vous ai tous froissés... Flammette ne me pardonnera jamais... Marcel m'en voudra toujours... Il ne faut pas m'en vouloir... je n'ai pas osé le renvoyer...

Flammette dit doucement :

— Puisque tu reconnais tes torts si facilement, nous n'avons rien à ajouter.

Puis elle reprit sur un ton plus ému :

— Ce n'est pas à moi de t'admonester. Je n'ai envers vous qu'une infinie reconnaissance, pour ce que vous avez fait à mon égard. Si je te parle ainsi, c'est pour exprimer la pensée commune.

Tout s'apaisa. Charlemagne jura de se débarrasser de Morin.

Le lendemain, Frédéric revint et l'organisation de la fameuse partie de campagne, projetée en l'honneur des quinze ans de Flammette, devint le grand sujet de conversation. Après discussions, une journée dans la forêt de Saint-Germain fut décidée.

Le dimanche matin suivant, ils arrivèrent, de bonne heure, dans la vieille cité. Ils avaient emporté quelques provisions, qu'ils complétèrent aussitôt et, passant par la terrasse, ils se rendirent dans la forêt.

— Vous rappelez-vous Sainte-Hélène ? dit Raymond.

Flammette frissonna à ce souvenir.

— Oh ! ne parlez pas de cette affreuse journée.

— Que font-ils maintenant à Montréal ? reprit Frédéric.

Tous imaginèrent monsieur et madame Doris lisant avec émotion la dernière lettre de Flammette et, d'autre part, miss Ellen et Betty dans leur famille.

— Je gronderai Betty dans ma prochaine lettre, dit Flammette. C'est une paresseuse : elle ne m'a écrit que quatre pages la dernière fois.

Le temps passa gaiement à courir et à jouer dans les bois. Marcel avait glissé dans les provisions une bouteille de champagne, qu'ils burent en l'honneur des quinze ans de leur enfant.

— Te voilà une grande, une vraie jeune fille, dit Hugues. Nous te consacrons aujourd'hui notre souveraine et te conférons tous droits sur nos humbles personnes.

Toute la journée, ils s'amusèrent à la traiter comme une petite reine. Ils mettaient chapeaux bas, lorsqu'elle daignait leur adresser la parole et ne lui parlaient qu'à la troisième personne.

Flammette, avec gravité, se prêtait à leur jeu. Quand l'un d'eux la tutoyait, elle le regardait et lui disait sur un ton froissé :

— Vous vous oubliez, je crois !

Parfois, elle-même perdait toute noblesse dans une course folle, ne se souvenant plus de son titre. Tous alors s'indignaient.

— Majesté ! Majesté ! Vous laissez choir votre sceptre !

— Son Altesse abdique !

— Madame la Reine se démocratise !

Flammette riait, puis reprenait son allure de souveraine.

Le soleil, qui commençait à disparaître, les fit penser à l'heure du retour.

Hugues demanda à Flammette :

— Votre Majesté ne croit-elle pas qu'il serait prudent de regagner Sa Capitale.



Flammette le toisa.

— Ça, intendant, apprenez à vous mettre à quinze pas, lorsque vous avez à me faire une aussi désagréable proposition.

— Mais Votre Altesse risquera de ne pas entendre ma voix.

— Justement ! Point n'ai-je besoin de l'entendre, puisqu'elle n'a rien d'aimable à m'annoncer.

Toutefois, l'importante personne consentit à revenir. Ses gardes du corps lui firent une noble escorte. Elle se plaça au centre d'un carré formé par Marcel, Raymond, Hugues et Frédéric. Devant, les dominant par sa haute stature, Charlemagne ouvrait la marche. Ils allèrent dans cet ordre jusqu'à Saint-Germain.

Depuis quelque temps, une petite fille, pâle et fatiguée, les suivait avec crainte et curiosité. Elle était pauvrement vêtue, quoique mise avec soin. Marcel la remarqua.

— Tiens ! dit-il à Raymond, la petite a l'air de nous prendre au sérieux.

Arrivés devant la grille qui termine la terrasse, ils s'arrêtèrent et, s'inclinant, laissèrent passer Flammette, pendant que Charlemagne clamait :

— Place à la Princesse ! Place !

A ce moment, la petite fille courut jusqu'à Flammette et se mit à genoux devant elle.

— Princesse, sauvez-moi.

Surprise, Flammette voulut la relever.

— Non, non, fit l'enfant. Je resterai à vos pieds tant que vous ne m'aurez pas promis de me sauver.

— Vous sauver ?

— Oh ! ne me refusez pas ; vous pouvez tout, puisque vous êtes Princesse. Je vous en supplie.

Touchée par sa sincérité, Flammette lui promit de faire ce qu'elle pourrait. Elle la releva et la fit s'asseoir auprès d'elle sur un banc voisin. Les gardes du corps, laissant agir leur pseudo-souveraine, formaient le cercle autour d'elle.

— Maintenant, dit Flammette, vous allez me raconter comment et pourquoi je dois vous sauver.



L'enfant joignit les mains.

— Princesse, je vous en supplie ! Sauvez ma pauvre maman. Elle est malade, couchée depuis trois mois et nous allons être chassées de la maison, parce que nous n'avons plus d'argent.



— Vous habitez ici ?

— Oh ! non ! Nous habitons Levallois.

— Pourquoi êtes-vous donc à Saint-Germain ?

— J'espérais retrouver la bonne demoiselle. Vous ne la connaissez pas ?
Personne ne la connaît dans cette ville.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Mademoiselle de Sambris. Elle était très bonne et venait souvent nous voir.

— Vous ne la voyez plus ?

— Non. Elle a quitté Neuilly pour aller à Saint-Germain chez son oncle, je crois. Alors ce matin, comme maman pleurait, je l'ai embrassée en lui disant que j'allais retrouver notre bonne demoiselle. J'ai pris le train, j'ai cherché, j'ai couru et je ne l'ai pas retrouvée.

L'enfant se mit de nouveau à genoux devant Flammette et la supplia encore, ses grands yeux noirs pleins de larmes :

— Princesse ! Princesse ! Sauvez-nous !

— Pauvre mioche ! dit Marcel. Nous ne pouvons pourtant pas la laisser dans cet état !

— Oh ! non ! répondit Flammette avec élan.

— Bah ! Nous nous arrangerons toujours. Pour le moment, nous allons la reconduire à Levallois et faire le nécessaire.

— Tu as entendu ?... Comment t'appelles-tu ?

— Françoise.

Françoise sourit à travers ses larmes.



CHAPITRE IV

LES PROTÉGÉES

Françoise ne leur avait pas menti : la situation de sa mère, madame Charlier, était vraiment digne de pitié. Ils purent s'en rendre compte dès leur arrivée à Levallois. La pauvre femme, inquiète de l'absence prolongée de son enfant, s'était péniblement traînée jusqu'à la porte, malgré ses douleurs, qui lui interdisaient tout mouvement.

Françoise l'aperçut de loin et courut se jeter dans ses bras.

— Ma pauvre petite, dit la mère, tu me reviens. J'ai eu peur de ne plus te revoir.

Françoise la rassura et lui présenta la petite bande qui l'escortait.

— Je vous remercie, Messieurs et Mademoiselle, d'avoir bien voulu accompagner ma petite sauvageonne.

Elle les saluait timidement, gênée de les recevoir dans une aussi triste demeure, dans une telle pauvreté.

Résolument, Marcel, après avoir conté leur rencontre avec la petite, lui demanda comment ils pourraient lui rendre un immédiat service. Confuse, madame Charlier lui expliqua sa situation.

Bien triste était cette situation et bien banale aussi. C'était l'histoire de la femme heureuse dans son petit ménage, heureuse par son mari laborieux, heureuse par son enfant mignonne et gracieuse, heureuse par la lutte quotidienne, qui lui faisait apprécier davantage le bien conquis, et sur qui l'effroyable malheur s'était soudainement abattu.

En quelques jours, elle perd son mari, enlevé par une fluxion de poitrine. La vie est dure aux pauvres gens : on ne lui laisse point le temps de pleurer le disparu ni de laisser éclater sa douleur. Il faut qu'elle reprenne l'arme qui s'est échappée des mains de l'absent et qu'elle lutte à son tour. Rentre tes larmes, pauvre femme, prends un visage gai : le monde n'aime point les affligés. Il faut lui sourire, afin qu'il oublie lui-même les tristesses de l'existence.

Elle travailla donc et put subvenir, par ses propres moyens, à leurs ressources. Hélas ! depuis un an, elle a dû s'arrêter, les jambes paralysées par

la souffrance. Travaillant quand même, elle a pu trouver jusque-là le pain de chaque jour, ayant eu la chance de rencontrer mademoiselle de Sambris, une belle et généreuse jeune fille, qui avait bien voulu s'intéresser à leur sort et leur commander quelques broderies. Mais « la bonne demoiselle », ainsi que Françoise la nomme, est partie. Leurs ressources sont épuisées, elles n'ont pu s'acquitter encore envers leur propriétaire.

C'est là le gros souci : elles sont menacées d'être expulsées.

— Où aller ? Que faire ? dit-elle avec désespoir. Je ne puis marcher ni remuer. Qu'allons-nous devenir ?

Flammette embrasse Françoise avec force :

— Vous allez devenir heureuses, puisque nous vous avons rencontrées.

— Certainement, fait Marcel, vous pouvez être assurée, Madame, que nous ferons tout notre possible pour vous aider à traverser ce mauvais moment.

— Je suis honteuse, dit madame Charlier, toute émue.

— Vous n'avez que de la fierté à avoir, reprend Marcel, pour tout ce que vous avez fait. Mais allons au plus pressé. Quel est votre propriétaire ?

— Oh ! Ce n'est pas à lui qu'il faut s'adresser. C'est un riche banquier, auquel appartient une grande partie de ce quartier.

— Alors, il a quelque homme d'affaires, qui le représente ?

— Oui, monsieur Rafin, son gérant.

— Hé bien ! Allons chez monsieur Rafin. Raymond, viens avec moi.

Ils s'apprêtaient à partir. Madame Charlier les retint.

— Prenez garde, Messieurs...

— A quoi, Madame ?

— Ce monsieur Rafin est très malhonnête, très insolent...

— Ne craignez rien, Madame, nous saurons le rendre poli.

— Le méchant homme, murmura Françoise, le méchant homme !

Flammette les accompagna jusqu'à la porte et les remercia tendrement d'avoir accepté cette nouvelle charge.

— Il me semble qu'en me dévouant à ces pauvres gens, je vous rends un peu du bien que vous m'avez fait. Et cependant, c'est encore vous, qui allez subir ce fardeau.

— Bah ! La charge nous sera douce, puisqu'elle vient de toi ! Monsieur Rafin était un petit homme malingre et mauvais, plein d'insolence envers les petites gens et d'obséquiosité envers les personnes riches. Il était la

terreur de tous ses pauvres locataires, leur parlant sur le ton le plus grossier, le chapeau sur la tête, toujours arrogant, toujours menaçant.

Lorsque les jeunes gens frappèrent à sa porte, il était confortablement installé clans sa salle à manger, fumant un gros cigare avec béatitude.

Monsieur Rafin se permettait de grandes fantaisies le dimanche. Après ses repas, plus abondants et plus soignés, il prenait un petit verre de liqueur et fumait un gros cigare. Mais cette orgie hebdomadaire se passait toujours dans la plus stricte intimité : monsieur Rafin n'invitait jamais personne à sa table. Il avait à son service une vieille bonne à la physionomie de sorcière, qui veillait à ce qu'il ne fût point dérangé.

Aussi Marcel et Raymond essayèrent-ils un refus.

— Monsieur Rafin n'est pas là.

— Vous en êtes sûre, Madame ? demanda Marcel avec courtoisie.

— Monsieur Rafin ne reçoit pas.

— Ah ! C'est donc qu'il est là !

La vieille femme poussa un inintelligible grognement et voulut les repousser.

— Pardon, fit Marcel, en maintenant la porte. Nous avons le vif désir de parler à monsieur Rafin. Veuillez lui faire parvenir nos cartes : c'est urgent.

Elle prit les cartes d'un air soupçonneux, parut hésiter, puis se dirigea lentement vers la salle à manger.

— Entrons, dit Raymond à voix basse.

Ils la suivirent et entrèrent dans la salle à manger. Au coup de sonnette, monsieur Rafin avait froncé les sourcils ; en voyant les jeunes gens, il se leva d'un bond, rejeta sa calotte grecque en arrière et s'écria d'une voix sifflante :

— Qu'est-ce que c'est ? Qui vous a permis ?

Marcel s'inclina et lui dit, sur un ton plein d'amabilité :

— Veuillez nous excuser, Monsieur. Mais nous avons le vif désir d'entrer en relations d'affaires avec vous. Je vois avec plaisir que nous ne vous dérangeons pas, puisque vous étiez seul.

Monsieur Rafin les regarda avec stupeur. Quels étaient ces mauvais plaisants et que lui voulaient-ils ?



— Je n'admets pas, dit-il, que l'on pénètre ainsi chez moi. Sortez !

— J'allais le faire, je vous remercie, répondit Marcel en s'asseyant.

Raymond prit aussi une chaise et regarda monsieur Rafin en souriant.

— Permettez-moi de vous présenter mon ami Raymond, dit Marcel, avocat et secrétaire de maître Guyeau, agréé.

Se tournant ensuite vers la vieille servante :

— Veuillez nous laisser, Madame, nous avons à parler affaires.

Étonné du sans-gêne de ces visiteurs, mais respectueux déjà devant le titre de Raymond, monsieur Rafin les laissait agir, se demandant quelle affaire importante il allait traiter avec eux.

Dès qu'ils furent seuls, Marcel continua :

— Monsieur, j'ai l'honneur de venir au nom d'une de vos locataires, madame Charlier.

Monsieur Rafin sursauta.

— Comment ? C'est pour madame Charlier que vous avez l'audace de me déranger ? Je suis bien bon de vous écouter. C'est aujourd'hui dimanche, les bureaux sont fermés. Revenez demain.

— Non, Monsieur, dit Marcel avec fermeté, nous ne reviendrons pas demain, Nous allons liquider cette affaire de suite.

Monsieur Rafin devint pourpre, puis jaune. Il voulut parler, mais son indignation l'empêcha d'émettre aucun son. Il toussa bruyamment, donna un coup de poing sur la table et dit d'un ton cassant :

— C'est trop fort ! Qui est le maître ici ?

— Mais personne, Monsieur, répliqua Marcel toujours aussi aimable.

— Ah ! Vraiment ! Eh bien ! Puisque vous le prenez ainsi, vous pourrez annoncer à madame Charlier que, si, demain matin, elle n'a pas payé ses deux termes en retard, je la mets à la porte dans la journée. Monsieur Lamazière ne m'a pas chargé de conserver les locataires, qui ne pouvaient acquitter leurs dettes.

— Monsieur Lamazière ? demanda Marcel avec surprise.

— Parfaitement ! Monsieur Lamazière, dont je suis le gérant, monsieur Lamazière propriétaire de ces maisons, monsieur Lamazière, banquier, rue Tronchet, vous n'en avez peut-être jamais entendu parler ?

— Oh ! si !

— Parbleu !

Marcel reprit avec douceur :

— Je suis son neveu.

Monsieur Rafin fit un bond en arrière.

— Vous dites ?

— Je dis que monsieur Lamazière, dont vous gérez les propriétés avec autant de zèle que de bonne grâce, monsieur Lamazière, le banquier de la rue Tronchet, est mon oncle.

Monsieur Rafin balbutia :

— Ce n'est pas possible !

— C'est ainsi ; vous auriez pu vous en rendre compte en jetant un simple regard sur les cartes, que nous avons remises à votre servante. Si vous ne me croyez pas, je prierai mon oncle de vous en donner confirmation.

Marcel et Raymond s'étaient levés. Monsieur Rafin se précipita.

— Messieurs, veuillez vous asseoir... Désirez-vous quelque liqueur ?... Un cigare ?

— Merci, répliqua sèchement Marcel. Nous sortons.

Monsieur Rafin protesta encore de ses bonnes intentions et leur affirma que madame Charlier pouvait compter sur lui : il connaissait trop son mérite et son courage, pour douter d'elle. Elle réglerait son terme quand elle le pourrait. Il n'avait aucune crainte, puisqu'elle lui avait déjà remis quelques acomptes.

Marcel et Raymond avaient peine à ne pas rire devant ce verbiage obséquieux et empressé.

Monsieur Rafin les accompagna jusqu'à la porte et bouscula sa bonne, qui restait dans le couloir.

— Retirez-vous. Vous voyez bien que vous gênez ces messieurs.

Il voulut même les reconduire chez cette bonne madame Charlier. Marcel et Raymond se débarrassèrent de lui, en mettant fin à l'entretien par un brusque salut.

Le lendemain, Raymond conduisit Flammette à Levallois, où elle avait promis de passer l'après-midi. Madame Charlier leur apprit qu'elle avait reçu, dans la matinée, la visite de monsieur Rafin. L'excellent homme s'était informé de sa santé, lui avait prodigué les encouragements et les conseils.

— Le méchant ! le méchant ! répétait Françoise avec colère. Il a peur de nous, maintenant ; mais il est toujours aussi méchant.

Ce mot de « méchant » lui revenait chaque fois qu'il était question de l'illustre Rafin.

— Monsieur Lamazière ignorait certainement ses façons d'agir, dit Flammette. Charlemagne doit l'en avertir aujourd'hui même et nous l'empêcherons, dorénavant, de commettre autant de « méchancetés ».

Flammette fit la visite du modeste logis et nota tout ce qui lui paraissait urgent d'acheter ou de changer. Ensuite, elle demanda à madame Charlier de bien vouloir lui permettre de donner quelques leçons à Françoise.

— Cela ne vous empêchera pas de continuer vos broderies, Madame, et Françoise perdra moins son temps.

Elles se mirent immédiatement au travail.

Madame Charlier regardait, avec attendrissement, cette petite jeune fille, grave et jolie, qui s'efforçait d'enseigner à Françoise un peu de cette arithmétique, qu'elle avait eu tant de peine à apprendre elle-même.

Elles étaient assises devant la table, côte à côte : Françoise s'appliquant, tête baissée, à résoudre un problème et Flammette se penchant pour suivre les calculs de l'enfant. La petite tête brune de l'une était auréolée par la chevelure blonde de l'autre. Après les difficultés de l'arithmétique, Flammette aborda la géographie. Elle amusa la petite, en lui parlant de l'Amérique et particulièrement du Canada.



— Des Indiens ? demanda Françoise, avec étonnement.

Et Flammette lui racontait mille histoires, se plaisant à son émerveillement devant ces récits extraordinaires.

Frédéric vint la chercher. Il profita de sa visite pour donner quelques bons conseils médicaux à madame Charlier, conseils qui n'avaient aucun rapport avec ceux de monsieur Rafin.

Françoise embrassa Flammette en lui disant :

— Tu reviendras, n'est-ce pas ? Nous travaillerons encore ? Je te promets que je réussirai mes problèmes.

— Sois tranquille. Je reviendrai presque tous les jours et nous continuerons à bien travailler.

Flammette se tourna vers Frédéric :

— Je te présente mademoiselle Françoise, mon élève.

Puis se tournant vers Françoise :

— Je te présente monsieur Frédéric, mon professeur de mathématiques.

— Tu m'as assez donné de mal, dit Frédéric en riant.

— Tais-toi ou mon élève ne me respecterait plus.

Flammette revint régulièrement à Levallois. Elle faisait à madame Charlier des commandes de broderies qu'elle lui acquittait d'avance, ce qui permettait à la pauvre femme de continuer à vivre. Le souci du loyer n'existait plus, puisque Marcel affirmait avoir obtenu un délai de monsieur Lamazière. La vérité était qu'ils l'avaient payé eux-mêmes, n'oubliant pas en même temps de recommander monsieur Rafin aux foudres du banquier.

Flammette venait parfois chercher Françoise, dès le matin et l'emmenait à Passy. Courtias et Marie avaient d'abord fait grise mine à l'enfant, qu'ils

accusaient de les priver de leur maîtresse ; mais ils n'avaient pas tardé à se soumettre devant sa modestie et sa gentillesse.

En revenant à Levallois, un soir, elles trouvèrent dans la chambre de madame Charlier une grande jeune fille. Françoise poussa un cri :

— La bonne demoiselle !

C'était mademoiselle de Sambris, qui, de retour à Neuilly depuis la veille, avait été au plus vite chez ses protégées.



— Comment ? dit-elle à Françoise. Ta maman m'apprend que vous avez souffert et je n'en ai rien su !

— J'ignorais où vous étiez, répondit Françoise.

— Tu aurais dû te renseigner à la maison. Je n'ai pas songé, moi, que vous pourriez être dans le chagrin, puisque madame Charlier semblait se

guérir.

Mademoiselle de Sambris embrassa Françoise avec effusion. Elle était très expansive et très gaie.

Flammette se tenait à l'écart, n'osant s'avancer. Elle avait une ombre de tristesse, en voyant Françoise la quitter si rapidement pour aller dans les bras de l'autre jeune fille.

La petite s'en aperçut et courut à elle.

— Viens, viens, dit-elle en l'entraînant. Je veux que tu connaisses la bonne demoiselle.

Mademoiselle de Sambris s'approcha.

— Je sais, Mademoiselle, tout ce que vous avez fait pour Françoise. Madame Charlier me l'a raconté. C'est admirable !

— Oh ! dit Flammette. Vous exagérez, Mademoiselle.

— On me reproche toujours d'exagérer, mais je maintiens ce que j'ai dit : ce que vous avez fait est admirable. Jamais, je n'aurais été capable de m'occuper ainsi de l'instruction de Françoise.

— Je n'y ai pas grand mérite.

— Je serais heureuse, très heureuse de vous connaître.

— Je suis très flattée, Mademoiselle.

— Non, ne m'appellez pas Mademoiselle. Appelez-moi Yvonne. Oui, je serais très heureuse. Voulez-vous venir à la maison ?

— Mais...

— Maman sera très heureuse aussi, j'en suis sûre. J'espère que votre mère ne refusera pas.

— Je n'ai pas de mère.

— Ah ! pardon ! Alors votre père...

— Je n'ai pas de père.

Flammette ne put contenir son émotion : des larmes lui venaient.

Françoise, bouleversée, vint doucement à elle et, l'entourant de ses petits bras, lui dit :

— Pourquoi pleures-tu, princesse ? Des papas, tu en as cinq et ne suis-je pas un peu ta fille ?



CHAPITRE V

LA RUPTURE

Mademoiselle de Sambris se prit d'une belle affection pour Flammette. Elle venait chez madame Charlier et restait près de Françoise, tandis que Flammette donnait sa leçon. A chaque instant, elle poussait de nouvelles exclamations :

— Je ne savais pas cela, moi ! Oh ! Cette Flammette ! Elle sait tout !

Flammette savait surtout faire profiter les pauvres gens des aubaines, qui lui survenaient. Elle ne manqua pas d'intéresser davantage mademoiselle de Sambris à la triste situation de madame Charlier. La jeune Yvonne, comprenant tout le bien qu'elle pouvait faire, s'enthousiasma et fit pleuvoir chez madame Charlier les commandes de broderies. Cependant, discrète et fière tout à la fois, Flammette ne traitait pas Yvonne en amie intime. Elle sentait toute la distance qui séparait l'adoptée de la riche et noble jeune fille et, malgré les nombreuses invitations que lui avait faites mademoiselle de Sambris, elle avait refusé d'aller chez elle, à Neuilly.

— C'est trop fort, disait Yvonne. Elle ne veut pas venir !

Flammette trouvait toujours un prétexte.

Yvonne, dépitée, ne se tint pas pour battue. Elle vint un jour chez madame Charlier avec sa mère.

Leur voiture fit sensation dans les rues de Levallois.

Madame de Sambris avait été et était encore une très jolie femme. Ses traits étaient très fins, très purs. Ses yeux noirs et sa chevelure brune, qu'aucun fil blanc n'argentait, lui donnaient un air de jeunesse qui faisait le bonheur de sa fille.

— Maman est plus jeune que moi, disait-elle souvent.

Contrairement à Yvonne, qui ne pouvait tenir en place, madame de Sambris était très nonchalante. Elle passait ses journées, étendue sur une chaise-longue ou se balançant sur un rocking-chair. Dans toutes les pièces de leur villa de Neuilly ou dans le parc, on rencontrait des sièges spéciaux, canapés ou divans, hamacs ou balançoires, dont les formes confortables invitaient à un moelleux repos.

Yvonne était donc très fière d'avoir pu faire sortir sa mère. Depuis longtemps, elle la suppliait d'insister elle-même auprès de Flammette. Enfin, aujourd'hui, elle avait triomphé. D'un bond, elle fut auprès de madame Charlier.

— Françoise est là ? Et Flammette ?

— Elles sont à Passy, ma bonne demoiselle, répondit madame Charlier.

— Ah ! Je n'ai pas de chance ! Moi, qui avais décidé maman...

Elle revint désolée auprès de madame de Sambris. Celle-ci descendit de voiture et alla voir madame Charlier. Ensuite, elle consola sa fille.

— Puisque tu m'as entraînée jusqu'ici, nous pourrons bien aller à Passy.

— Vrai, maman ?



— Mais oui, grande folle !

Yvonne donna au cocher l'adresse de Flammette et l'équipage partit au grand trot. Bientôt, elles arrivèrent rue Boislevant.

Au bruit des chevaux, Courtias avait ouvert la porte.

— Mademoiselle Flammette est-elle là ? lui demanda Yvonne.

Courtias passa la main dans ses cheveux, prit le temps de réfléchir et se décida à répondre :

— Il me semble.

— Restez, maman, dit Yvonne. Je vais aller seule.

— Non, répliqua madame de Sambris. Nous irons ensemble.

Flammette et Françoise, qui travaillaient dans le jardin, se retournèrent au bruit de la porte. Yvonne se jeta dans les bras de Flammette et lui prodigua les plus cruelles épithètes, en lui reprochant de se cacher.

— Je suis obligée, dit-elle, de déranger ma mère et de forcer ta porte pour te voir.

Madame de Sambris sourit devant la confusion de Flammette.

— Voyez, Mademoiselle, quels actes abominables, ma pauvre fille est condamnée à commettre pour vous retrouver. J'espère que, dorénavant, vous ne lui tiendrez plus rigueur.

Yvonne reprit en secouant la tête :

— Non, maman, je vous l'avais dit : elle ne viendra pas. Elle refuse absolument !

— Je pense, fit madame de Sambris, que nous ne serons pas obligées de recourir à un enlèvement.

— Vous êtes trop bonne, Madame, répliqua Flammette. Si j'agis ainsi, c'est que je n'ai ni père, ni mère qui puissent vous répondre de moi et, pour rien au monde, je ne supporterais l'idée que vous pussiez prendre ombrage de ma camaraderie avec votre fille.

Yvonne ouvrit les bras et poussa une exclamation :

— Elle est folle !

Madame de Sambris s'approcha de Flammette et lui prit la main.

— Ma chère enfant, je connaissais votre situation, qui ne peut que vous faire honneur, et je désirais vivement vous voir consentir à être l'amie de ma fille. Mais, après les paroles que vous venez de prononcer, ce n'est plus un désir que j'exprime, c'est une prière, en vous assurant de toute ma reconnaissance, si vous acceptez.

— Oh ! Madame ! protesta Flammette.

— Vos sentiments sont du meilleur et du plus délicat des cœurs. Me permettez-vous de vous embrasser ?

Plus rougissante encore, Flammette tendit son front à madame de Sambris, pendant qu'Yvonne battait des mains en disant :

— Nous allons l'enlever ! Elle ne refuse plus !

Flammette courut faire part à Marcel de cette visite imprévue et lui demanda l'autorisation d'accompagner madame de Sambris à Neuilly. Marcel y consentit sans difficultés et la voiture repartit au grand trot, emportant les quatre voyageuses.

La propriété des Sambris était tout à la fois très simple et très grande. Il n'y avait pas de ces sculptures surchargées, de ces grilles dorées, de ces colonnades bizarres, qu'affectionnent certains propriétaires de mauvais goût. Située au fond du parc, la maison était complètement entourée de plantes grimpantes : gobéas, volubilis, capucines, vigne vierge l'enserraient dans leurs membres fins et tourmentés. Par endroits, le grave lierre jetait sa note sombre, méprisant toutes ces folles plantes, qui dansaient éperdument autour de lui, alors qu'elles ne seraient même pas capables de résister à l'hiver. Sans en rien laisser paraître, il se réjouissait de leur faiblesse : « Amusez-vous, semblait-il leur dire, courez, dansez : je vous attends à l'automne ! Vous aurez froid, vous jaunirez, vous vous recroquevillerez et tomberez en poussière, tandis que mes bras solides, mes rameaux vivaces supporteront le gel, la neige et la grêle. Pendant votre absence, je m'étendrai plus loin contre le mur, je m'incrusterai dans la pierre, je prendrai votre place... » Un coup de vent venait, qui faisait frémir toutes les feuilles et le lierre avait l'air de rire, tandis que les plantes grimpantes haussaient les pointes de leurs tiges en murmurant : « Bah ! bah ! Nous avons le temps ! »



Sur le perron, sur la terrasse, aux fenêtres, partout le géranium éclatait dans ses robes de velours. Lui aussi devenait ambitieux : il se dressait sur des armatures spéciales, s'efforçant d'imiter le lierre, et ses fleurs partaient de tous côtés, comme les soleils d'une pièce d'artifice admirablement disposée.

Le parc, avec ses vastes pelouses, ses larges allées, ses grands arbres, donnait une parfaite impression de calme et de sérénité. Flammette y passa une après-midi délicieuse. Yvonne, ravie de ses étonnements et de sa mine heureuse, tint à lui faire visiter la propriété dans ses moindres détails : véranda, petit et grand salon, chambres et cabinets de toilette.

— Vous connaîtrez tout, dit-elle, en l'entraînant dans le jardin, depuis le grenier jusqu'à la boîte aux lettres.

Flammette suivit son amie. Elles rendirent ainsi visite aux concierges de la maison, aux chevaux de monsieur de Sambris et enfin à la boîte aux lettres. Yvonne courut porter le courrier à sa mère en criant :

— Maman, une lettre de Pierre !

Madame de Sambris se leva vivement et décacheta le pli, que lui tendait sa fille.

— Vite, maman, donnez-moi des nouvelles.

Elle se tourna vers Flammette.

— Pardonnez-moi, mais il s'agit de mon frère.

— Vous avez un frère ?

— Vous ne le saviez pas ?... Certes, j'ai un frère et j'en suis fière.

— Où donc est-il ?

— A Madagascar, il termine la campagne.

Et, pendant que madame de Sambris lisait la lettre de son fils, Yvonne conta rapidement à son amie la brillante carrière du lieutenant Pierre.

Admis à dix-neuf ans à Saint-Cyr, le jeune homme en était sorti quinzième, puis, après un court stage dans les chasseurs d'Afrique, il avait sollicité un poste à Madagascar, où la guerre battait son plein. Parti depuis deux ans, on espérait le voir revenir incessamment et prendre un repos bien mérité.

— Hé bien, maman ? Que vous dit-il ?

— Lis toi-même, répliqua madame de Sambris en donnant la missive à sa fille.

Yvonne lut à haute voix :

« MES CHERS PARENTS,

« Quand vous recevrez cette lettre, je ne serai pas loin de Tamatave et je serai très près de m'embarquer. Il me tarde de rassurer ma bonne mère sur l'état de ma santé. Bientôt, elle pourra juger que le climat malgache m'a été des plus favorables. Peut-être même aurai-je auprès de vous la nostalgie de ma terre brûlée. Qui sait ?... En ce cas, je vous préviens que j'emmène Yvonne avec moi. Je ferai préparer une superbe case à son intention et, si le cœur lui en dit, je lui commanderai un mari hova, dont l'anneau de fiançailles sera passé dans le nez.

« Je vous écris en ce moment de Tananarive, ayant enfin quitté le district de Ménabé, où j'avais été envoyé pour infliger une correction à quelques

vilaines bandes de Sakalaves. Ces messieurs sont aujourd'hui revenus à de meilleurs sentiments, mais cela n'a pas été sans peine.

Nous ne nous attendions nullement à leur révolte : ils avaient admirablement caché leur jeu et n'attaquèrent nos postes qu'avec la certitude d'écraser notre poignée d'hommes par leurs nombreux guerriers. La nouvelle me parvint par télégraphe optique du combat désespéré que mon camarade de promotion, Bercegeay, avait à soutenir contre les Sakalaves. Je partis aussitôt avec mes tirailleurs pour me porter à son secours. Hélas ! J'arrivai trop tard. Le poste était saccagé, la garnison en fuite et mon pauvre Bercegeay tué. Le lendemain, nous avons pu rencontrer ce qui restait de la petite troupe et j'appris alors en quelles circonstances Bercegeay avait trouvé la mort. Pendant que la majeure partie de ses hommes était occupée à couper du bois pour la construction des cases, des Sakalaves vinrent, sous des apparences pacifiques, se présenter à lui. Il les reçoit sans méfiance ; les bandits se jettent alors sur lui ainsi que sur les quelques soldats, qui l'entouraient, et les massacrent traîtreusement. Au bruit de la lutte, les tirailleurs se précipitent pour venger la mort du lieutenant ; mais, autour d'eux, surgit une nuée de Sakalaves armés, qui les forcent encore à se replier en désordre.

« Cet abominable guet-apens méritait un châtiment et je ne tardai pas à l'infliger à ces misérables. Mes braves tirailleurs ont poursuivi l'ennemi avec un entrain admirable. Nous l'avons rencontré auprès de la rivière Tsiribihinia et l'avons forcé à prendre un bain dont il se souviendra. Comme ils étaient en déroute, je crus que tout était terminé. Il n'en était rien : ces diables-là sont récalcitrants. La nuit, j'entends tout à coup la sentinelle crier aux armes. Nous sortons précipitamment et répondons à leur attaque par une fusillade nourrie, puis je laisse le gros de ma troupe dans le campement et avec douze tirailleurs, nous passons silencieusement à travers les lignes ennemies. Arrivés derrière eux nous partons au pas de charge. Dame ! nous risquions gros : ils pouvaient se retourner contre nous et nous mettre en pièces, mais ils ont eu la courtoisie de ne pas prendre ce parti et, croyant, dans l'obscurité, avoir à faire à de nombreux adversaires, ils se sont enfuis, abandonnant leurs blessés et nous permettant de faire maints prisonniers. Mon pauvre Bercegeay était, cette fois, bien vengé. La pacification est maintenant complète et il n'y a plus rien à craindre de ce côté. Rassurez-vous donc, mes chers parents, et apprêtez-vous à recevoir prochainement l'objet de votre désespoir : j'ai nommé votre malgache de fils.

« Je vous embrasse tendrement et n'oublie pas ma petite Yvonne, pour qui je vais choisir un fiancé au doux prénom : Rakotovaomoramanga lui plairait-il ?

« Votre fils,
« PIERRE DE SAMBRIS. »

Madame de Sambris frissonna.

— Enfin, il va revenir. Nous n'aurons plus à craindre pour lui ces horribles choses. Quand je pense que mon fils aurait pu subir le sort de ce pauvre Bercegeay.

Yvonne protesta.

— Non, maman ; jamais cela ne lui serait arrivé.

— Pourquoi ?... Il n'est pas invulnérable.

— Si, maman ; vous ne le connaissez donc pas ?

Elle parla de son frère avec tendresse et enthousiasme. On sentait dans le son de sa voix toute l'admiration qu'elle lui portait. Madame de Sambris, mollement étendue sur une chaise-longue, écoutait en souriant. Elle aussi était heureuse de savoir son grand fils bien portant et attendait, avec hâte, le moment du retour. Elle s'étonnait, en son âme nonchalante, d'avoir de tels enfants : l'une, qui ne tenait pas en place, toujours exaltée ; l'autre, qui fuyait le calme et la quiétude pour parcourir des régions inconnues et dangereuses.

Elle n'eut point le courage de penser longuement à ces différences de nature et, la tête doucement appuyée sur un coussin de soie, elle laissa son regard se perdre à nouveau dans le lointain, dans le vide.

A six heures, monsieur de Sambris fit son apparition.

De haute taille, d'une parfaite élégance, les cheveux grisonnants, la moustache hardiment relevée, il donnait bien l'impression du sportsman qu'il était en effet, car tous ses soins et tout son temps allaient à son écurie de courses et à ses haras.

Il baisa respectueusement la main de sa femme, embrassa légèrement sa fille et dit quelques mots aimables à Flammette, qu'Yvonne lui présenta, puis se retira aussitôt dans son salon. Yvonne l'avait, en riant, surnommé « l'Insaisissable ». C'était bien l'épithète, qui lui convenait le mieux.

Flammette dut quitter son amie. Elle reprit place dans la voiture avec Françoise, qu'elle reconduisit, et revint à Passy.

Charlemagne l'aperçut en son brillant équipage et demeura tout ébahi.

Flammette, s'amusant de son air surpris, lui dit d'un ton précieux :

— Ne suis-je pas princesse ?

Pendant le dîner, elle parla tout le temps, racontant avec joie les événements de la journée.

Les jeunes gens étaient enchantés de la sentir si gaie. Ils se rendaient compte que, malgré leur bonne volonté, ils ne pouvaient accorder à leur fille toutes les distractions qui lui étaient nécessaires.

Leur souci de ne lui voir aucune amie de son âge n'existait plus, puisque mademoiselle de Sambris avait pris Flammette en amitié.

Marie, seule, grogna selon son habitude.

— A l'avenir, nous ne verrons plus Mademoiselle... Elle était la moitié du temps à Levallois... L'autre moitié va être réservée à Neuilly. A Passy, on ne laissera rien.

Tous s'indignèrent et la sommèrent de retirer ses paroles.

— Vous n'aimez plus votre maîtresse, dit Marcel. Vous ne pensez qu'à vous !

Flammette fut touchée par les reproches de Marie.

— Elle a raison, s'écria-t-elle, je ne suis qu'une égoïste. Je songe à mon seul plaisir et je vous abandonne.

Hugues la rassura :

— Amuse-toi, petite, prends de la santé et de l'agrément ; ce sera le meilleur cadeau que tu puisses nous faire. Quant à abandonner la maison, ce n'est pas encore le cas. Toute peine mérite salaire : les distractions que peut te procurer ton amie Yvonne sont la récompense des peines que tu te donnes pour Françoise.

— Bravo, Hugues ! approuva Frédéric, tu parles comme un sage de la Grèce. Notre avocat Raymond rougit, écrasé par ton éloquence !

Raymond ne releva pas la raillerie de son camarade et se joignit à Hugues pour rassurer Flammette.

Elle suivit donc les conseils de ses amis.

Les journées se succédèrent, agréablement occupées, soit à Passy, soit à Levallois, soit à Neuilly, où les deux jeunes filles faisaient maintenant de la musique. Yvonne avait découvert à Flammette une très jolie voix et toutes deux s'amusaient à déchiffrer morceaux et partitions.

Madame de Sambris avait consenti à s'étendre sous la véranda et dirigeait les deux jeunes filles.

Les feuilles prenaient des teintes pourpres et dorées. Elles se détachaient en tournoyant des arbres et tombaient à terre doucement. Gobéas, capucines et volubilis frissonnaient ; la vigne vierge rougissait sous les insultes du froid ; le lierre narquois s'assombrissait davantage.

Pierre de Sambris venait d'atterrir à Marseille. On n'entendait plus parler dans la maison que de son retour.

Flammette crut devoir, par discrétion, prévenir Yvonne qu'elle attendrait un certain temps avant de revenir.

— Tu vas recommencer à nous fuir ? fit Yvonne qui maintenant tutoyait Flammette.

— Non pas vous fuir, mais vous laisser en famille.

— Ah ! C'est à cause de Pierre ? Tu as peut-être raison. Je ne serai plus qu'une médiocre amie, pour devenir uniquement une sœur, ces jours-ci. Lorsque monsieur mon frère nous laissera quelque liberté, je te ferai signe.

Flammette attendit quinze jours sans avoir de nouvelles des Sambris, puis, un matin, elle reçut, un petit mot, la priant de passer l'après-midi à Neuilly.

Elle ne manqua pas de s'y rendre, heureuse de revoir son amie et pensant faire de la bonne musique avec elle.

Quelle ne fut pas sa déconvenue en apercevant dans le parc plusieurs jeunes filles !... Elle fit un mouvement pour se retirer, mais Yvonne la prévint.

— Hé bien ! Flammette ! Encore s'enfuir ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais du monde ?

— Ce n'est pas « du monde » ; ce sont des amies qui reviennent de vacances.

— Elles sont très habillées, tandis que moi...



— Toi, tu es charmante ! Tu as un petit corsage délicieux et pas une n'est aussi jolie que toi.

Yvonne la présenta à ses amies : les trois sœurs de Morange, Suzanne Fontenet et Lucie d'Orlac. Cette dernière toisa Flammette avec hauteur et eut une moue dédaigneuse.

Tout le temps, Flammette se sentit mal à l'aise. Ces demoiselles parlaient de personnes qu'elle ne connaissait pas, de soirées où elle ne pourrait aller et de toilettes qu'elle ne porterait certainement jamais. Yvonne, toute à la joie de retrouver ses anciennes amies, oubliait un peu sa dernière compagne.

Elle parlait avec volubilité, racontant les exploits de son frère. Lucie d'Orlac avait pris son bras et affectait de ne pouvoir se séparer d'elle.

Flammette ne trouva que la petite Marthe de Morange, une enfant de douze ans, avec laquelle il lui fut possible de causer un peu. Il lui tardait de voir arriver l'heure du départ. Elles aperçurent tout à coup, au bout d'une allée, un grand jeune homme, au teint bruni. Yvonne courut : c'était son frère.

Flammette fut frappée de sa ressemblance avec monsieur de Sambris. C'était la même figure gracieuse à laquelle une fine moustache donnait un air de hardiesse. Les yeux seuls différaient. Le jeune Pierre les avait doux et énergiques à la fois.

Il salua les amies de sa sœur, serra la main que Lucie d'Orlac lui tendait prétentieusement et s'inclina devant Flammette. Yvonne, ayant proposé une partie de croquet, ils s'installèrent aussitôt. Flammette, qui avait été particulièrement entraînée à ce jeu par ses amis, n'eut aucune peine à obtenir un véritable triomphe. Dans trois parties successives, elle arriva bonne première, croquant les boules ennemies avec une superbe facilité.

Pierre de Sambris la complimenta vivement, tandis que Lucie d'Orlac pinçait la bouche. Ils passèrent ensuite dans la salle à manger, où un goûter leur avait été préparé. Très amicalement Pierre bavarda avec Flammette.

Au moment où il la quitta, elle voulut rejoindre Yvonne, mais derrière la porte du salon, elle entendit Lucie qui disait :



— Quelle est cette petite pimbèche ? Allons-nous la rencontrer souvent chez toi ? Tu ne sais même pas d'où elle vient.

Très pâle, Flammette s'appuya contre la porte. Elle attendait une protestation d'Yvonne. Après un moment de silence, celle-ci répondit mollement :

— Maman m'a permis de la voir.

— Ce n'est pas une raison, répliqua la sèche Lucie. Elle manque par trop de recommandations !

Domptant son émotion, Flammette s'avança au milieu des jeunes filles, qui eurent un mouvement de surprise. Yvonne rougit et lui demanda :

— Tu étais là ?

Très simplement Flammette répondit :

— Adieu, Yvonne. Tu présenteras mes respects à madame de Sambris.

Puis elle sortit, après lui avoir froidement serré la main et esquissé un léger salut devant les autres jeunes filles.

Le soir, les jeunes gens s'aperçurent de son visage attristé. Ils la questionnèrent avec tendresse.

— Je me suis fâchée avec Yvonne, leur dit-elle. Cela me cause du chagrin ; mais j'espère n'y plus penser demain.

Et elle leur mentit pour la première fois, inventant une querelle imaginaire, qu'elle aurait eue avec Yvonne à propos de musique, ne voulant pas leur avouer le vrai motif.

— Ce n'est pas sérieux, disait Hugues, vous allez vous remettre.

Flammette hochait la tête.

Un certain temps après, elle reçut une invitation de madame de Sambris.

Elle lui répondit que ses travaux l'empêchaient de s'absenter et qu'il ne lui fallait garder aucune rigueur, si on ne la voyait pas pendant l'hiver.

— L'hiver passé, pensait-elle, je serai bien oubliée.

Malgré son courage, elle souffrait de cette rupture.

— J'avais raison, se disait-elle, de refuser autrefois. Je ne suis et ne pourrai jamais être de leur monde. Ce qui arrive est de ma faute. Le prévoyant, j'aurais dû résister à leurs avances.

Et, tristement, elle se demandait pourquoi elle n'avait pas et n'aurait jamais la vie des autres jeunes filles.



CHAPITRE VI

SEULE !

La lettre de Flammette étonna beaucoup madame de Sambris.

Elle la tendit à Yvonne.

— Y comprends-tu quelque chose ?

Celle-ci balbutia un inintelligible : Non.

Madame de Sambris reprit :

— Singulière enfant ! Je croyais cependant qu'elle se plaisait auprès de nous...

Pierre de Sambris assistait à l'entretien.

— Êtes-vous bien sûre, ma mère, qu'on ne l'ait point froissée en quelque chose ?

— Froissée ? Je ne comprends pas.

— Je vous dis cela parce que j'ai eu une conversation avec elle, un quart d'heure avant son départ. Ells semblait fort gaie et me parlait avec esprit du Canada, où elle a séjourné, paraît-il. Rien, dans ses paroles, ne pouvait faire supposer cette résolution de ne plus venir ici. Par conséquent, je me demande si elle n'aurait pas subi quelque vexation, pendant ce dernier quart d'heure.

— Je ne crois pas, fit madame de Sambris. Et toi, Yvonne ?

Yvonne, très gênée, hésitait à répondre, lorsque l'arrivée de son amie Lucie d'Orlac vint la tirer d'embarras. Celle-ci, apprenant la décision de Flammette, eut une moue de mépris.

— Ah ! oui ! Cette petite en mousseline, fit-elle. Elle manquait plutôt d'élégance.

Pierre la regarda et répliqua d'un ton ferme.

— J'ignore si l'élégance lui faisait défaut. J'avoue humblement que mon voyage m'a retiré toute compétence à ce sujet et je dois être très nul, en effet, puisque je l'avais trouvée charmante, mais je puis vous affirmer qu'elle ne manquait pas d'intelligence.

— Quelle chaleur ! fit Lucie avec raillerie.

— J'aime à mettre les choses à leur place, ajouta nettement Pierre.

— Et à y remettre les gens, pensa madame de Sambris, voyant Lucie se mordre les lèvres de dépit.

Les jeunes filles s'éloignèrent et madame de Sambris put gronder doucement son fils.

— Que te prend-il, beau chevalier, de défendre ainsi cette enfant, que tu ne connais pas, et de répondre aussi vertement à Lucie, que tu connais bien ?

— Précisément, ma mère, je la connais trop.

— Bah !

— Je me rappelle qu'autrefois elle exerçait déjà une détestable influence sur Yvonne. J'avais été très agréablement surpris en constatant combien elle serait avantageusement remplacée par mademoiselle Flammette.

— Je suis d'accord avec toi, dit madame de Sambris. Cette enfant me plaisait beaucoup, quoique...

— Quoique ? interrogea Pierre, surpris d'une restriction.

— Quoique sa situation ne soit pas des plus nettes.

— Je sais : elle est adoptée. Est-ce là crime ou déshonneur, dont elle soit coupable ?

— Certes non, et je ne lui en fais pas reproche. Je dois reconnaître que son caractère est un peu étrange. Elle a été fort longtemps avant de consentir à nous fréquenter et je n'ai qu'un minime étonnement, après réflexion, de cette lettre de rupture.



— Tant pis, dit Pierre. Je la regretterai pour Yvonne. Fatiguée d’avoir soutenu une semblable discussion, madame de Sambris quitta son canapé pour se blottir dans le hamac, dont le mouvement berceur devait la rendre à ses vagues rêveries. Voulant en avoir le cœur net, Pierre guetta sa sœur le lendemain et la fit entrer dans sa chambre. Yvonne sentit à son regard quel sujet il allait aborder et tenta de s’échapper.

— Non, fit Pierre, en la retenant, tu vas rester. Hier, tu as pu ne pas tout dire à maman ; à moi, tu ne cacheras rien.

— Mais...

— Sois franche. Ma parole ! On dirait que ton amie Lucie t’a enseigné la dissimulation.

— Oh !

— Tu serais à bonne école avec elle. Allons, Yvonne, racontez tout à votre grand frère.

Elle n’hésita plus et lui fit le récit des propos tenus par Lucie, interrompus par l’arrivée inopinée de Flammette.

— J’ignore si elle a entendu, ajouta-t-elle...

— Pourquoi ne le lui as-tu pas demandé ?

— Lucie m'avait donné à choisir entre son amitié et celle de Flammette.

— Oh ! Oh ! Un ultimatum ! C'est grave ! Et tu as choisi l'amitié de Lucie ?

— Naturellement : il y a si longtemps que je la connais.

— L'excellente raison, répartit Pierre en se moquant.

Yvonne comprenait combien son frère disait juste en la blâmant d'avoir abandonné Flammette de propos aussi délibéré. Elle promit de faire des excuses à son amie, et de tâcher de la ramener.

Elle se rendit, le jour même, chez madame Charlier.

Françoise poussa un cri de joie :

— La bonne demoiselle ! Enfin !

Yvonne parut ne pas remarquer cette dernière exclamation et s'informa de la santé de madame Charlier, de ses travaux, des études de Françoise.

— Oh ! dit celle-ci, je suis heureuse : ma princesse est contente de moi.

— Vraiment ? répondit Yvonne.

Puis affectant un air dégagé, elle demanda :

— Doit-elle venir ?

— Non, demain.

— Alors, je reviendrai demain.

Les grands yeux noirs de Françoise brillèrent de plaisir.

— Vous voulez bien revenir ? Quel bonheur ? Moi qui vous croyais fâchées.

— Fâchées ? Flammette te l'aurait-elle dit ?

— Jamais elle ne m'en avait parlé. Seulement, sachant qu'elle n'allait plus chez vous, j'avais peur...

— J'ai été très occupée par mon frère.

— Alors, elle sera bien joyeuse de vous revoir. Je la préviendrai.

— Non, dit Yvonne. Ne la préviens pas. Ce sera une surprise.

Le lendemain, le cœur lui battait en entrant chez madame Charlier. Elle ouvrit la porte : Flammette corrigeait une dictée de Françoise. Elle s'avança doucement et dit d'un ton mal assuré :

— Bonjour, Flammette.

Flammette se leva, devenue pâle tout à coup. Elle n'eut pas la force de repousser la main que lui tendait la jeune fille et la serra, en répondant, d'une voix légèrement tremblante :

— Bonjour, Mademoiselle.

Ce « Mademoiselle » fut pour Yvonne plus blessant qu'aucun autre mot.

— Méchante, tu m'en veux encore.

Flammette reprit quelque assurance.

— Et de quoi pourrais-je vous en vouloir ?

— Tu le sais bien. Je n'ose même pas te l'avouer, tant j'ai de honte. Mais je te supplie de me pardonner.

La voyant si repentante, si tendre, Flammette ne put conserver davantage son air hautain.

— Te pardonner, ma pauvre Yvonne ? Mais quoi ?

— N'insiste pas.

— J'insiste afin qu'il n'y ait aucun doute. Je n'ai rien à te pardonner, parce que tu n'as rien commis de mal. Sans doute, je croyais notre amitié plus solide ; j'espérais que tu aurais su prendre ma défense comme j'aurais pris la tienne en pareil cas : mais c'étaient là des illusions, dont j'avais tort de me leurrer.

— Méchante, tu m'en veux toujours.

— Tu es venue trop gentiment à moi, pour que je puisse avoir contre toi l'ombre d'une rancune et je vais t'embrasser comme je t'aime, c'est-à-dire très fort.

Yvonne se jeta dans ses bras. Elle laissa éclater sa joie en un flot de paroles, lui contant le peu d'affection qu'elle avait pour Lucie et combien elle avait été tancée d'importance par son frère.

Elle s'arrêta brusquement pour lui dire :

— Je parle comme une folle. Viens à la maison. Emmenons Françoise. Maman et Pierre seront ravis de te revoir.

— Je serais ravie, répondit Flammette, mais je ne le puis.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il nous est impossible d'être amies.

Yvonne, ne comprenant plus, la considérait avec stupeur.

— Impossible !

— Évidemment ! Mademoiselle de Sambris ne peut avoir, pour amie intime, une Flammette sans nom et sans famille. La scène, qui est survenue chez toi, je la prévoyais autrefois. Malgré cela, je me suis laissée entraîner : j'ai eu tort. Si nous nous lions encore, cette scène se renouvellera, j'en suis certaine, et j'aurais doublement tort de m'y prêter une seconde fois.

Yvonne protesta avec véhémence. Elle était décidée, si ses amies émettaient la moindre objection, à se lâcher avec elles.

Flamme l'interrompit.

— Tu vois ? Tu as dit le mot « se fâcher ». C'est cela que je veux éviter à tout prix. Je n'ai pas plus le droit de te séparer, même involontairement, de tes amies que je ne te permettrais de nie séparer de Françoise, par exemple.

— Enfin, reprit Yvonne, que les larmes gagnaient, si je veux être ton amie ?

— Je ne puis être la tienne.

— Pourtant, tu ne me détestes plus...

— Je ne t'ai jamais détestée. J'ai toujours eu pour toi, tendresse et amitié.

— C'est trop fort, s'écria Yvonne avec rage.

— C'est nécessaire. Nous ne sommes pas et ne serons jamais du même monde et nous aurions à souffrir l'une et l'autre, sans le vouloir, l'une par l'autre.

Puis elle ajouta avec tristesse :

— Au milieu de toutes tes amies, tu m'auras vite oubliée !...

Yvonne, absolument bouleversée, comprenait à l'attitude et au ton de Flammette, que sa décision était irrévocable.

Elle ne cessait de répéter :

— Je n'ai qu'une amie véritable, la seule, qui m'aime et que j'aime, et nous ne nous verrons plus... a cause de stupides raisons.

— Stupides, mais justes, répondait Flammette.

La petite Françoise, blottie dans un coin, ses yeux noirs tout bumides, regardait avec douleur sa princesse et sa bonne demoiselle.

Elles se quittèrent enfin. Yvonne ne cachait pas sa désolation, tandis que son amie feignait la bravoure.

Flammette avait obtenu qu'il ne serait rien dit, ni à sa mère, ni à son frère.

— Il est inutile qu'on insiste. Tu me connais assez pour savoir que rien ne me fera revenir sur ma décision. N'ennuyons donc pas les tiens avec nos chagrins.

De retour à Passy, elle évita de mettre ses amis au courant.

— A quoi bon, pensait-elle, leur donner ce souci ?

C'était elle, maintenant, qui prenait garde à leur repos. D'ailleurs, ils étaient tous désolés. Maintes fois, ils avaient essayé de lui faire avouer la cause de son chagrin et n'y avaient pu réussir.

La maison subissait le contre-coup de ce mystérieux tourment. Marie grognait davantage, Courtias demandait humblement des nouvelles de

Mademoiselle, Frédéric devenait taciturne et Raymond nerveux. Hugues et Marcel, les deux têtes de la troupe, dissertaient longuement ensemble et ne parvenaient pas à se mettre d'accord. Le pauvre Charlemagne errait lamentablement autour de Flammette, en quête d'un éclat de rire.

Et, toute mignonne, frêle et mince, avenante et gracieuse, Flammette passait au milieu d'eux, les lèvres souriantes, la démarche légère ; mais les grands yeux aux longs cils étaient voilés ; ces yeux, qui luisaient autrefois avec leurs regards de fièvre, puis de gaieté, de malice et de tendresse, étaient devenus ternes maintenant avec leurs regards de souci, puis de chagrin et de tristesse.

Quand leur fille était à Levallois, tous discutaient sur les mesures à prendre.



— Il faut agir, disait Frédéric. Je vous garantis qu'elle va tomber malade.
Que faire ?
Tous cherchaient la cause du mal et son remède.

— Parbleu ! La cause est bien simple, fit Marcel, ce sont les Sambris. Que s'est-il passé ?... Pourquoi y a-t-il eu brouille ?... Tout est là.



— Tout est là, répliqua Hugues, parce que mademoiselle de Sambris était l'amie de Flammette. Donc, pour la remettre, il est nécessaire de lui découvrir une autre amie.

— Ou la dénicheras-tu, demanda Frédéric ? Songes-tu à prendre la première venue ?

Marcel éclata tout à coup :

— Hé bien ! Si c'est cela qu'il lui faut, j'en prends la responsabilité.

Flammette se rendait compte de leurs peines. Elle s'efforçait de paraître joyeuse et insouciant ; mais son rire sonnait faux et ses yeux la trahissaient. Elle se fâchait contre elle-même, se révoltant de ses propres pensées.

— N'as-tu pas tout le bonheur, se disait-elle ? Tu as été choyée comme une reine, tu as cinq papas, selon l'expression de Françoise, et tu te plains ?

Il lui prenait des inquiétudes :

— Serais-je ingrate ?

Elle s'absorbait alors, pendant des heures, dans les soins du ménage et la direction de la maison.

La lassitude venait ensuite.

Elle montait chez Hugues, lui demandait un livre et s'installait à ses côtés, pendant qu'il travaillait. Mais le livre tombait le plus souvent sur ses genoux et son regard se perdait au loin.

Le bruit d'une page tournée par Hugues la faisait tressaillir : elle s'accusait de ressembler à madame de Sambris.

Une seule fois, au sortir d'une de ces rêveries, elle interrogea Hugues.

— Avez-vous des nouvelles de ma famille ?

Hugues sursauta.

— Ta famille ?

— Oui, reprit Flammette avec un mouvement d'impatience. En avez-vous entendu parler, depuis votre retour à Paris ?

— Non, répondit Hugues. Nous avons cherché, nous cherchons encore. Mais l'affaire va être classée. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Pour savoir, dit-elle avec un geste las.

— Est-ce là ce qui te contrarie ? Y penses-tu ?

Elle reprit vivement :

— Nullement ! Je n'ai aucune contrariété.

Hugues fit part de son entretien à Marcel.

— Diable ! dit celui-ci. Si c'est sa famille qui la préoccupe, c'est plus grave. Nous n'y pouvons rien.

Flammette mit alors une nouvelle ardeur à leur prouver qu'elle était heureuse. Elle devint plus active encore, ne quittant la maison de Passy que pour faire travailler Françoise. Elle leur parlait sans cesse des études de sa jeune élève, voulant paraître uniquement absorbée par la pensée de ses progrès.

Cependant, comme l'hiver était rude et que la neige tombait, Marcel voulut la prier de suspendre ses leçons. Flammette lui répondit qu'une Canadienne ne devait pas craindre le froid.

Chaudement vêtue, elle se risquait dehors et affrontait le vent glacial, qui souffle à Levallois. Elle tenait à aller, plus que de coutume, chez ses protégées, afin d'être bien assurée qu'elles ne souffraient point de la mauvaise saison.

En quittant Françoise, un soir, elle fut surprise de ne voir personne dans la rue. Elle fit quelques pas et glissa. Une couche de verglas couvrait le sol.

S'appuyant au mur, elle marcha jusqu'à la rue de Courcelles.

Là, pas un seul tramway : la circulation était interrompue.

Quelques passants se hâtaient avec précautions.

— Allons à pied ! se dit Flammette.

Voulant couper court, elle prit une rue de traverse, qu'elle croyait connaître. Le silence, le froid, la solitude commençaient à l'impressionner.

Elle marcha plus vite, les yeux baissés. La rue tournait, étroite et obscure. Flammette poussa une exclamation : elle se trouvait sur les quais de la Seine. Elle s'était trompée.

— Continuons, dit-elle, j'irai par Neuilly.

Il faisait un froid intense, qui la pénétrait peu à peu. La berge était déserte, envahie par la neige et la nuit : on entendait, seulement, le murmure de la Seine.

Pauvre petite ! Le feu a déjà pris la moitié de son existence, le froid va-t-il l'achever ?

Son cerveau bourdonne : « Cours, cours, dépêche-toi ; tu es seule, personne ne passe ici, cours, cours. »

Elle court !

Soudain le pied lui manque : elle tombe. Encore étourdie, elle se raccroche à la palissade, s'arcboute et se redresse. Elle frotte ses membres endoloris et soupire avec bonheur. Elle peut marcher, elle est sauvée. Rester là, c'était la mort, elle le sentait bien. « Le froid l'aurait prise, personne ne passe... toute seule... reprends ta course, Flammette, va, va vite. »

Elle court !

Un cri de douleur lui échappe : elle vient de se donner une entorse. Elle se cramponne à la palissade ; mais, cette fois, les forces lui manquent ; la souffrance est trop aiguë. Elle perd connaissance et, sans une plainte, sans un mot, tombe sur la neige, dans la nuit et le silence.



CHAPITRE VII

LA DETTE DE RECONNAISSANCE

— Brou ! fit Charlemagne en rentrant. Quel froid !

Il se secoua, et entra dans la chambre de Marcel.

— Bonjour, seigneur ! dit celui-ci. Comment va mon oncle ?

— Très bien : il s'adoucit.

Puis il demanda timidement :

— Flammette est-elle là ?

— Sans doute ! Elle doit être dans sa chambre.

— J'ai trouvé une petite broche... chez un bijoutier... Je voulais te prier, si tu le permettais...

Le brave Charlemagne s'embarrassait dans sa phrase.

Marcel vint à son secours.

— Tu veux la lui offrir ?

— Oui.

— Rien ne t'en empêche, mon vieux. Peste, c'est un joli bijou !

— C'est gentil simplement. Il y a longtemps que j'avais le désir de l'acheter. Je n'osais pas... Mais aujourd'hui, monsieur Lamazière m'a augmenté... Alors je me suis permis cette petite folie.

— Tu as eu mille fois raison. Va vite porter ton cadeau.

— Non, non, pas moi. Tu ne m'as pas saisi ! Je veux que cela soit offert par nous cinq.

Marcel comprit la délicatesse de son ami et lui conseilla de consulter les autres. Charlemagne revint après quelques minutes.

— C'est entendu, dit-il. Mais Flammette n'est pas là

Marcel se leva.

— Flammette n'est pas là ?

— Non, pas encore.

— Il est sept heures. Elle est très en retard.

Il alla s'informer auprès de Courtias et Marie : Mademoiselle n'était pas rentrée.

Très inquiet, Marcel courut prévenir ses amis.

— Attendons, dit Hugues ; madame Charlier ne l'aura peut-être pas laissée partir avec cette neige.

Ils attendirent. A chaque instant, ils allaient à la porte, espérant l'apercevoir. La demie sonna.

Marcel n'y tint plus.

— Je pars.

— Où vas-tu ?

— A Levallois. Au moins, je serai fixé.

— Nous t'accompagnons.

Tous s'apprêtaient à le suivre, mais il leur fit remarquer que l'un d'eux devait, au moins, rester à la maison pour recevoir Flammette, si elle revenait, ou bien leur faire savoir son retour.

— Diable ! dit Frédéric en sortant. Du verglas !

Tous quatre marchaient en se tenant par le bras, pour être plus solides.

Ne trouvant ni tramways, ni voitures, pour les conduire, ils firent la route à pied. A huit heures un quart, ils arrivèrent chez madame Charlier.

Françoise vint ouvrir.

— Flammette est ici ? demanda Marcel aussitôt.



Françoise le regarda avec étonnement.

— Flammette ? Il y a longtemps qu'elle nous a quittées.

— Ah ! fit Marcel, la gorge étranglée par l'émotion.

Il annonça la nouvelle à ses amis atterrés et leur donna immédiatement ses instructions. Ils allaient se diviser deux par deux : Frédéric et Raymond se rendraient directement au commissariat, pendant que Charlemagne et lui-même parcourraient les rues, que Flammette avait coutume de prendre en revenant.

— Ne perdons pas une minute, ajouta-t-il.

Ils se séparèrent en silence, ne songeant qu'à accomplir tous les actes possibles pour retrouver leur fille.

Marcel et Charlemagne, ne rencontrant personne, frappèrent à plusieurs portes et s'informèrent auprès des habitants.

On ne put leur répondre.

Marcel prit une nouvelle résolution.

— Allons chez les Sambris. Elle est peut-être chez eux.

— Et si elle n'y est pas ?

— Alors, mon pauvre vieux, je pense que...

Il n'acheva pas, serrant brutalement le poing, comme s'il voulait démolir l'atroce vision, qui venait de se présenter à lui.

Ils marchaient rapidement, se tenant toujours par le bras.

Marcel avait déjà conduit Flammette chez les Sambris et connaissait le chemin.

— C'est là, dit-il, en sonnant à la grille.

Le concierge lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais savoir si mademoiselle Flammette n'est pas ici ?

— Non, Monsieur.

— Vous êtes sûr ?

— Monsieur peut s'informer auprès de Madame.

— Oui, répondit Marcel, conduisez-nous.

On les fit entrer, Madame de Sambris les reçut.

Marcel se présenta.

— Pardonnez-nous, Madame, de vous déranger ainsi, mais nous sommes les parents de Flammette...

— Ah ! Très bien ! dit gracieusement madame de Sambris.

Marcel s'arrêta, puis il demanda d'une voix sourde :

— Elle est ici, n'est-ce pas ?

Madame de Sambris le regarda.

— Flammette ?... Mais non, Monsieur.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du jeune homme, pendant qu'il tombait assis sur un fauteuil, n'ayant plus la force de se soutenir.

Derrière lui, blême, tremblant, Charlemagne tournait machinalement entre ses doigts le bord de son chapeau.

La porte s'ouvrit et Yvonne parut.

— Pierre est-il rentré ? s'écria-t-elle. Apercevant les jeunes gens, elle s'arrêta net.

— Je vous croyais seule, maman.

— Ne t'en va pas, dit madame de Sambris. Ces messieurs sont les parents de ton amie Flammette.

Marcel se leva et voulut sortir.

Madame de Sambris le retint et le questionna sur leur enfant. Il conta son absence, ses craintes.

— J’espérais qu’elle était ici. Il faut pourtant la retrouver, n’est-ce pas ?
Nous allons reprendre notre route.

Et péniblement, il ajouta :

— Viens, Charlemagne.

Yvonne joignait les mains.

— Oh ! c’est affreux ! Flammette perdue par ce temps.

— Hélas, Mademoiselle !

Comme ils se retiraient, ils entendirent une voix crier :

— Ouvrez la porte toute grande.

— Ah ! dit Yvonne. C’est Pierre. Le voici qui rentre.

La porte s’ouvrit. Madame de Sambris eut un frisson.

— Quelle idée, murmura-t-elle, de faire ouvrir la porte à deux battants.
Le froid pénètre assez tout seul.

Surprise, Yvonne alla jusqu’à l’entrée. Elle eut une exclamation :

— Flammette !

Ils se précipitèrent : Pierre de Sambris montait les marches du perron, portant dans ses bras, enveloppée dans sa capote d’officier, Flammette dont les yeux étaient clos.

Marcel et Charlemagne demeuraient hébétés, se demandant s’ils n’étaient pas le jouet de quelque rêve.

Mais non, c’était bien leur fille, que ce jeune homme portait, leur fille, toute pâle, toute blanche.

— Flammette, ma petite Flammette ! répétait Marcel.

Pierre se débarrassa dans le petit salon de son précieux fardeau.

— Où allons-nous la mettre ? dit-il.

— Dans ma chambre, fit Yvonne, impérieusement.

Le jeune lieutenant serra la main de Marcel.

— Je suis très heureux de faire votre connaissance, cher Monsieur. Je vous expliquerai plus tard comment j’ai rencontré miraculeusement mademoiselle Flammette.

Marcel les regardait d’un air égaré. Il avait peine à rassembler ses idées. Lui, l’homme actif, lui, la tête de la bande, lui, qui avait sauvé Flammette une première fois, demeurait inerte, sans pouvoir comprendre ni parler.

Il fit un violent effort sur lui-même :

— Ah ! Ça ! suis-je fou ? Elle a encore besoin de moi.

Puis, s’adressant à Pierre :

— Pardonnez-moi, Monsieur, de vous remercier si mal, mais vous ne pouvez savoir ce que cette enfant est pour nous. Je suis encore étourdi par l'affreuse angoisse qui me torturait.



Ils montèrent au premier étage, où se trouvait la chambre d'Yvonne ; coquette chambre avec ses meubles, ses bibelots.

Charlemagne avait déposé Flammette sur le lit. Elle ouvrit les yeux à demi et, les reconnaissant, eut un sourire et murmura :

— Mes bons amis.

Yvonne s'approcha tendrement d'elle.

— Chut, Flammette ! Repose-toi.

— Où suis-je ?

— Dans ma chambre.

— Laissons-la, dit Marcel, ce sera plus sage.

Les jeunes gens descendirent, tandis que madame de Sambris et sa fille restaient auprès de Flammette pour la veiller.

Pierre consulta sa montre :

— J'ai donné ordre d'aller chercher le docteur. Je pense qu'il ne tardera pas à venir.

Marcel reprit un peu possession de lui-même :

— Je ne sais comment vous remercier. Tout ce que vous avez fait pour elle, pour nous...

Pierre l'interrompit :

— Ne parlons pas de cela. Et, si vous le voulez, maintenant qu'elle repose, je vais vous conter comment je l'ai rencontrée.

Charlemagne esquissa un geste embarrassé :

— Pardon, je voudrais... je voudrais prévenir les autres...

— Tu as raison, répliqua Marcel. Les malheureux doivent être désespérés !...

Il fit quelques pas pour accompagner Charlemagne et s'arrêta.

— Est-ce bête ?... Je ne puis marcher. Mes jambes refusent d'avancer.

— Je n'ai pas besoin de toi, dit Charlemagne : reste ici, tu pourras te rendre utile. A bientôt.

— Mais le verglas ?

— Je ne le crains pas.

Il serra vigoureusement la main de Pierre, lui exprimant, en cette étreinte silencieuse, toute sa profonde reconnaissance et il sortit vivement.

Pierre de Sambris apprit alors à Marcel comment il avait dû rendre visite au général Sonnières, qu'il n'avait pas vu depuis son retour. Or, par une surprenante coïncidence, le général habitait Levallois et Pierre le quitta vers six heures, en pestant contre le quartier de son chef.

« Tout y est laid, tout y est triste, pensait-il. Les rues manquent d'air, elle vous serrent le cœur, toutes allant droit à la Seine, lugubrement. On dirait

une maigre main, posée à plat, dont le bout des doigts trempe dans la vase. Et cette neige qui étouffe tout bruit augmente encore son aspect funèbre. »

Tout en faisant ses réflexions, il avait gagné le quai et, marchant avec prudence, se dirigeait vers Neuilly. Ce verglas ajoutait à sa mauvaise humeur ; il maudissait intérieurement le goût du général Sonnières, lorsqu'il se trouva brusquement arrêté par un corps qui lui barrait la route. C'était une jeune fille. Ayant constaté que le cœur battait toujours et se rendant compte du danger que le froid lui faisait courir, il la saisit, l'entoura de sa capote et, la portant dans ses bras, il reprit tant bien que mal sa pénible marche. Il ne songeait point à s'étonner ni à admirer le hasard miraculeux, qui lui avait fait prendre ce chemin ; sa seule pensée était de mettre la pauvre enfant à l'abri du froid et de lui faire reprendre connaissance. Malheureusement, il se trouvait seul sur le quai et les difficultés de sa route étaient doublées par son fardeau. Pas à pas, ne posant le pied qu'à coup sûr, il put faire deux cents mètres, sans reprendre haleine. Il approchait d'une petite baraque en planches, surmontée d'un écriteau alléchant : « A la Reine des Fritures ».



Sans doute, avec ce vent, qui faisait gémir les minces cloisons de la maisonnette, avec cette neige, qui semblait vouloir l'ensevelir, la friture ne devait pas brillamment régner ce soir-là.

L'important pour Pierre était d'y trouver de quoi faire une bonne flambée. Après qu'il eut frappé à la porte, une femme vint ouvrir avec méfiance. Il lui expliqua son cas et lui remit une pièce d'or. Bientôt une flamme vive et claire brilla dans le petit poêle, qui se trouvait au milieu de la pièce. A la clarté d'une lampe fumeuse, Pierre reconnut Flammette et prit le temps cette fois, de se réjouir de sa rencontre.

Trois marmots formaient le cercle et profitaient du feu pour se rôtir à l'aise. Flammette ne tarda pas à reprendre connaissance et l'on put l'envelopper dans une chaude couverture que la femme avait apportée. Ensuite, pendant que ses vêtements séchaient, ils lui firent absorber un grog.

— Enfin, conclut Pierre, lorsque je la jugeai capable d'affronter le froid, je la repris dans mes bras, ne pouvant songer à la faire marcher, car je crois qu'elle a une entorse, et nous sommes revenus quand même, malgré neige et verglas.

Marcel l'avait écouté, les yeux pleins de larmes. Quand il eut achevé, il lui dit d'une voix émue :

— Vous n'ignorez pas, cher Monsieur, dans quelles circonstances nous l'avons adoptée ; aussi, en nous rendant aujourd'hui notre enfant, c'est notre vie, à tous, que vous avez sauvée.

— Diable ! interrompit Pierre en plaisantant. M'allez-vous proposer de vous adopter tous ?

— Je voulais simplement vous assurer que, n'importe comment, n'importe où, n'importe quand, vous pourrez toujours faire appel à nous. J'espère que vous le ferez, car ce sera notre seule façon de vous prouver, un peu, notre reconnaissance.

— Pas du tout, fit Pierre, en se récriant. Vous exagérez !... Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est le général Sonnières. S'il n'avait pas eu la déplorable idée d'habiter Levallois, je n'aurais pu rencontrer votre fille... Donc, vive Sonnières !

A dix heures, le médecin fit son entrée, suivi de Charlemagne, Frédéric, Hugues et Raymond. A l'auscultation, il constata quelques râles dans les bronches.

— Je crois, dit-il, qu'elle en sera quitte pour une bronchite.

— Il y a deux raisons, expliqua-t-il à ses amis, pour que le mal ne s'aggrave pas. D'abord, la promptitude des secours et des réactifs ; puis sa nature même et l'endurance au froid, qu'elle a prise à Montréal.

Marcel présenta successivement ses camarades à madame de Sambris et la pria d'excuser leur incursion.

— J'espère que Flammette pourra supporter prochainement le voyage de Neuilly à Passy.

Très aimablement, madame de Sambris leur assura que Flammette ne s'en irait que définitivement guérie. Ni elle ni sa fille ne permettraient un départ précipité.

En outre, elle leur déclara que la maison leur était ouverte.

— Nous acceptons de grand cœur, Madame, répondit Frédéric, et je souhaite qu'il nous soit permis, plus tard, d'acquitter la dette de reconnaissance, que nous contractons envers vous.

— Ne parlons pas de cela.

— Pardon, Madame, je tiens d'autant plus à en parler que je vais augmenter immédiatement cette dette, en vous demandant la permission de veiller notre petite.

La permission fut accordée sans peine et madame de Sambris installa elle-même Frédéric dans une pièce voisine de la chambre de Flammette. Elle descendit ensuite dire au revoir aux jeunes gens et alla droit à Marcel.

— Comment, Monsieur, vous êtes le neveu de monsieur Lamazière ?

— J'ai cet honneur, en effet, Madame, répliqua Marcel.

— Mon fils vient de me l'apprendre à l'instant. J'ai beaucoup connu votre mère autrefois : c'était ma grande amie de pension.

Marcel devint ému, quand il fut question de sa mère.

— Ah ! Vous l'avez connue ?

— Il y a bien longtemps. Puisque maintenant, grâce à Flammette, nous allons être amis, nous pourrons souvent en parler.

Marcel, Raymond, Hugues et Charlemagne se retirèrent, joyeux de savoir leur enfant à l'abri et hors de danger. Yvonne ne voulut pas se coucher avant que monsieur de Sambris ne fût revenu de son cercle.

A minuit celui-ci rentra. Il monta rapidement, passa dans la chambre de sa fille et, croyant l'embrasser, déposa doucement un baiser sur le front de Flammette. Ensuite, il se rendit dans son appartement. Là, sur un grand fauteuil, les paupières un peu lourdes, Yvonne attendait son père. Il demeura stupéfait.

— Toi, ici ? Ce n'est pas possible ! Je viens de t'embrasser dans ton lit.
Elle étouffa son rire.

— Chut, papa ! Je vous raconterai l'histoire.

— Enfin, qui a pris ta place ?

— C'est une autre moi-même, bien meilleure que moi.

Et s'asseyant câlinement auprès de son père, elle lui fit le récit des nombreux événements de la soirée.



CHAPITRE VIII

MA MEILLEURE AMIE !

Ainsi que Frédéric l'avait prévu, la robuste constitution de Flammette empêcha le mal de s'étendre. Après quelques jours de fièvre ardente, un mieux sensible ne tarda pas à s'affirmer ; ce ne fut plus qu'une question de précautions à prendre, afin d'éviter une rechute. Jamais Flammette ne s'était vue à pareille fête. Elle prétendait, en riant, avoir su parfaitement ce qu'elle faisait, en se foulant le pied.

— Voilà le résultat, disait-elle, entourée de tous ses amis. Yvonne ne la quittait plus. Dès la première heure, elle entraînait dans sa chambre, prenait une chaise et s'asseyait auprès de la malade. Flammette la plaisantait sur son assiduité.

— Vraiment, tu me surveilles. C'est à croire que tu redoutes mon évasion.

— Oh ! répondait Yvonne d'un ton décidé. J'ai eu assez de mal à te posséder chez moi. Tu y es, je te garde.

Une étroite intimité s'établissait entre les jeunes filles. Elles se confiaient toutes leurs pensées, se racontaient leur passé. De temps à autre, madame de Sambris apparaissait, prenait des nouvelles de la malade, puis écoutait leur ramage, enfoncée douillettement dans une coquette bergère, surnommée par Yvonne « le nid de maman ».

Chaque matin, Marcel venait constater les progrès de leur fille. L'après-midi, les jeunes gens se succédaient. Leurs visites étaient si régulières qu'à chaque coup de cloche on reconnaissait l'arrivant.

— Quatre heures, disait Yvonne, c'est monsieur Frédéric.

Et Frédéric entraînait.

Toutefois, de son lit, Flammette n'oubliait pas ses devoirs de maîtresse de maison. Chacun devait lui faire le fidèle rapport des moindres faits. Elle leur posait une foule de questions sur le ménage. Quels étaient les menus ?... Comment Marie se comportait-elle ?... Que devenait Courtias ?... Prenait-on soin des pièces ?... A-t-on écrit à madame Doris ?...

Yvonne l'écoutait avec admiration.

— C'est toi, disait-elle, qui te charge de tout ? Mais jamais je ne pourrais, moi !....

Ces naïfs éloges faisaient rougir d'aise les jeunes gens.

— Ah ! C'est que Flammette !...

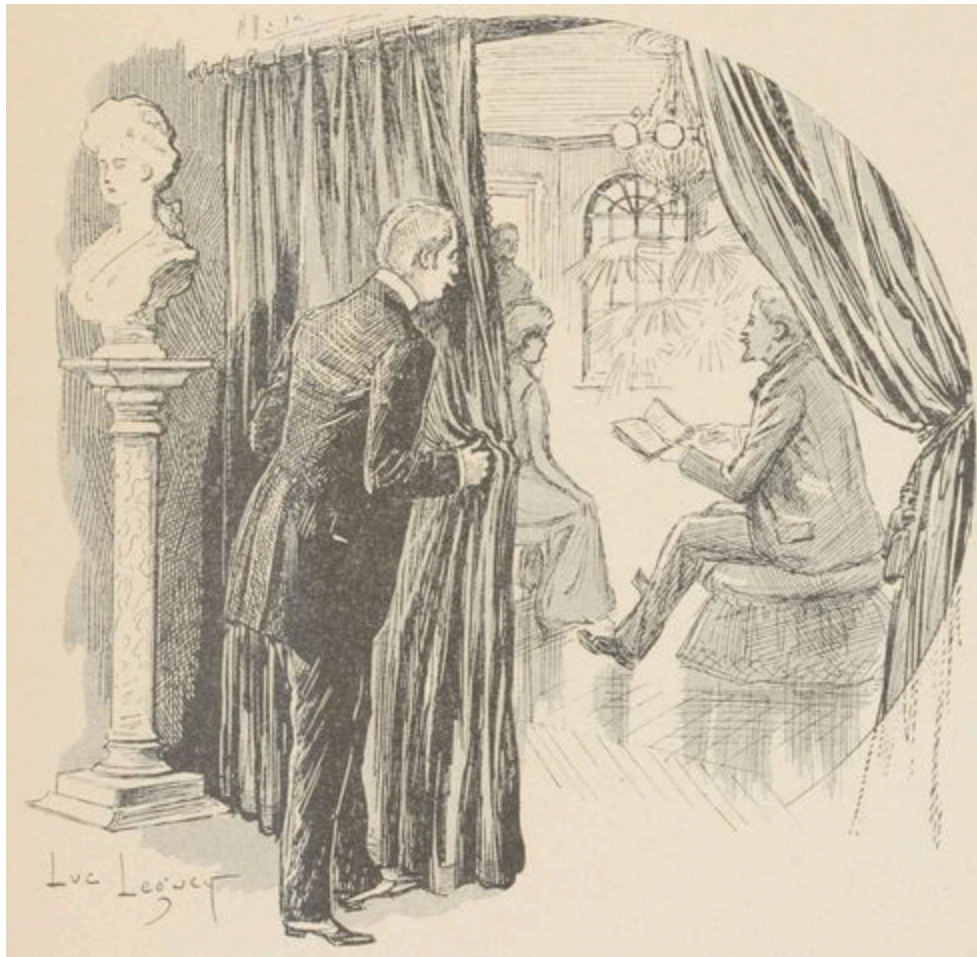
Ils ne terminaient jamais la phrase, mais ils pensaient :

— C'est que Flammette est notre fille !... Nous l'avons élevée, nous l'avons fait renaître, et puis il n'y a qu'une Flammette.

Si la bronchite avait procuré à Flammette d'exquises journées, la convalescence ne fut pas moins délicieuse.

Grâce à Pierre de Sambris, violoniste distingué, la musique reprit tous ses droits. Parfois, Marcel apportait un livre et leur faisait la lecture à haute voix, tandis que les jeunes filles travaillaient à quelque petit ouvrage.

La voix chaude et bien timbrée du jeune homme se faisait seule entendre. Souvent, monsieur de Sambris, « l'insaisissable », venait sur la pointe du pied et, du grand salon, assistait à la séance, sans être vu.



La lecture achevée, les jeunes gens la commentaient. Yvonne avait toujours des admirations exagérées, tandis que Flammette, plus réservée, jugeait avec sang-froid. Pierre critiquait, cherchant les petits défauts et les intentions mal définies. Le plus plaisant était Marcel : il « s'emballait » complètement, exaltant l'écrivain ou bien chargeant avec fureur contre lui, puis, ce moment grandiloquent passé, il changeait de ton, prenait l'œuvre, la discutait et la refaisait à sa manière, intervertissait les rôles, les bouleversant et concluant de la façon la plus inattendue et la plus baroque.

Ils ne pouvaient retenir leur rire, surpris par les images et les idées. Chaque fois, devant cette exubérance, madame de Sambris ne pouvait s'empêcher de murmurer :

— Si votre pauvre mère vous voyait !

Les journées s'écoulaient, toujours variées, toujours pleines de charme. Yvonne voyait avec désolation que Flammette reprenait des forces et des couleurs. Elle la supplia de pâlir et de tomber malade de nouveau.

— N'as-tu pas honte, répondit Flammette ? Désires-tu me faire encore abuser de votre bonne grâce ?

— Mais que vais-je devenir sans toi ? répétait Yvonne en se lamentant.

— Hé bien ! Tu feras comme autrefois. Puis, maintenant que, malgré tout, nous sommes amies, je reviendrai ici et tu viendras à Passy.

— Ce ne sera pas la même chose.

— Et ta chambre ? N'as-tu pas hâte de la reprendre ?

— J'ai hâte de ne pas te quitter.

— Pauvre Yvonne ! L'idée de mon départ te retire toute notion de la langue française.

Un coup de cloche retentit. Yvonne consulta sa montre.

— Trois heures et demie, dit-elle, monsieur Frédéric est en avance.

Elle regarda par la fenêtre et poussa un cri d'étonnement.

— Flammette ! Flammette ! Ton amie !



— Mon amie ? dit Flammette. Je ne comprends pas.

— Regarde.

Flammette s'approcha et aperçut Lucie d'Orlac qui gravissait le perron. Elle pâlit légèrement.

— Grande bête, dit Yvonne en l'embrassant. Veux-tu ne plus penser à ces vilaines choses oubliées.

— J'aime autant vous laisser seules, répondit Flammette, en se dirigeant vers le grand salon.

Yvonne protesta énergiquement :

— Ah ! non ! Je veux qu'elle sache bien ce que tu es pour moi. Je suis trop heureuse de sa visite.

Lucie d'Orlac entra.

— Quelle aimable surprise, dit Yvonne d'un ton enjoué. Je n'avais plus de tes nouvelles et craignais ne pas te revoir. J'en étais navrée, je t'assure.

A la vue de Flammette, Lucie avait froncé le sourcil. Hé quoi ? Cette petite était revenue ?

Yvonne se frappa la tête.

— Suis-je sotte ! J'oublie de vous présenter.

Et s'adressant à Lucie :

— Je te présente Flammette, ma meilleure amie.

Puis présentant Lucie, elle dit simplement : mademoiselle Lucie d'Orlac.

Démontée, Lucie se demandait ce que signifiait cette comédie, mais elle n'était pas au bout de ses étonnements.

Yvonne s'empessa continuellement autour de Flammette, s'informant de sa santé, fermant une porte par crainte des courants d'air. A chaque instant, c'étaient des sous-entendus, des allusions que Lucie ne comprenait pas. Elle parla avec plus de volubilité que d'habitude, empêchant Lucie de placer un seul mot, lui coupant ses phrases et ne s'adressant qu'à Flammette.

Tout à coup, elle se souvint que Lucie n'avait pas vu Pierre depuis un certain temps et courut malicieusement le chercher, laissant les deux jeunes filles en tête-à-tête.

Flammette fixa franchement les yeux de Lucie, espérant rencontrer son regard et lui tendre loyalement la main, mais mademoiselle d'Orlac sembla très gênée et peu encline à la regarder en face. Elle prit sa montre et se leva, murmurant :

— Je suis en retard, cette Yvonne nous fait oublier l'heure.

Yvonne revint avec Pierre. Celui-ci salua froidement mademoiselle d'Orlac et serra très amicalement la main de Flammette. Il lui demanda si elle se sentait assez forte pour rester en bas et si elle ne désirait pas remonter dans sa chambre.

A chaque mot, l'étonnement de Lucie croissait. Elle ne put se maîtriser.

— Mademoiselle a donc une chambre ici ? demanda-t-elle.

— Parfaitement, répliqua Yvonne. Elle a la mienne depuis quinze jours.

Lucie brûlait d'envie d'avoir de plus amples renseignements, mais Yvonne ne lui en apprit pas davantage. Elle se retira bientôt tout embarrassée.

Flammette éclata franchement de rire et traita Pierre et sa sœur de misérables.

— C'est le seul mot. Cette pauvre Lucie me faisait pitié ?

— Tant mieux ! dit rageusement Yvonne. C'est elle qui nous a séparées, c'est elle qui t'a rendue malade.

— Bah ! C'est à cause d'elle que je me suis donné une entorse ? J'ignorais.

La semaine suivante, le docteur permit à Flammette de reprendre le chemin de Passy.

A cette nouvelle, Yvonne pleura, insista et supplia de telle façon, père, mère, frère, amie et amis, qu'elle obtint un délai de quatre jours.

— Vous permettez, monsieur Marcel ? D'ailleurs, je crois que c'est plus prudent.

Les jeunes gens y consentirent volontiers. Flammette leur trouvait, depuis quelque temps, un air mystérieux.

— Vous me cachez quelque chose, disait-elle.

Ils riaient, refusant de répondre et haussant les épaules.

— Si ! si ! reprenait Flammette, vous me cachez quelque chose. Je vous connais trop pour ne pas m'en apercevoir, grands malins.

Marcel finit par avouer :

— Hé bien ! Oui ! Tu as deviné ! Nous te cachons en effet quelque chose, mais c'est une surprise, que tu connaîtras à ton retour dans « le Domaine. »

Flammette fut vivement intriguée. Le désir d'avoir la clef de cette énigme modéra ses regrets de quitter Neuilly. Elle avait cependant le cœur gros, le matin du départ. Les larmes dans les yeux, elle remercia madame de Sambris de tout ce qu'elle lui avait fait. Le tour de Pierre arriva.

Elle lui devait plus encore.

— Non, dit Pierre, ce n'est pas vous, c'est Yvonne qui me doit quelque chose.

— Yvonne ?

— Mais oui, ne me doit-elle pas sa meilleure amie ?

Yvonne se jeta au cou de Flammette.

— Calme-toi, dit cette dernière, ne devons-nous pas nous revoir tantôt ?

Flammette monta dans la voiture qui l'attendait et jeta un dernier coup d'œil attendri à la maison amie.

La grille se ferma ; elle aperçut un côté de la demeure, envahi par le lierre, puis la voiture tourna et fila rapidement sur Passy.

En arrivant rue Boislevet, elle aperçut Courtias qui la guettait.

Le vieux sorcier fit de grands gestes et courut pour lui ouvrir la portière.

La soutenant avec précaution, il l'aida à descendre.

— Bonjour, Courtias ! dit Flammette gaiement.

Courtias balbutiait.

— Ma jolie demoiselle !... Ma jolie demoiselle !... Enfin, c'est fini !

Marie vint au-devant de sa maîtresse. Son visage grognon était illuminé.

— Ah ! Mademoiselle !

— Ma bonne Marie, dit Flammette, émue de l'accueil de ces braves gens.

Elle traversa rapidement le jardin et entra dans « le Domaine ».

Une immense clameur l'accueillit.

Les cinq amis se tenaient sur un rang et n'attendaient que son arrivée.

— Un ban ! cria Marcel.

Ils frappèrent leurs mains en cadence.

Toute rose, toute rieuse, Flammette attendait que le passage fût libre.

Successivement, ils vinrent baiser la main de leur souveraine, en s'agenouillant devant elle.

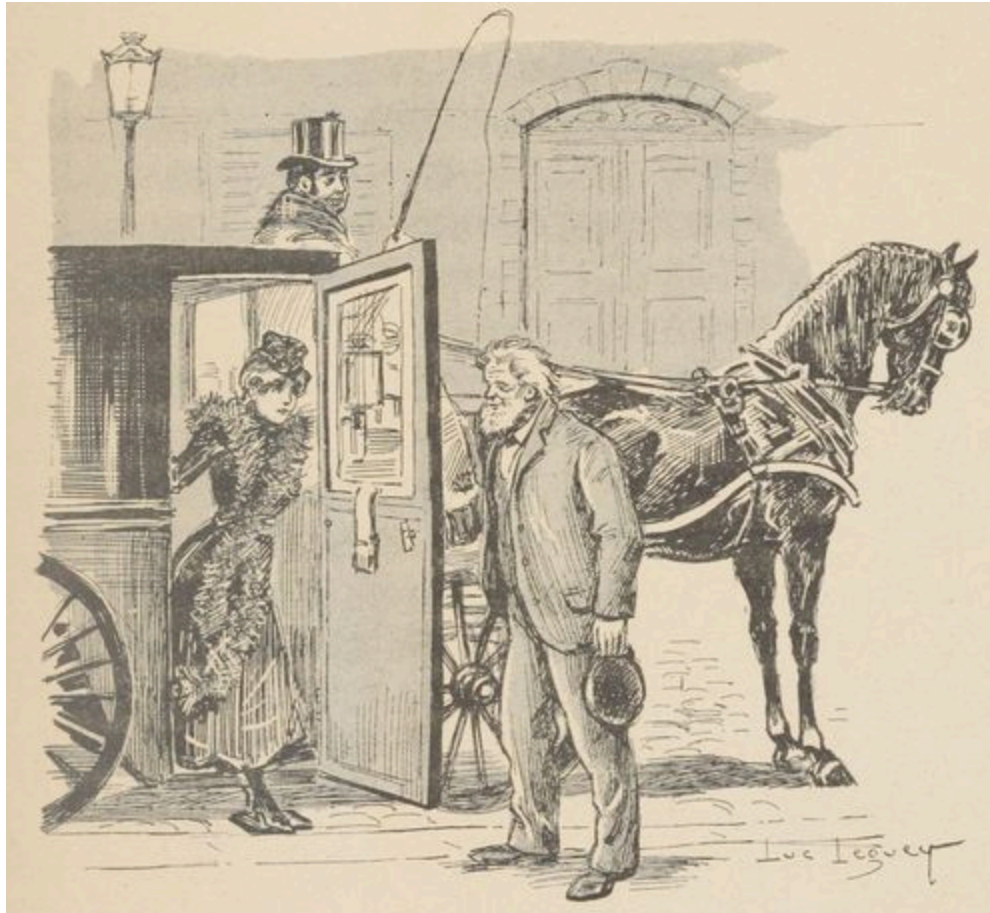
— Vous êtes devenus fous, mes bons grands !

Marcel répondit gravement :

— C'est de joie, Madame !

Lorsque le défilé fut terminé, Frédéric éleva la parole.

— Il ne faut pas la fatiguer davantage. Princesse, montez dans vos appartements. Le déjeuner sonnera quand vous serez prête.



Et Charlemagne, reprenant son rôle de héraut d'armes, qu'il avait si dignement tenu à Saint-Germain, clama de sa forte voix :

— Place ! Place à la princesse Flammette !

Flammette s'arrêta.

— Et la surprise ? dit-elle.

Ils feignirent de ne pas comprendre et se regardèrent :

— Quelle surprise ?

— Oh ! les malins ! s'écria Flammette. Heureusement, j'ai confiance en leur parole et je saurai attendre.

Puis, prestement, elle monta dans sa chambre.

Elle fut bientôt prête et descendit. Elle rencontra Marcel devant la porte de la salle à manger.

— Pardon, Madame, lui dit-il, qui êtes-vous ?

Flammette se mit à rire.

— Ah ! La plaisanterie continue !

— Veuillez me dire votre nom, avant que d'entrer.

— Je suis la princesse Flammette !

— Très bien.

Il frappa trois coups à la porte.

La voix du grave Hugues retentit :

— Qu'est-ce ?

— Seigneur, c'est la princesse Flammette.

— Que veut-elle ?

— Rentrer dans ses États.

— Qu'elle entre !

Marcel glissa dans l'oreille de Flammette :

— Attention ! La surprise !

Il poussa la porte et Flammette fit irruption.

Dans la salle à manger, les quatre jeunes gens se tenaient au fond, debout. Devant eux, de chaque côté du siège de Flammette, deux jeunes filles étaient assises, l'une très brune au type volontaire et l'autre, très blonde, la mine éveillée.

— Betty ! Miss Ellen ! s'écria Flammette.

Les jeunes filles se levèrent et vinrent tendrement embrasser leur amie et protégée.

Flammette n'en croyait pas ses yeux.

— Vous, ici ! Est-ce possible ?

Marcel s'avança :

— Je crois, princesse, que la surprise est suffisante.

— Mais comment se fait-il ?

— A table, fit le jeune homme, et nous nous expliquerons.

Flammette trouva cachée dans sa serviette la broche que Charlemagne avait achetée.

— Encore une surprise ! dit-elle.

Hugues prononça sentencieusement :

— Ce cadeau, Madame, devait vous être offert le soir néfaste, où vous glissâtes, tombâtes et vous foulâtes une patte.

— O poète, soupira Raymond.

Hugues reprit :

— Il vous est offert par la collectivité de vos amis, mais je dois à la vérité de déclarer qu'il fut couvé, choisi et finalement acheté par le généreux et délicat Charlemagne.

— Tu m'avais promis de ne pas me nommer, murmura le grand gaillard, désolé de l'indiscrétion de son camarade.

Flammette le remercia, les remercia tous et demanda par quel miracle miss Ellen et Betty se trouvaient là.

— Ce n'est pas un miracle, dit miss Ellen. C'est la volonté de monsieur Marcel. Il nous a écrit, nous proposant, à ma sœur et à moi, une position très avantageuse dans l'administration de son usine ; il a tellement insisté, en nous parlant de vous, que nous nous sommes décidées. Nos parents nous ont engagées à connaître Paris et nous sommes parties immédiatement.

— Je crois rêver, dit Flammette. Ainsi, c'est toi, Marcel, qui as fait cela, sans m'en prévenir ?

— Hé oui ! s'écria gaiement le jeune homme. Nous nous lamentions de te voir dépérir chaque jour et nous pensions que l'absence de jeune fille autour de toi en était la cause. A quoi bon te chercher des amies dans Paris ? « N'en avons-nous pas à Montréal, ai-je pensé, qui aiment Flammette et qui sont aimées par elle, de longue date ? Tâchons de les décider. » J'ai tâché... et les voilà. Je crois que ma petite combinaison n'est pas mauvaise.

— Nous sommes ici depuis deux jours, dit Betty. Je mourais d'envie d'aller te voir ; mais nous avons résisté afin de te faire une surprise complète à ton retour.

Ce fut, pendant le déjeuner, un bavardage continu. Tous les vieux souvenirs du Canada étaient résumés, et des cris de joie s'entrecroisaient avec des fusées de rires.

Miss Ellen leur donna des nouvelles de monsieur et madame Doris. Les braves gens les avaient chargées de tous leurs baisers pour Flammette et de leurs affections pour toute la bande.

— Grand'mère n'a pas voulu vous suivre ? demanda Flammette.

— Non, répliqua miss Ellen. Elle a juré de ne point quitter Montréal, mais ses yeux étaient pleins de larmes, lorsqu'elle parlait de vous tous.

— Elle est toujours la même, dit Betty, alerte et autoritaire. Monsieur Doris tremble devant elle et l'admire chaque jour davantage.

Flammette écoutait, ravie. Elle se mêlait à peine à la conversation, la figure rayonnante. Betty craignit que leur ramage ne la fatiguât.

— Oh ! continuez ! je suis si heureuse de vous entendre. C'est tout le bon passé qui me revient, le meilleur temps.

— Tu as dit le mot, dit Marcel. Le meilleur temps est revenu. Par conséquent, notre Flammette nous revient aussi avec son sourire et sa

gaieté. Est-ce promis ?

Flammette jura qu'elle avait brisé la chaîne de ses papillons noirs.

Yvonne vint dans l'après-midi. Elle fut très étonnée, en voyant les jeunes filles. Flammette fit aussitôt les présentations.

— Tu les connais, dit-elle à Yvonne, je t'en ai parlé, quand j'étais malade. Voilà miss Ellen, qui a sacrifié autrefois sa situation à mon bonheur, et voilà Betty, sa sœur, ma meilleure amie de Montréal.

Et prenant Yvonne, par la main, elle dit aux Canadiennes :

— Je vous présente Yvonne, ma meilleure amie de Paris, qui s'est dévouée pour moi, plus qu'on ne saurait croire.

Elle resta pensive une seconde, puis s'écria :

— Est-ce curieux ? Je ne suis entourée que d'amis auxquels je dois tout et pour lesquels je ne puis rien. Je voudrais faire le bien et je suis condamnée à le recevoir, sans repos ni trêve.

Et elle ajouta en se moquant :

— Ah ! Vraiment ! Je suis bien à plaindre !



CHAPITRE IX

LE LUNDI DE PAQUES

Flammette reprit courageusement son rôle de maîtresse de maison. Malgré toute l'attention et le soin de ses amis, bien des petites choses avaient besoin d'être remises en état. Avec l'aide de Marie, elle remplaça tout en ordre. Ses journées étaient d'ailleurs bien remplies. Elle continuait à faire travailler Françoise et s'occupait également de l'installation de miss Ellen et Betty. Celles-ci avaient loué un petit appartement, composé de trois pièces, dans la rue Talma, tout à proximité de leurs amis.

Marie trouvait que sa maîtresse se donnait trop de mal.

— Mademoiselle va tomber malade, c'est certain.

— Non, Marie, répondait en riant Flammette, j'en perds l'habitude.

Frédéric s'alarmait à son tour.

— Prends garde, petite, tu ne peux tout entreprendre.

— Rassure-toi, mon grand, le bonheur me donne doubles forces.

Elle semblait dire vrai, tant sa mine était redevenue rose.

Elle profitait de ce que miss Ellen et Betty avaient encore une quinzaine de liberté absolue pour les accaparer.

Yvonne venait compléter le cercle des jeunes filles.

Pierre de Sambris était attiré, lui aussi, par ce milieu simple et vivant. Il s'attachait aux jeunes gens, devenait peu à peu leur camarade. Il était reçu chaque fois avec joie, aucun d'eux n'oubliant que Pierre avait sauvé leur Flammette, et la reconnaissance hâtait encore l'intimité. Ayant à classer des relevés géographiques pendant son congé, il venait travailler à côté des jeunes gens, prétendant avoir plus de cœur dans cette ruche.

Notre lieutenant s'était vivement intéressé aux différents labeurs de ses amis : souvent il vint chercher Frédéric le matin et l'accompagna à son hôpital ; plus souvent encore, il fit avec Marcel de grandes promenades, allant dans les environs de Paris visiter différentes usines. Au retour d'une de ces expéditions, il fut très étonné de trouver sa mère rue Boislevont.

— Vous venez me chercher ?

— Non, répliqua madame de Sambris, je viens me plaindre. Où est le jeune Marcel ?

Une voix répondit « présent » et Marcel parut.

— Monsieur, lui dit madame de Sambris, j'ai à me plaindre de votre conduite.

— En quoi donc, Madame ?

— Monsieur, j'ai deux enfants, un fils et une fille. Or, ces deux personnages ne restent plus chez moi ; ils sont continuellement chez vous. Ce n'est pas que je tienne à eux ; mais il m'est désagréable de constater le peu d'attraits de la maison familiale.

— Bien, Madame, répondit froidement Marcel. La prochaine fois que ces malheureux se présenteront à notre logis, nous les chasserons.

Madame de Sambris se mit à rire :

— Je compte sur vous pour leur administrer une sévère correction. Vous avouerez que c'est désolant, pour une mère, de voir ses enfants ne se plaire qu'au dehors.

— Pardon, dit Yvonne, ici ce n'est pas dehors.

Madame de Sambris conclut :

— L'important est qu'ils s'y plaisent. A Passy ou à Neuilly, qu'importe ? pourvu qu'ils s'amuse.

Elle serra cordialement la main des jeunes gens et sortit avec fils et fille.

Son dernier mot fut :

— C'est égal ! Je suis vexée.

Au printemps, madame de Sambris eut moins sujet de se plaindre. Miss Ellen et Betty étant occupées toute la journée, cela supprima un gros élément de distraction.

Pierre de Sambris, à l'expiration de son congé, fut nommé lieutenant de hussards à Meaux, et Raymond alla passer les vacances de Pâques, dans les Ardennes, entre sa mère et sa sœur.

Tous ces vides se firent sentir dans la petite troupe et < le Domaine » reprit une allure moins tapageuse. Flammette en profita pour organiser à la maison une parfaite régularité. Cela ne se fit pas sans quelques difficultés causées par l'opposition de Charlemagne. Chose singulière, l'heureux gaillard, qui avait toujours été doué de si belle humeur, élevait la voix depuis quelque temps, arrivait en retard aux repas, se plaignait qu'on ne l'attendit point.

A plusieurs reprises, Flammette dut lui faire des observations qu'il n'accepta pas.

— Je viens quand je peux et j'espère être mon maître.

— Autrefois, tu étais exact. Pourquoi ne l'es-tu plus ?

Charlemagne répondait toujours par la même phrase, buté à la même idée.

— J'espère que je suis mon maître.

Flammette, désolée, ne voulut pas faire acte d'autorité. Elle demanda conseil à Marcel.

— Bah ! répondit-il, ne t'inquiète pas ! C'est l'atmosphère de son bureau qui l'aigrit. Il a besoin d'air, de mouvement et, comme il en est privé, il a des moments de mauvaise humeur, qui retombent sur nous.

Ces raisons ne donnaient pas entière satisfaction à Flammette.

— Je t'assure que sa mauvaise humeur retombe surtout sur moi. Pourquoi ?

— Parce que tu nous représentes !... Mais tu exagères...

Ils eurent, un soir, pendant un dîner où miss Ellen et Betty avaient été invitées, l'explication de ce changement.

— Monsieur Charlemagne, dit miss Ellen, j'ai des reproches à vous faire. Charlemagne la regarda, étonné.

— Des reproches ?

— Oui, vous êtes peu aimable, quand on vous croise dans la rue.

— Je ne comprends pas.

— Je vais me faire comprendre, répliqua miss Ellen de sa voix claire. Je suis passée à côté de vous hier soir, à six heures, boulevard Haussmann. Je vous ai salué, espérant un coup de chapeau de votre part, mais vous ne vous êtes même point aperçu de ma présence.

Ils poussèrent tous des exclamations indignées. Charlemagne se récria :



- Ce n'est pas possible, miss Ellen. Vous devez faire erreur.
— Oh ! Pardon ! Je ne fais pas erreur : ce n'est point mon habitude.
— Êtes-vous bien sûre ?



— Absolument sûre !... D'ailleurs, vous écoutiez avec une grande attention les discours d'un monsieur qui cheminait à vos côtés, et même permettez-moi de ne pas vous féliciter sur le choix de votre compagnon.

La large figure de Charlemagne s'empourpra, tandis que les physionomies de ses camarades se refroidissaient singulièrement.

Miss Ellen reprit :

— J'ajouterai, pour vous prouver que je ne me trompe nullement, que vous vous êtes arrêté dans un café avec ce monsieur. Est-ce vrai ?

Charlemagne baissa la tête et ne répondit rien.

— Ce compagnon était, sans doute, l'inestimable Morin ? demanda Marcel.

— Et après ? répliqua brutalement Charlemagne.

— Après, reprit Flammette, après nous avons dû attendre, hier encore, pendant un quart d'heure, que tu nous fisses l'honneur de revenir, tout simplement parce que tu étais au café.

Charlemagne se leva en colère et posa sa serviette sur la table.

— Ah ! Ça ! dit-il, ne suis-je pas maître d'aller au café, si cela me plaît ?

— Tu n'es pas maître de faire attendre tes amis pour un tel motif, répondit Flammette avec douceur. Maintenant, assieds-toi et prends du poulet.

Au lieu de suivre ce sage conseil, Charlemagne parut furieux de voir Flammette lui tenir tête.

— Puisque c'est comme cela, s'écria-t-il, j'aime mieux m'en aller. Il est trop bête qu'un homme de mon âge soit dirigé par une gamine.

— Charlemagne, dit Marcel avec sévérité.

Mais il ne voulut plus rien entendre et, sans saluer personne, il sortit en faisant claquer les portes.

Deux larmes coulaient sur les joues de Flammette.

— Tu vois, dit-elle tristement à Marcel, c'est à moi qu'il en voulait.

— Parbleu ! fit Hugues. Il n'y a pas à chercher bien loin : c'est Morin qui lui monte la tête. Il nous a débité les phrases dont ce monsieur lui rebat les oreilles. « Tu n'es pas ton maître ! C'est une gamine qui te mène comme elle veut. N'as-tu pas honte ! » Le triste sire veut simplement l'attirer à lui et en tirer profit.

Miss Ellen était navrée d'avoir été la cause de ce petit drame. Ils la consolèrent en lui affirmant qu'un éclat était inévitable.

— Nous allons voir comment il va revenir, dit Marcel.

Ils attendirent huit jours.

Le premier soir, Flammette était tremblante, craignant que son ami ne se fût livré à quelque acte de désespoir.

Hugues la rassura le lendemain. Il était passé à la banque Lamazière, où le concierge avait vu pénétrer le fidèle employé.

Les jours suivants, point de nouvelles.

La semaine s'écoula et Flammette commençait à croire la brouille définitive, lorsqu'elle vit entrer dans le jardin, un samedi soir, monsieur Charlemagne. Ses souliers étaient couverts de boue, ses vêtements pleins de taches, son linge pas renouvelé. Il avait les yeux battus, la mine défaite. Humble et piteux, il se tenait devant Flammette, à plusieurs pas, n'osant avancer. A voix basse, il murmura :

— Flammette, je te demande pardon !

Elle joignit les mains et eut un regard de pitié en s'écriant :

— Mon pauvre chien, comme tu es sale ! Mais je t'aime bien tout de même.

Et elle lui ouvrit ses bras.

Il fut convenu que l'on ne ferait jamais allusion à ce triste épisode. L'insurgé reprit sa place au foyer et tint à prouver, par son zèle, combien il avait à cœur de faire oublier sa grande révolte.

Le lundi de Pâques, une grande fête fut organisée dans le parc de madame de Sambris. Yvonne n'avait plus d'autre pensée, s'occupant avec son amie des derniers préparatifs.

Mais, dans toutes les courses que nécessita cette organisation, Flammette prit froid et elle se réveilla le lundi avec la gorge prise.

Frédéric l'examina.

— Ce ne sera rien, dit-il, mais il est impossible que tu sortes aujourd'hui.

— Quel malheur ! fit Flammette.

Puis elle reprit courage, en pensant qu'elle n'aurait pas été dans son monde et qu'elle en aurait peut-être souffert.

— Comme cela, je suis excusée et point chagrine.

Elle engagea Marcel à faire acte de présence auprès de monsieur et madame de Sambris et d'expliquer la mésaventure.

Marcel se rendit donc à Neuilly.

Le voyant seul, Yvonne s'inquiéta.

— Où est Flammette ?

— Souffrante ! Impossible de venir.

Yvonne eut un geste de désolation.

— Que vais-je devenir ? Ah ! Je n'ai pas de chance aujourd'hui.

— Quelle catastrophe avez-vous encore à déplorer ?

— Hé bien ! C'est Pierre qui est de service commandé à Meaux, ce soir. Il devra nous quitter à cinq heures.

— C'est terrible !

— Riez, monsieur le moqueur, c'est très charitable de votre part. Vous feriez bien mieux de m'aider.

— Volontiers !

Il la suivit dans le petit salon, où tous deux préparèrent les accessoires d'un cotillon qui devait être dansé de trois à quatre heures.

— Une idée à moi, ce cotillon diurne, dit Yvonne. Les parents pourront prendre le parc pendant ce temps-là et nous le laisser ensuite.



— Quel est l'heureux élu qui aura l'honneur de conduire ce cotillon ? demanda Marcel.

— Monsieur de Briveray. Il est très grand, très bête, très poseur, mais maman me l'a imposé. J'aurais préféré Pierre...

Elle eut un moment d'hésitation et ajouta :

— Ou vous.

Puis elle reprit vivement :

— Mais vous m'auriez certainement refusé.

— Oh ! certainement ! répliqua Marcel en riant.

— J'en étais sûre ! Tenez, le voilà, monsieur de Briveray, dit-elle, en montrant un grand jeune homme, au sourire impertinent et sot, qui se dirigeait vers eux.

Marcel profita de son arrivée pour s'éloigner et rejoindre Pierre.

L'animation était grande dans le parc. Les toilettes claires des jeunes filles s'harmonisaient avec l'éclosion des premières fleurs. C'était bien la fête du Printemps, ainsi qu'Yvonne l'avait nommée. Un bon soleil

brillait !... Il semblait tout réjoui de la réception organisée en son honneur et sa bonne humeur éclatait en rayons chauds et dorés.

A trois heures, un orchestre invisible attaqua les premières notes d'une valse : le cotillon commençait.

Pierre et Marcel profitèrent de ce qu'il retenait tout le monde dans les salons pour s'enfoncer dans le parc. Depuis longtemps, ils n'avaient pas eu l'occasion de faire une telle causerie. Ils se confièrent leurs pensées, leurs projets. Pierre conta son existence à Meaux. Il lui dit tous ses regrets d'être loin des siens et de ses amis. Marcel parla de son avenir, de cette union qu'il avait rêvée entre la France et le Canada. La chose serait longue et pénible, mais il était arrivé à créer, dans chaque pays, un groupe qui s'occupait de cette question : c'était un commencement.

Ils s'étaient assis sur un banc et continuaient à causer.

— Diable ! fit tout à coup Pierre en consultant sa montre. Il est temps que je parte ! Quatre heures un quart. Les enragés cotillonneurs ont dépassé le temps fixé... Moi, qui comptais sur eux pour m'avertir !

Ils reprirent vivement le chemin de la maison.

— Le sauveur de Flammette, dit Pierre, en désignant le général de Sonnières, qui causait avec monsieur de Sambris.

Il alla lui serrer la main et dit au revoir à son père.

— Le général va partir avec toi, fit monsieur de Sambris. Il doit prendre un train à la gare de l'Est.

— Enchanté, mon général, répliqua Pierre, en saluant militairement ; puis il chargea Marcel de ses amitiés pour Flammette et ses compagnons et se dirigea vers la voiture, accompagné du général.

— Marcel, pensant que sa présence n'était plus indispensable, s'apprêtait à sortir ; mais au moment où il ouvrit la porte, un spectacle le cloua sur place. Il vit Pierre, avant de monter en voiture, serrer les mains d'un nouveau visiteur, grand, blond, maigre.

— Lui ! s'écria-t-il.

Il venait de reconnaître l'assassin d'Henderson.

— Lui, ici !

A la même minute, son regard croisa celui de l'homme mystérieux. Celui-ci fit un brusque mouvement de recul, les sourcils froncés, mais dominant rapidement ce trouble passager, il franchit le seuil de la maison et vint saluer les maîtres de la maison.

Marcel, surmontant son émotion, courut auprès d'Yvonne et lui demanda si elle connaissait cet homme.

— Très peu : c'est un nommé Dartigues. Il est le parent par alliance de notre oncle de Breuze.

— Dartigues, se répétait Marcel. Enfin, je tiens son nom.

Pendant qu'il demandait ces renseignements à Yvonne, il aperçut les regards de monsieur de Sambris et de l'homme tournés vers lui. Sans doute, lui aussi s'informait. Résolument Marcel s'avança.

— Nous parlions de vous, dit monsieur de Sambris. Monsieur Dartigues, que voici, croit vous avoir déjà rencontré.

— Au Canada, interrompit Marcel frémissant.

— Non, répondit l'homme froidement, je n'ai jamais été au Canada. Je croyais que c'était en Russie.

Marcel se maîtrisa. A quoi un éclat eût-il servi ?... Mieux valait être sûr. « Je demanderai des détails à Pierre, pensa-t-il. Il doit en avoir. Demain matin, j'irai à Meaux. »

Il revint à Passy et ne souffla mot de sa rencontre. Le lendemain, dès la première heure, il prit le train de Meaux.

Pendant son absence, Courtias eut à répondre aux questions d'un homme grand et blond, qui l'interrogeait sur les locataires de la maison : cet homme était Dartigues. Peu après, une voiture s'arrêta devant la maison. Le cocher descendit et pria Courtias de demander à mademoiselle de venir.

— C'est de la part de mademoiselle de Sambris, ajouta-t-il. Elle vient de tomber malade et désire voir mademoiselle.

Courtias fit la commission à Flammette qui s'apprêta aussitôt. Hugues était seul dans la maison. Elle lui apprit la nouvelle.

— Ma gorge ne me fait plus mal, aujourd'hui. Yvonne est malade, je pars.

— Va, ma petite, répliqua Hugues, et prends garde à l'air.

Elle lui dit au revoir et monta dans la voiture.

— Tiens ! ce n'est plus le même cocher, pensa-t-elle.



Elle ferma hermétiquement les glaces.

La voiture venait à peine de s'engager dans le Bois de Boulogne qu'elle s'arrêta. Le cocher se pencha et dit à Flammette :

— Mademoiselle a-t-elle remarqué le bouquet dans la voiture ?

— Oui. Hé bien ?

— C'est pour Mademoiselle.

— Ah ! dit Flammette avec étonnement.

Elle prit les fleurs et les respira. Sa tête s'inclina aussitôt sur son épaule : elle dormait.

Le cocher ramena les rênes, fit claquer son fouet et ricana : « Pas de force, ma petite ! »



CHAPITRE X

JUSTICE !

— Bah ! s'écria Pierre à la vue de Marcel. En quel honneur êtes-vous à Meaux de si grand matin ?

— J'ai des renseignements urgents à vous demander.

— A vos ordres. De qui s'agit-il ?

— D'un nommé Dartigues, lequel a fait son entrée chez monsieur de Sambris, au moment où vous partiez.

Au nom de Dartigues, Pierre avait fait une certaine moue.

— C'est, je crois, un triste sire. Mais pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Je suis certain que cet homme connaît la famille de Flammette, répondit Marcel, ne voulant pas s'engager davantage.

Le jeune lieutenant prit son ami par le bras.

— J'ai une heure à vous donner, dit-il. Allons au Pré Catelan. Nous y serons à l'aise pour causer.

Ils longèrent le bord de la Marne et entrèrent dans le Pré Catelan. C'est une promenade fort jolie et fort appréciée, qui côtoie la rivière. Deux rangées de peupliers lui donnent l'aspect d'une nef frissonnante, qui aurait le ciel pour voûte. Quelques pêcheurs, assis sur le parapet, furent les seuls personnes qu'ils rencontrèrent. Ils ralentirent leur marche et Pierre commença :

— Ce Dartigues est un peu mon parent.

— Je sais... Votre sœur me l'a dit hier.

— D'ailleurs, nous le renions complètement et ne le verrions jamais si mon père n'avait eu la faiblesse de suivre ses conseils dans certains placements financiers. Pour vous faire comprendre la façon dont cet homme s'est introduit dans notre famille, je dois remonter assez haut. L'histoire sera peut-être longue. Voulez-vous que j'abrège ?

— Non, non, répliqua Marcel avec emportement. Dites-moi tout dans les moindres détails. Je sens que je touche au but : nous allons tout savoir. Continuez.

— Soit. Monsieur de Breuze, qui est l'oncle de ma mère, devint veuf après trois ans de ménage. La mort de sa femme lui causa un tel désespoir qu'il résolut de se retirer du monde et de vivre uniquement pour sa petite fille, laquelle n'avait alors que six mois. Il adorait son enfant et lui donnait tous ses soins. Cependant, il ne put se charger de son éducation, lorsqu'elle grandit et fut sur le point de devenir jeune fille. Il la mit donc au couvent. Ne l'ayant plus à ses côtés, il se rendit compte de son isolement et, peu à peu, il reprit ses anciennes habitudes, renoua ses anciennes relations. Il avait, à cette époque, quarante-cinq ans, mais la claustration volontaire qu'il avait subie pendant une dizaine d'années lui donnait maintenant comme une seconde jeunesse. Rapidement, cet air capiteux, qu'il n'avait plus coutume de respirer, le grisa et il se détacha insensiblement de sa fille, Louise. Ce n'est pas qu'il eût cessé de l'aimer, mais elle ne tenait plus la même place dans son cœur et son esprit. Il était mûr pour rencontrer Félicia Dartigues.

— Nous y voici, dit Marcel, qui ne perdait pas un mot.

— Cette Félicia était une splendide jeune fille, d'un type étrange, plus fréquent en Autriche qu'en France. Grande et forte, elle donnait une impression de puissance et de cruauté. Une superbe chevelure brune tranchait avec son teint admirable ; ses yeux, plutôt glauques, étaient impénétrables. La bouche trahissait seule ses instincts : les lèvres étaient fortes et charnues, et les dents, aiguës et acérées, lui donnaient l'air de vouloir happer et déchiqueter. Elle avait alors vingt-six ans et traînait derrière elle une suite d'admirateurs. On citait les duels et les malheurs que cette éclatante beauté avait déjà provoqués. Mais elle passait indifférente au milieu de tous, n'en distinguant aucun et souriant dédaigneusement aux récits du mal qu'elle avait semé : amitiés rompues, haines naissantes, discordes, meurtres et mort. Elle trouvait tous ces êtres faibles et sots.

Le comte de Breuze ne put la voir sans l'admirer. Toutefois, il ne la rechercha point. Cette réserve piqua sans doute Félicia, car l'on eut la surprise de la voir rôder autour de lui. Le fait fut bientôt indiscutable : monsieur de Breuze était le cavalier servant de la belle Félicia. Les jeunes gens frémirent à la vue de ce rival et roulèrent des projets de vengeance, les envieux haussèrent les épaules en se moquant, les sages dirent : « Qu'il prenne garde. » Il ne prit pas garde et l'épousa.

Ce fut ainsi que l'homme insinuant et fourbe, que vous avez vu chez mon père, se glissa dans l'intimité de mon oncle de Breuze.

Les jeunes gens étaient arrivés à l'extrémité du Pré Catelan et venaient de retourner sur leurs pas. Pierre interrompit son récit pour admirer la perspective qui s'offrait à ses yeux.

La Marne, coquette et paisible, luisait paresseusement sous le soleil, entre les deux hautes murailles qui la bordaient. Des ajoncs et des roseaux dressaient leurs têtes serrées hors du lit de la rivière, afin, semblait-il, de la retenir au milieu d'eux et frissonnaient de la sentir couler entre leurs flancs, souriante, insaisissable. Au delà, Meaux dressait en gradins ses maisons, dominées par la massive cathédrale.

— Est-ce beau ! s'écria Pierre.

Marcel jeta un rapide coup d'œil et reprit nerveusement, en serrant le bras de son ami.

— Vite, vite, la suite.

— Ah ! ah ! mon histoire vous intéresse.

— Elle me passionne ! Je vous expliquerai plus tard. Nous en étions à l'introduction de Dartigues.

Pierre reprit :

« Le drôle ne tarde pas à prendre une place prépondérante dans la maison. Mon oncle de Breuze, tout à sa nouvelle passion, ne s'aperçoit pas du pouvoir que prend cet individu. Il lui est même reconnaissant de le délivrer de ses soucis matériels, de lui permettre de se donner entièrement au service de l'énigmatique Félicia.

Tout change : personnes, relations, coutumes. Louise, qui avait dû, malgré son ressentiment, faire bonne mine à l'intruse, est maintenant navrée. Elle sent que les liens si forts qui l'unissent à son père s'usent chaque jour au contact de ces êtres néfastes. Le comte ferme les yeux ou ne voit rien.

Il voyage avec sa femme, triomphant du triomphe de sa beauté. Félicia règne en maîtresse, mais sans doute, son ambition n'est pas encore satisfaite, car ses projets éclatent bientôt. Louise venait d'atteindre sa vingtième année. Son père la mande auprès de lui et l'avertit qu'il lui a destiné, comme mari, Dartigues.



Tel est le fameux projet de Félicia : par cette nouvelle alliance, aucune parcelle de la fortune ne pourra leur échapper. Louise se révolte et oppose à son père le refus le plus catégorique. Il lui donne un an pour réfléchir et la fait rentrer au couvent. Quand elle en sort, son père lui renouvelle sa proposition. Son ton est plus cassant et plus autoritaire. Louise refuse pour deux raisons, dit-elle : premièrement, elle déteste Dartigues ; secondement,

elle aime quelqu'un. Et elle supplie monsieur de Breuze de lui permettre d'épouser le jeune Jacques Laurent, peintre de talent, camarade d'enfance. Le comte bondit. Jacques Laurent, un garçon qui n'avait ni nom, ni famille, ni situation ! Jamais !

— J'attendrai, répliqua Louise.

Elle attendit deux ans et trouva son père inflexible. Il l'assura même que, si elle faisait ce mariage, il ne la reverrait de la vie. Louise lui répondit tristement :

— Hélas ! mon pauvre père, vous me voyez si peu, que cela ne vous changera guère.

Sa résolution était prise : elle épousa Jacques. Ce fut un rude coup pour monsieur de Breuze. Il ne s'était pas rendu compte qu'il avait brisé par morceaux tout ce qui le retenait au passé. Le son de cette dernière déchirure lui fendit le cœur. Il en devint plus hautain, mettant son orgueil à cacher son chagrin. Quelques années après, la belle Félicia fut emportée par une fièvre, contractée en Italie. Succombant sous ce nouveau choc, ayant tout perdu, abandonné, monsieur de Breuze se retira dans sa propriété de Saint-Germain, se confiant plus que jamais à l'odieux Dartigues. »

Pierre regarda Marcel et lui dit :

— Mon histoire est finie.

Marcel était très pâle. Enfin, il allait savoir, il savait presque...

— Non, non, répliqua-t-il. Vous n'avez pas achevé. Et Louise ? Qu'est-elle devenue ?

— La pauvre femme est morte en Amérique. La nouvelle en parvint à monsieur de Breuze par un mot que lui envoya Jacques Laurent.

— Ils n'avaient pas d'enfants ? demanda Marcel avec hésitation.

— Si, une petite fille.

— Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ignore totalement. On n'a pu les retrouver. Monsieur de Breuze s'en est occupé, mais sans obtenir aucun résultat. La dernière piste suivie indiquait leur départ pour l'Inde et leur décès à Bombay. Il n'y a donc plus d'espoir.

— Non, s'écria Marcel, ce n'est pas vrai. Elle vit, cette petite. Elle a perdu son père, mais elle est vivante.

— Que dites-vous là ?

— Monsieur de Breuze connaîtra la vérité : sa petite-fille existe.

— Vous la connaissez donc ?

— C'est Flammette, dit Marcel en bondissant de joie.

Pierre était frappé de stupeur.

— Flammette ?

— Oui, mon vieux Pierre, c'est elle, je vous le certifie. Nous en aurons les preuves. Ce Dartigues l'a poursuivie jusqu'à Montréal. Mais, aujourd'hui, il est déjoué : le dernier mot nous appartient.

— La pensée ne m'est jamais venue que cette pauvre petite pouvait encore être vivante. Ah ! Ce Dartigues ! Quel misérable !

Les jeunes gens étaient hors du Pré Catelan. Devant eux, les grands moulins rejetaient l'eau, qui ruisselait sur les larges palettes de leurs roues. Des laveuses menaient grand bruit avec leurs battoirs et leur bavardage. De l'autre côté, des hussards conduisaient des chevaux dans la rivière.

— La baignade, dit Pierre, il faut que je vous quitte.

— Merci, merci, fit Marcel, en l'étreignant.

— De quoi ?... Vraiment, je n'ai pas à être félicité sur ma perspicacité. Moi, qui ne me suis jamais douté que mademoiselle Flammette pourrait... Mais alors, elle devient ma cousine.

— Parfaitement !

— Et je suis votre cousin.

— Parbleu ! riposta Marcel en riant. Cela devait arriver.

Ivre de bonheur, Marcel revint à Paris. Il pesta contre la lenteur des trains et des fiacres qui l'empêchait d'annoncer assez vite la bonne nouvelle à ses amis. Enfin, il fut au milieu d'eux et put leur conter les grands événements.

Une grande explosion de joie accueillit son récit.

Ils avaient la récompense de leurs peines. Leur but était atteint ; ils découvraient le nom et la famille de Flammette.

— Où est-elle ? demanda Marcel.

— Chez madame de Sambris, répondit Hugues. Mademoiselle Yvonne est malade.

— Allons-y ! Nous leur apprendrons à tous la vérité.

Ils se rendirent aussitôt à Neuilly. Yvonne les reçut.

— Vous cherchez Flammette ? Elle n'est pas ici.

— Cela va-t-il recommencer ainsi que cet hiver ? dit Marcel.

Hugues prit la parole :

— C'est bien vous, Mademoiselle, qui avez envoyé chercher Flammette, ce matin ?

Yvonne opposa une forte dénégation.

— Enfin, reprit Hugues de plus en plus inquiet, vous étiez malade ce matin ?

Yvonne éclata de rire.

— Vous rêvez, monsieur Hugues.

— Malheureusement, non. Ce misérable nous a encore joués.

Ils quittèrent Yvonne et revinrent en courant, rue Boislevet, demander de plus amples renseignements à Courtias.

Après l'avoir entendu, ils n'eurent plus aucun doute.

— C'est lui. Il l'a prise !

— Nous le connaissons maintenant et, peut-être, pourrons-nous le joindre.

Ils partagèrent aussitôt la besogne : Raymond courut à la Préfecture donner les indications nécessaires : les autres établirent leur plan pour retrouver Dartigues.

— J'ai mon idée, dit Marcel.

Et il leur expliqua son projet.

Courtias tremblait, en apprenant que l'on avait enlevé Mademoiselle.

— Le bandit ! faisait-il. Le bandit !

Il s'accusait même d'être la cause de cet enlèvement.

— J'aurais dû m'en douter... J'aurais dû le prendre, ce bandit... J'aurais dû...

Il redressa sa haute taille, passa la main dans ses cheveux emmêlés et frappa du pied.

— Triple bête ! s'écria-t-il. Il est trop tard pour te lamenter. Puisque tu as fait le mal, c'est à toi de le réparer. Il ne faut pas dire « j'aurais dû », il faut dire « je dois ».

Il alla trouver les jeunes gens et les supplia de le prendre avec eux.

— Je suis encore solide et pourrai me rendre utile. Vous partez ? J'en suis.

Dans la cour des grandes lignes, gare Saint-Lazare, le soleil brûle. La cour est presque déserte, le public recherchant l'ombre des arcades. Des fiacres, traînés par des chevaux fatigués, arrivent avec une sage lenteur. Quelques omnibus, chargés de bagages, font une entrée plus bruyante. Des hommes d'équipe, harassés, dormant à demi, se lèvent avec peine et viennent décharger les malles.

Sur le trottoir, inquiet, un voyageur consulte l'heure et examine avec soin les voitures qui font leur apparition. C'est Dartigues.

Onze heures sonnent. Le train partira dans un quart d'heure.

— John aurait-il échoué ? murmure-t-il.

Le coupé paraît à ce moment. Dartigues fait signe à John de s'arrêter entre les deux cours, près de l'hôtel Terminus.

— Hé bien ! John ?

— Tout va bien. Elle dort encore.

— Elle en a pour quelque temps. J'ai fait retenir un coupé pour vous. Voici vos billets.

— Quand partons-nous ?

— Immédiatement. Je me charge de la voiture. Vous vous rappelez bien mes instructions ?

— Je conduis la demoiselle à Dieppe, je l'embarque et... au large !

— Parfait ! Voici mille francs.

John prend le billet, le glisse dans un portefeuille bien garni.

Dartigues ajoute :

— Vous en aurez autant à votre retour,

— All right ! répond John, tandis que ses yeux luisent sournoisement, à la pensée qu'il saura récolter plus qu'on ne lui promet.

— Et les effets, demande-t-il ?

— Ils sont dans la valise. Allez les chercher, voici le ticket.

John monte rapidement l'escalier et Dartigues s'approche curieusement de la voiture. Il sourit de satisfaction. Ses lèvres minces et sèches découvrent des dents aiguës et tranchantes, seul point de ressemblance qu'il eût avec la belle Félicia.

— Je te tiens enfin, mon bel oiseau, se dit-il. Tu ne me feras plus courir !

Mais le voilà qui blêmit tout à coup. Il a reconnu Flammette.

— Elle !

Ses yeux se voilent. Des souvenirs lui reviennent... Son pacte avec l'agent Henderson, leur promenade à Sainte-Hélène, la lutte, les coups de revolver, sa fuite éperdue à travers l'île, puis sa chute, le long des rochers. Une douleur lui paralyse le bras, l'épaule, le côté droit. Il est très faible. Personne ne passera là : il va mourir... Mais voici qu'il se ranime ; il respire à nouveau. Son visage est frais et purifié. Il ouvre les yeux : un petit ange blond le regarde en souriant.



— Ce ne sera rien, Monsieur ; un bobo de rien du tout.

Oh ! l'adorable vision ! Il reste en extase devant elle...

Et, maintenant, là, dans cette voiture, il la revoit. Des fleurs sont auprès d'elle. Sa tête repose doucement en arrière, ses yeux sont clos.

Une voix gouailleuse s'élève :

— Ah ! Ah ! Monsieur contemple !

John, une valise à la main, est près de la portière.

— Il nous reste cinq minutes. Il faut partir.

Dartigues se retourne et, lentement, prononce :

— Non.

Puis il baisse les vitres, établit un courant d'air dans la voiture, jette violemment le bouquet dans le ruisseau et dit à John :

— Conduisez Mademoiselle à Saint-Germain, chez monsieur de Breuze, son grand-père.

John ne gouaille plus : il ne comprend pas.

— A Saint-Germain ?

— Allez !

Dartigues se ravise, sort un second billet de mille francs et le tend à John.

— Votre commission. Allez !

— Alors... Dieppe ?

— J'ai changé d'avis.

— All right !

John siffle, ramasse les rênes, donne un coup de fouet et la voiture part rapidement, tandis que Dartigues, rêveur, la considère au loin... Plus rien : elle a disparu. Des voyageurs passent, des fiacres circulent, des omnibus s'arrêtent : la vie continue tout autour de lui. Il secoue les épaules, se dégage de ce songe...

Pourtant, il n'est plus le même. Sa tête lui pèse, ses membres sont las. Il n'a plus cette sèche silhouette de froid aventurier. Il marche avec peine, les gestes hésitants. Il ne cherche même pas à discerner pourquoi il a agi ainsi et ne tire pas vanité de sa bonne action, la première de sa vie. Non, il est comme John : il ne comprend pas. Mais il n'a pas le flegme du cocher et aucun « all right » ne vient sur ses lèvres.

Il se dirige vers un restaurant et déjeune. Pendant le repas les idées lui reviennent plus claires. Que va-t-il faire maintenant ? Sa place n'est plus chez monsieur de Breuze : il doit abdiquer.

— Bah ! quittons Paris, quittons la France. Mon billet sera encore valable ce soir. John me conduira.

Son plan s'établit aisément. Il se rend l'après-midi chez différents banquiers et opère le retrait de ses fonds, donnant une adresse à Londres : c'est là qu'il s'arrêtera d'abord. Ses différentes courses achevées, il retourne à Suresnes, dans son petit hôtel, y met en ordre ses papiers. John arrive.

— Vous prendrez l'autre cheval, dit Dartigues, et me conduirez ce soir à la gare Saint-Lazare.

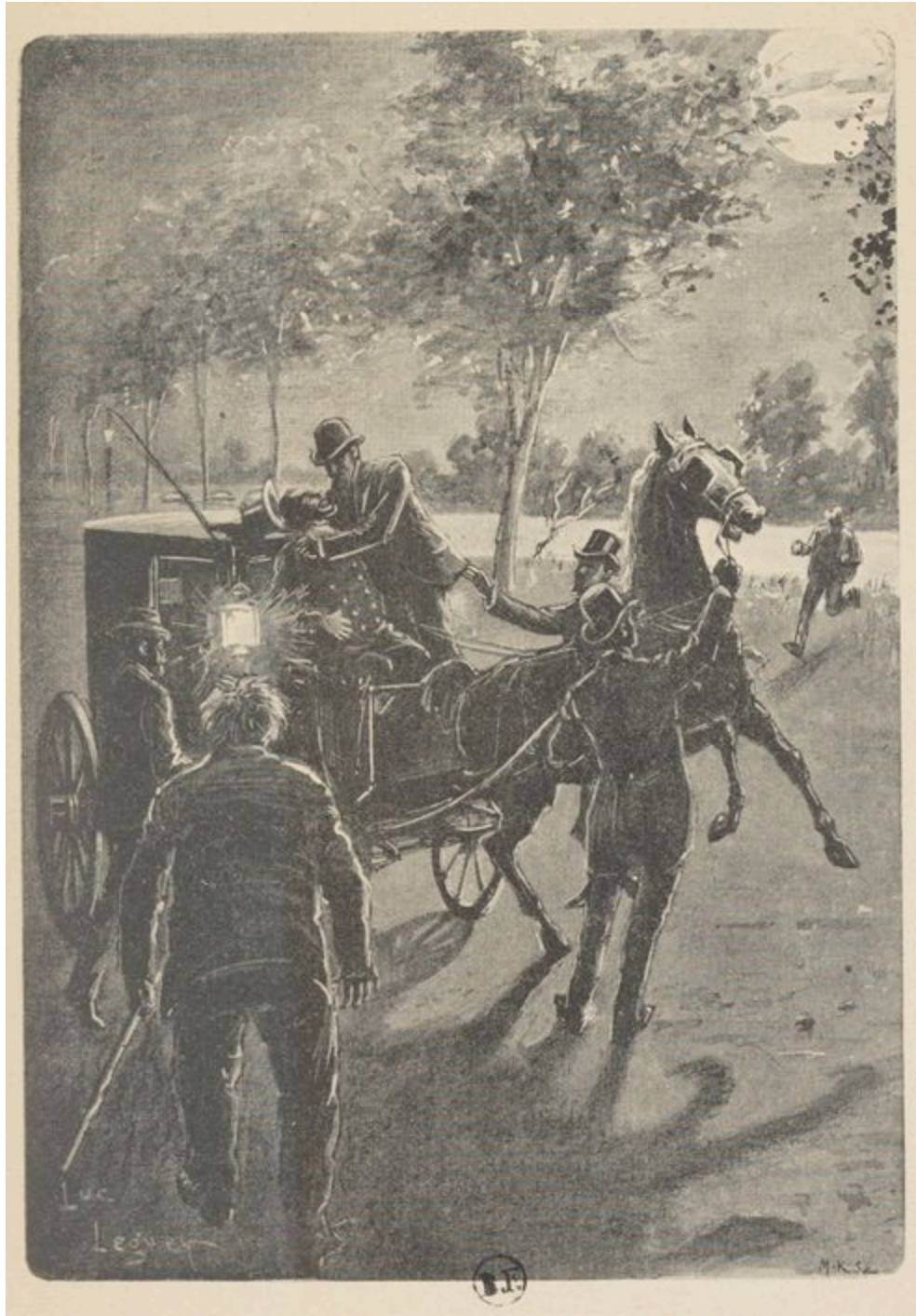
— Monsieur part ?

— Oui. Et mademoiselle de Breuze ?

— Elle est à Saint-Germain.

— All right !

Cette fois, il l'a dit lui-même. Oui, « all right » ; oui, tout va bien ; il n'a plus rien à faire ici. Le soir, il part, sans tristesse, le cœur vague. La voiture longe le quai, entre Suresnes et Neuilly. Soudain, elle s'arrête violemment. Il penche la tête à la portière et regarde : des gens sont là, tout autour. L'un, très grand, a sauté sur le siège et maintient le cocher, pendant qu'un autre garde la bride du cheval. De chaque côté du coupé, il y a deux hommes.



— Descendez, dit l'un.

Dartigues, surpris, obéit et reconnaît Marcel. Un mince sourire lui plisse les lèvres.

— Ah ! Ah ! Le tour est bien joué, Messieurs. Tous mes compliments.

Il achève à peine de parler que deux mains le prennent à la gorge. Il recule brusquement en arrière, mais ne peut se dégager de l'étreinte. Les doigts, noués et roides, s'enfoncent, s'agrippent autour de son col, comme ces crocs vieux et rouillés, que l'on arrache en cassant le ciment qu'ils mordent et perforent.

— Lâchez-moi, dit Dartigues.

— Où est-elle ? Où l'avez-vous mise, rugit Courtias, qui le serre à la gorge.

— Chez son grand-père, à Saint-Germain. Lâchez-moi.

— Laissez-le, disent les jeunes gens, qui poussent un soupir de satisfaction.

Mais le vieux bonhomme jette un cri de douleur. Dartigues vient de lui donner un coup de dents en plein avant-bras, pour lui faire lâcher prise.

— Bandit !

On aperçoit leurs ombres, entrelacées par la lutte, qui dévalent le long de la Seine. Elles s'affaissent et roulent... Les jeunes gens se précipitent et entendent le bruit d'un corps qui tombe à l'eau. Ils courent et voient Courtias, meurtri, le front ensanglanté.

— C'est fini, dit le vieux. Il n'y touchera plus maintenant, à notre demoiselle.

Quand ils reviennent sur la route, ils ne trouvent plus la voiture. Monsieur John a trouvé prudent de s'enfuir. Qu'importe ?

Flammette est à l'abri ; elle a retrouvé les siens et son persécuteur a rejoint feu Henderson. Courtias a raison : leur tâche est accomplie.

Et, songeant au chemin qu'ils ont pris pour parvenir à ce résultat, ce n'est pas « all right » qu'ils se disent, mais « tout droit ».

FIN DE LA SECONDE PARTIE



TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

MONSIEUR DE BREUZE

Après une heure de trajet, Flammette rouvrit les yeux. Surprise de se trouver en voiture, elle fut quelques minutes avant de se rendre compte de sa situation. Faisant un effort sur elle-même, elle frappa à la vitre.

John arrêta et descendit.

— Mademoiselle désire ?

— Où me conduisez-vous donc ?

— Nous quittons Chatou, Mademoiselle. Dans quelques minutes nous serons à Saint-Germain.

Flammette le regarde, étonnée.

— Pourquoi Saint-Germain ?

Elle respire avec force et se rappelle tout à coup.

— Ah ! Oui ! Nous allons chez Yvonne. Elle est donc à Saint-Germain ?

— Non, Mademoiselle, répond John avec respect, nous allons chez monsieur de Breuze, le grand-père de Mademoiselle.

— Mon grand-père ?

L'étonnement de Flammette augmente. Son- grand-père ?... Qu'est-ce que cela signifie ?...

— Que Mademoiselle se repose, reprend John. Le grand air va la réveiller tout à fait.

Il monte lestement sur son siège et fouette son cheval.

La voiture roule sur la grand'route, avec son bruit berceur et monotone. Idées et suppositions s'entrechoquent dans le cerveau de Flammette, sans qu'elle puisse comprendre exactement. Son grand-père ?... Ce mot lui revient continuellement aux oreilles. Le cocher a dû se tromper ; elle n'a point de grand-père, puisqu'elle n'a point de famille. Mais pourquoi la conduirait-il alors chez monsieur de Breuze ?... Ce monsieur de Breuze n'est-il pas le grand-oncle d'Yvonne ?

La voiture roule sur le pavé. Ils traversent le pont du Pecq. En face, est Saint-Germain. Elle aperçoit la terrasse, cette fameuse terrasse, sur laquelle

ils ont rencontré Françoise à la recherche de la bonne demoiselle. Le cheval prend le pas : il monte la côte de Saint-Germain.

Son grand-père !...

Aurait-on retrouvé sa famille ?... Ses amis l'auraient-ils ainsi envoyée, afin de lui éviter la tristesse de la séparation ?... Cette pensée l'obsède bientôt : « Oui, oui, ils ont retrouvé les miens, et ce sont eux qui m'envoient. » L'interminable côte touche à sa fin. Flammette reprend haleine et se ressaisit.

— Laissons-nous faire, se dit-elle, nous verrons bien.

La voiture s'engage dans les rues de Saint-Germain. John paraît être sûr de son chemin. Il prend la rue de Lorraine et s'arrête à la porte d'un vieil hôtel.



— Mademoiselle peut descendre.
Flammette met pied à terre. Elle chancelle un peu, légèrement étourdie.
John sonne à la petite porte, voisine de la porte cochère.
Le concierge paraît et le reconnaît.
— Qu'y a-t-il, monsieur John ?
John s'efface devant Flammette et dit au concierge :

— Prévenez monsieur de Breuze que sa petite-fille est ici.

Flammette entre dans la cour. Devant elle se dresse l'hôtel sévère. Un instant, elle ferme les yeux, cherchant ses souvenirs. Où donc a-t-elle déjà vu cette façade, ce perron ?... Pourtant, elle est venue là, autrefois. Elle était avec une dame qui pleurait. Quelle était donc cette dame et pourquoi pleurait-elle ?... Elle se souvient parfaitement.

— « Elle me tenait par la main, nous avons monté ce perron... »

Et Flammette monte le perron ; elle pousse la porte, entre dans l'antichambre.

— « Nous sommes restées là, puis... »

Après avoir hésité un moment, elle ouvre une porte.

— « Nous sommes entrées dans ce salon et avons attendu. »

Elle entre et s'assoit. Rien de tout cela ne lui est inconnu. Elle passe sa main sur ses yeux et cherche à se rappeler.

Quand donc cela est-il arrivé ?.. Quelle était cette dame ?... Que venaient-elles faire dans cette maison ?... Il y a longtemps de cela, bien longtemps, car les choses lui paraissaient beaucoup plus grandes.

Elle ouvre les yeux : un vieillard est devant elle, qui la considère en tremblant. Deux larmes roulent sur ses joues. Il joint les mains et murmure :

— Louise ! Ma petite Louise !...

Flammette ne bouge pas. Il s'avance :

— Mon enfant !

Flammette tombe dans ses bras :

— Grand-père !

Ils peuvent enfin s'expliquer. Monsieur de Breuze lui dit avoir reçu un télégramme de Pierre de Sambris, annonçant que sa petite-fille était vivante.

Flammette ne comprend pas. Que vient faire là Pierre de Sambris ?

— Pardonnez-moi, grand-père, je suis lasse. J'ai la tête brisée.

Elle s'assoit auprès de lui sur un canapé et pose câlinement sa tête sur son épaule,

— Racontez-moi, grand-père, racontez-moi.

Monsieur de Breuze pleure doucement :

— Si tu savais, petite... En te voyant, tout à l'heure, j'ai cru que c'était ma petite Louise, qui me revenait du couvent.

Flammette ouvre de grands yeux et demande encore :

— Racontez, grand-père, racontez.

Monsieur de Breuze prend Flammette par la main et l'entraîne dans la maison. Ils montent un étage et pénètrent dans une chambre aux volets clos. Il pousse les persiennes ; la lumière entre toute.

— Regarde : c'était sa chambre.

Flammette, oppressée, reste sur le seuil. Elle tient craintivement la main de son grand père et n'ose avancer. D'un regard elle a déjà tout examiné. Elle a vu le petit lit blanc, le bureau, les petites tables, les bibelots... Ainsi tout cela était à sa mère !... C'est là qu'elle a vécu !... Sa mère !... Que ce mot est doux... Au-dessus du bureau il y a un portrait de jeune fille, qui ressemble étrangement à Flammette. Ce sont les mêmes yeux aux longs cils, la même chevelure blonde, le même sourire, peut-être un peu plus mélancolique. Flammette tombe à genoux, devant ce portrait.



— Maman ! Maman !

Et les mots lui reviennent, qu'elle dut prononcer autrefois :

— Maman ! Maman ! Pourquoi es-tu si blanche ?

Tout le passé lui apparaît ; la mémoire lui revient : elle se rappelle son enfance, père, mère, la nuit terrible où elle perdit sa mère, et son épouvante devant les premières morsures du feu.

Monsieur de Breuze s'inquiète.

— Viens, petite, ne reste plus là.

Flammette obéit, se retire doucement pour ne point déranger maman, qui, sûrement, doit être encore là, et suit son grand-père.

Monsieur de Breuze la prend par la main et ne cesse de la contempler. Les mauvaises heures du passé sont abolies : il retrouve presque son enfant. Il prend mille précautions, en lui faisant descendre l'escalier.

— Prends garde, mignonne, les marches sont hautes... Comment es-tu venue ? As-tu déjeuné, au moins ?

Flammette sourit :

— Ma foi, non ; je n'y songeais plus.

Monsieur de Breuze appelle, fait préparer un repas et installe lui-même sa petite-fille dans la salle à manger. La pièce est sombre, ainsi que toutes les autres, car, depuis les derniers malheurs, l'hôtel a clos ses volets en signe de deuil et l'ombre règne.

— Maintenant, dit monsieur de Breuze, tu vas me conter comment tu es venue ici, car je ne sais rien, moi ; je n'ai que cette dépêche de mon neveu Pierre, m'annonçant que tu es retrouvée.

— Mais, grand-père, moi non plus, je ne sais rien. Je suis toute surprise. Ce matin même, j'ignorais que j'avais une famille...

Et elle fait le récit de son voyage en voiture, son sommeil subit et son réveil à Chatou.

Le mystère ne s'éclaircit pas encore.

— Bah ! dit monsieur de Breuze, Pierre nous mettra au courant, plus tard. Dis-moi seulement ce que tu sais, ce que tu es devenue.



Flammette, rapidement, lui apprend comment elle a été recueillie par ses cinq amis et quelle fut sa vie depuis la catastrophe de Montréal, où elle perdit son père.

— Les braves gens, s'écrie monsieur de Breuze, je veux les connaître. Comment pourrai-je jamais les remercier ?...

— En me laissant être encore un peu leur fille, grand-père.

— Oui, mon enfant, sois tranquille ; je ne t'accaparerai pas. Alors, ils t'ont nommée Flammette... C'est gentil ; cela te va bien...

— A mon tour, grand-père. Parlez-moi de ma mère, de mon père.

Monsieur de Breuze devient plus grave. Il hésite à confier son chagrin à sa petite-fille, mais elle le presse de questions.

— Vous étiez donc séparés ?... Comment n'avez-vous pas su qu'ils étaient en Amérique ?

— Hélas ! ma pauvre enfant, j'aurais préféré t'avouer mes fautes plus tard.

— Vos fautes, grand-père ?

— Oui, petite, c'est bien le mot. Après tout, il vaut mieux que tu n'ignores rien. Écoute !

Dans la pièce sombre et triste, on entend seulement la voix grave de monsieur de Breuze.

Le regard perdu dans le lointain, entourant sa petite-fille de son bras, il évoque le passé. Il conte son premier mariage, la mort de sa femme et l'éducation de sa fille.

Flammette ne perd pas une de ses paroles. Elle arrive enfin à connaître sa mère.

Arrivé au récit de son second mariage, monsieur de Breuze ferme les paupières.

— Vois-tu, petite Flammette, j'ai cru pouvoir donner à ma fille une seconde maman, qui serait une grande amie.

Maintenant, il lui dit le projet de mariage qu'il avait formé pour sa fille, sa résistance, puis le choix qu'elle avait fait.

— Tu comprends, petite, cela venait à l'encontre de tous mes désirs. Certes, je connaissais et estimais ton père, mais je n'ai pu m'habituer à voir en lui un mari pour ma fille

Il s'émeut au souvenir de la séparation.

— Et puis, fait-il brusquement, je n'étais plus mon maître et c'est là où je fus coupable. Je n'aurais pas dû écouter certains conseils.

Flammette l'arrête.

— Non, grand-père, ne me le dites pas. Je n'ai pas besoin de savoir ces choses. Parlez-moi de maman.

La physionomie de monsieur de Breuze s'éclaire.

— Ta maman ? Mais c'est tout à fait toi, petite. Je crois la retrouver, quand je te regarde.

— Expliquez-moi, grand-père... En entrant dans la cour de l'hôtel, il m'a semblé me reconnaître. Suis-je donc déjà venue ici ?

— Oui, petite. Tes parents ont passé un mois en France.

— Alors, c'est avec maman que je suis venue ici ?

— Sans doute, répond monsieur de Breuze, hésitant.

— Je ne me rappelle pas vous avoir vu, grand-père.

Monsieur de Breuze baisse la tête.

— Je ne vous ai pas vues, non plus, dit-il.

— Vous n'étiez pas là ?

— J'étais là.

Devant la tristesse, presque honteuse, qui couvre sa figure, Flammette reprend doucement.

— Ne parlons jamais plus de ces vilaines minutes.

Elle s'appuie contre lui, ferme les yeux et ne tarde pas à s'endormir.

Elle fut toute étonnée, à son réveil, de se trouver dans la chambre de sa mère. Deux personnes étaient à ses côtés, monsieur de Breuze et Pierre de Sambris.

— Hé bien ! Mademoiselle Flammette, êtes-vous heureuse ? fit le jeune homme. Vous savez que nous sommes cousins ?

— Êtes-vous satisfait, grand-père ? demande Flammette. L'explication est-elle claire ?

— Pas trop, répondit le vieillard, et je ne suis pas fâché de ton réveil : tu pourras peut-être nous mettre sur la voie. Parle, Pierre.

Pierre raconta son entrevue avec Marcel, le matin même. Il avait eu, aussitôt après, la pensée de télégraphier à son oncle.

— Pourquoi, sur ta dépêche, m'as-tu prié de ne rien dire à Dartigues ?

— J'avais de graves raisons pour me méfier de cet homme.

— Tu as tort, mon enfant. La preuve en est que Flammette m'a été ramenée par les soins de Dartigues, dans sa propre voiture.

— Ce n'est pas à moi de vous donner un démenti, mais je pense que notre ami Marcel vous éclairera définitivement sur le personnage.

— Vous n'oublierez pas d'embrasser ma cousine Yvonne, dit Flammette à Pierre, qui se retirait.

Ils l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

Comme ils revenaient, monsieur de Breuze appela le concierge.

— Qu'on ouvre toutes les fenêtres, dit-il ; mettez des fleurs partout. C'est jour de fête : j'ai retrouvé mon enfant.



CHAPITRE II

LES DEUX FAMILLES

Flammette, brisée par les émotions de la veille, venait à peine de se lever, que monsieur de Breuze lui annonça son intention de lui donner une institutrice.

— Mon choix est fait. Je me suis adressé à madame Rémonin, que m'a recommandée madame de Carcilly, ma vieille amie.

Flammette s'inclina devant les ordres de son grand-père. Elle put songer à son aise, en faisant sa toilette, à l'intrusion de cette dame.

Tout en s'efforçant de s'estimer fort heureuse de la connaître, elle la considérait un peu comme un gendarme devant veiller sur elle. Son esprit se reporta insensiblement aux bonnes leçons que ses amis lui avaient données.

Elle revit le Canada lointain, le mont Royal et les excursions à travers la campagne, où l'on apprenait tant. Les voix des cinq papas lui sonnaient à l'oreille ; elle les entendait décrire les choses de la nature, expliquer les progrès de l'industrie. Tout avec eux était attrayant, tout facile. Plus tard, à Paris, les visites minutieuses des musées et des monuments fournissaient un nouveau genre d'études. Elle se voyait, à son tour, enseignant à Françoise et fière des succès de son élève.

Flammette rêvait. Que devenaient-ils à Paris ? Que devaient-ils penser d'elle ?... Ils avaient reçu sa dépêche les prévenant de sa visite pour l'après-midi. Sans doute, ils l'attendaient avec impatience. Et la maison ?... Comment serait-elle dirigée dorénavant ?... N'importe ! Ils pouvaient être assurés qu'elle ne les abandonnerait point. Ah ! non !... Elle leur devait trop, à ses chers papas ; elle les aimait trop...

Flammette rêvait. Passé, présent, avenir tourbillonnaient ensemble devant elle. Montréal, Passy et Saint-Germain l'occupaient également.

La femme de chambre frappa et annonça à Mademoiselle que madame Rémonin était en bas.

Une douche glacée n'aurait pas produit effet plus violent sur Flammette.

— C'est bien. Priez madame Rémonin d'attendre : je descends. Elle se hâta de terminer sa toilette et courut au salon. Madame Rémonin se leva et

lui serra la main.

C'était une grande et forte dame, un peu massive, la figure carrée. Un lorgnon lui rendait la physionomie encore plus symétrique. Elle paraissait très froide, quoique ses yeux fussent doux et bons.

— Monsieur de Breuze m'a priée de rester auprès de vous, afin de parfaire à votre éducation. Je souhaite que vous m'aidiez dans mon œuvre.

— Je ferai mon possible pour vous donner satisfaction, Madame.

— Je prends note de cette bonne parole, ma chère enfant. Puisque nous sommes appelées à vivre ensemble, je vous avertirai immédiatement de ce que je réclame de vous. Avant tout, une très grande obéissance, la correction la plus absolue et l'attention la plus parfaite.

— Et ensuite ? demanda malicieusement Flammette.

— Ensuite je vous laisserai votre liberté. Mais je vous préviens que je serai très sévère. Il est indispensable pour la petite-fille de monsieur de Breuze de faire honneur au nom qu'elle porte.

Madame Rémonin assujétit son lorgnon d'un geste sec et reprit d'un ton ferme :

— Je vais vous faire passer un examen.

Flammette répondit, non moins ferme :

— Je suis prête, Madame.

Et aussitôt l'examen commença. Madame Rémonin posa d'abord une question d'histoire :

— Que savez-vous de Louis XIV ?

Elle fixa son élève, pensant avoir à la reprendre dès la première phrase. Mais Flammette, posément, ainsi que Marcel le lui avait enseigné, développa la question en plusieurs parties, prenant d'abord la vie même du roi, puis esquissant les grandes lignes de son règne et abordant enfin son œuvre politique.

Madame Rémonin l'écoutait avec surprise.

— Je vois, dit-elle, que vous savez votre histoire. Passons à la géographie : parlez-moi du Massif Central.

Imperturbablement, Flammette divisa également la question : situation des montagnes, nature du sol et principaux monts.

Madame Rémonin ne la laissa pas achever.

— Je vois que vous savez aussi votre géographie. Passons à la littérature. Quelle impression vous ont laissée les fables de La Fontaine ?

Avec le même esprit méthodique, Flammette conta son impression, parlant du style, de l'idée et de l'époque.

Cette fois, l'étonnement de madame Rémonin fut à son comble.

— Où avez-vous appris tout cela, ma chère enfant ?

— Avec mes professeurs, Madame.

— Combien en aviez-vous donc ?

— Cinq.

— Savez-vous une langue vivante ?

— Étant au Canada, je parlais couramment l'anglais.

A ce moment, monsieur de Breuze entra.

— Ah ! Ah ! Déjà au travail ?... Hé bien ! Madame, que pensez-vous de votre élève ?

— Je pense, Monsieur, que je n'en eus jamais d'aussi savante.

— Vraiment ?

Devant la figure étonnée de monsieur de Breuze, Flammette se mit à rire.

— Décidément, grand-père, vous me preniez pour une ignorante.

— Décidément, petite, ma reconnaissance augmente encore envers tes amis.

— Alors, dépêchons-nous et nous pourrons les voir.

Ils suivirent son conseil et se mirent promptement à table.

Il fut convenu que le grand-père accompagnerait son enfant à Passy et que madame Rémonin viendrait la chercher. A la fin du déjeuner, on remit une lettre à monsieur de Breuze. Aussitôt qu'il l'eut parcourue, son front s'assombrit.

— Vous avez un ennui, demanda Flammette ?

— Un chagrin, mon enfant. Il vient d'arriver un accident à un de mes parents.

— Un de vos parents ? Mais il est le mien aussi.

Monsieur de Breuze hésita, puis déclara :

— Non, mon enfant : c'était mon beau-frère. Tu m'excuseras auprès de tes amis, mais je ne pourrai rester toute la journée avec vous.

Flammette s'impatientait de voir le déjeuner durer encore.

Enfin, ils purent s'apprêter à partir. Madame Rémonin prit Flammette à part et lui fit une observation.

— J'ai cru remarquer, mon enfant, un moment d'impatience...

— Oh ! Madame ! Si vous saviez !... J'ai une telle hâte...

— Ce n'est pas une raison ; une véritable jeune fille doit toujours parler et agir avec modération.

Flammette avait envie de trépigner. Craignant que l'admonestation de madame Rémonin ne leur fît manquer le train, elle se contint.

— Je m'efforcerai de me modérer. Au revoir, Madame.

— A ce soir, mon enfant. Je vous chercherai à six heures.

Flammette s'empressa de rejoindre son grand-père. Ils furent tous deux silencieux pendant le voyage : l'un avait le souci de Dartigues, et l'autre de cette vie nouvelle.

Rue Boislevet, on les accueillit avec des cris de joie. Flammette quitta monsieur de Breuze et courut embrasser ses amis. Ils avaient des larmes dans les yeux en revoyant leur fille. Elle les prit séparément par la main et les présenta à son grand-père.

— Voici Marcel, qui a risqué sa vie pour me sauver avec l'aide de mon bon Charlemagne. Et voici Raymond, Hugues et Frédéric, auxquels je dois aussi de vivre, puisque leurs soins ont eu raison de mon mal. Tous les cinq, ils vous ont conservé votre petite-fille, l'ont choyée, élevée, aimée. Ils vous la rendent maintenant qu'ils ont pu vous retrouver ; mais les devoirs qu'ils se sont imposés pour moi leur ont donné des droits, et si vous êtes mon grand-père, ils restent toujours mes papas.

— Certes, répondit monsieur de Breuze, et je les supplie de conserver ces droits, de ne pas oublier leur enfant et de lui porter la même protection.

Ensuite, il demanda aux jeunes gens comment ils avaient pu retrouver les traces de sa famille.

— J'allais précisément vous proposer de vous conter les multiples péripéties de notre aventure, dit Marcel, en entraînant le vieillard dans le salon.

Pendant ce temps, les autres questionnèrent Flammette.

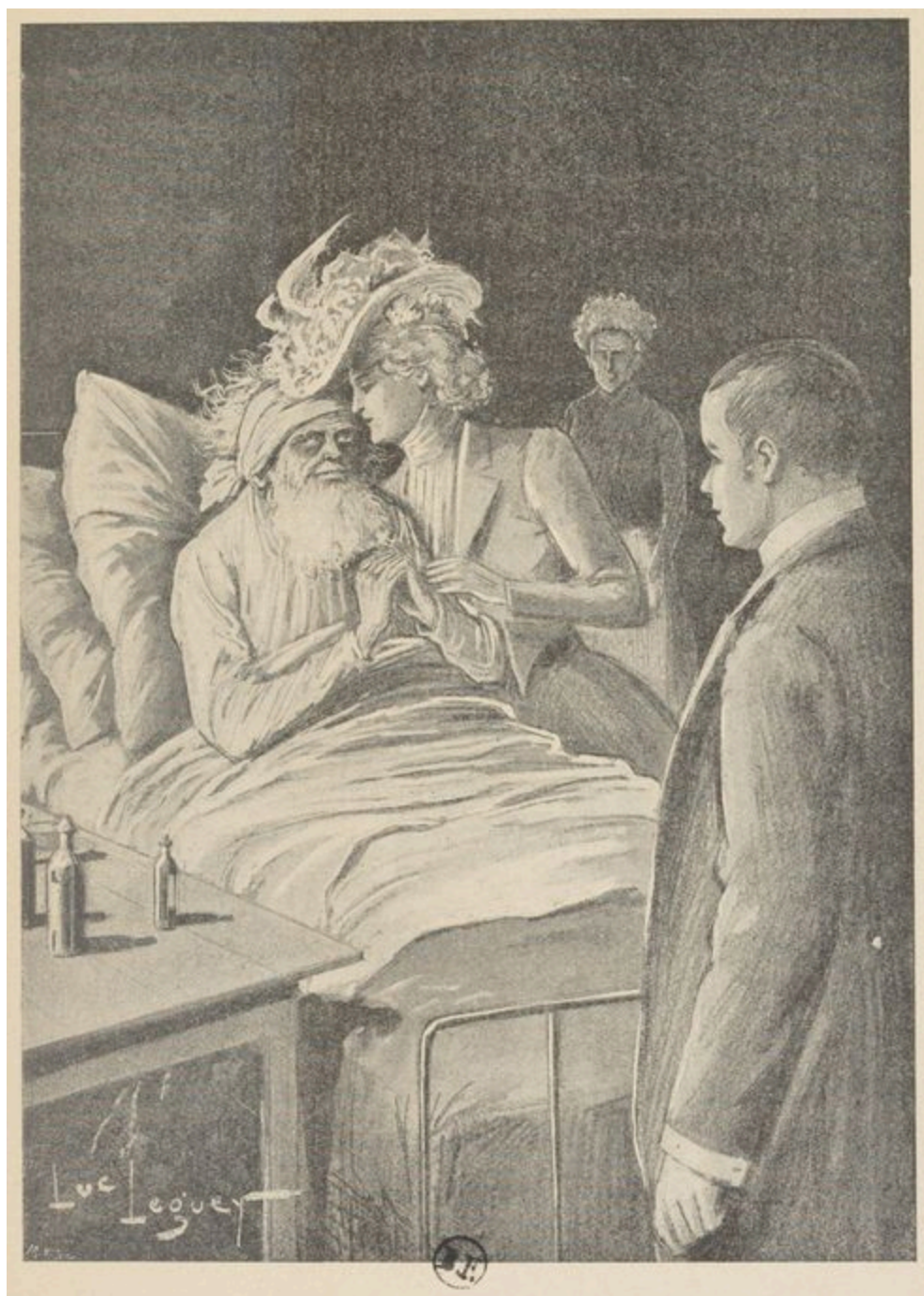
Elle leur fit le récit de son séjour dans l'hôtel de Breuze et de son entrevue avec madame Rémonin.

— Oh ! Si vous l'aviez vue tout à l'heure, me donnant une leçon de maintien au moment où nous allions prendre le train !... J'étais en colère... Rassurez-vous ; j'ai voulu vous faire honneur et je me suis tenue respectueusement. Sans cela, j'aurais sauté en l'air.

Elle les amusa en leur mimant la scène de l'examen.

— Vous comprenez, j'étais inquiète. Je me demandais sur quoi elle allait m'interroger, et paf ! c'est de ce bon Louis XIV qu'il s'agit ! J'ai pris ma

figure sévère, j'ai décomposé la question avec un beau sang-froid et, sans lever les yeux, sans un geste, j'ai parlé, parlé tout le temps. Elle se remuait sur sa chaise, voulait placer un mot, mais j'ai résisté... toujours pour vous faire honneur.



— Flammette, dit Hugues, c'est la première fois que je t'entends te moquer de quelqu'un.

— J'ai tort, je le sais bien, répliqua-t-elle en rougissant, mais pourquoi me donner un gendarme ? Je n'y suis pas habituée.

Monsieur de Breuze sortit du salon et vint embrasser sa petite-fille. Marcel l'accompagna jusqu'à la porte de la rue.

— Ce malheureux était en cas de légitime défense.

— Oui, comptez sur moi, répondit monsieur de Preuze, j'userai de mon ancienne influence pour que l'enquête n'aboutisse pas. Au revoir, petite !

— Quelle enquête ? De qui parlez-vous ? demanda Flammette à Marcel, lorsque son grand-père fut parti.

— Rien de bien grave, mignonne. Rien, surtout, qui t'intéresse.

Marie ouvrit la porte.

— Hé bien ? Mademoiselle est là et elle ne me salue point ?

— Où avais-je la tête, ma bonne Marie ? Pardonne-moi.

— Mademoiselle oublie aussi monsieur Courtias : votre visite lui ferait peut-être du bien.

— Comment ?

— Sans doute ! Il est si malade !

Flammette jeta un regard de reproche à ses amis.

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenue ?

Marcel, très irrité, tança sévèrement Marie. Ils avaient convenu de cacher à leur fille l'état du pauvre homme, afin de ne pas lui causer une nouvelle émotion.

Courtias était rentré la veille avec la fièvre : il grelottait et claquait des dents. Frédéric l'avait fait coucher aussitôt et le veillait depuis, très inquiet du violent délire qui secouait le malheureux.

L'enquête au sujet du meurtre de Dartigues avait déjà commencé et l'on était venu, dans la matinée, questionner les jeunes gens. Les blessures de Courtias indiquaient qu'il avait eu à lutter et surtout à se défendre. On avait donc tout espoir de ne pas voir poursuivre les choses. D'autre part, la déposition de John ayant été accablante pour son défunt patron, il n'y avait plus, en réalité, à se préoccuper que de la fièvre du brave homme.

Lorsque Flammette entra dans sa chambre, elle le trouva haletant.

— Courtias, fit-elle doucement. C'est moi !

Il la regarda et dit d'une voix rauque :

— Dans l'eau, dans l'eau ! Ah ! Ah ! Tu n'y toucheras plus, à notre demoiselle ! Oh ! Il mord, il griffe... Lâche ! Dans l'eau, dans l'eau !

Le vieux bonhomme tenta de se dresser, mais il en fut empêché par Frédéric et, brisé, râlant, le front baigné de sueur, il ferma les yeux. Une minute après, il les rouvrit et aperçut tout à coup Flammette.

— Notre demoiselle !

— Vous me reconnaissez, Courtias ?

— Je suis bien las, notre demoiselle, bien las, mais bien heureux de vous voir là, tout près.

— La fièvre est tombée, murmura Frédéric. Je réponds de lui.

Flammette vint se placer à côté du lit.

— Ne bougez plus, père Courtias, soyez bien sage. Vous aurez une récompense.

— Laquelle ? bégaya le vieux sorcier, qui ne parlait plus qu'avec peine.

Flammette sourit et, lui prenant sa grosse tête grise entre ses mains, elle mit un long baiser sur son front.

Les yeux du pauvre bonhomme s'illuminèrent.

— Chut ! dit Flammette. Rappelez-vous : je vous l'avais promis autrefois ? Je me suis exécutée aujourd'hui, voilà tout. Maintenant, dodo.

Et, comme aux tout petits enfants, qui ne veulent s'endormir qu'en tenant leur maman, elle mit la forte main rugueuse du vieux dans sa petite main fine et chantonna doucement jusqu'à ce qu'il s'assoupit.

A six heures, madame Rémonin vint la chercher. Elle fut stupéfiée en voyant son élève dans cette chambre basse, veillant ainsi le réparateur de parapluies.

Elle se proposait de la sermonner, lorsqu'un nouveau spectacle la choqua bien davantage encore : Flammette embrassait ses amis et leur prodiguait mille recommandations de maîtresse de maison.

— A quoi pensez-vous, mon enfant ?

Flammette ne se contentait plus.

— Je pense, Madame, que je suis très malheureuse de quitter ceux que j'aime et qui se sont toujours dévoués pour moi. Si vous saviez ce qu'ils ont fait pour leur Flammette, vous ne me blâmeriez pas. Tenez ! Je vous souhaite d'être dans un incendie, d'avoir une fièvre cérébrale, de perdre la mémoire, de manquer mourir mille fois et vous comprendrez alors ce qu'ils sont pour moi, eux, qui m'ont sauvée de tout cela.

Elle frémissait, indignée, pleine de rage et d'émotion. Madame Rémonin retira son lorgnon, essuya ses yeux et dit simplement :

— Vous aviez raison, mon enfant. Excusez-moi !

— Oh ! Madame ! fit Flammette saisie.

Puis, voyant que madame Rémonin lui souriait avec bonté, elle prit son bras, en murmurant :

— Alors, nous serons amies, n'est-ce pas ?

Les cinq jeunes gens les considérèrent longtemps, pendant qu'elles s'éloignaient. Lorsqu'elles eurent disparu, ils rentrèrent à regret. La maison leur semblait triste sans leur fille.

— Chassons les idées noires, dit Hugues, ne soyons pas égoïstes. Tout est pour le mieux, puisque Flammette a maintenant deux familles.

— Oui, répliqua Frédéric ; mais nous n'avons plus qu'une demi-Flammette.



CHAPITRE III

PIMBÊCHE !

Monsieur de Breuze était fier de sa petite-fille. Il s'enorgueillissait de sa grâce mignonne et de sa distinction aisée. Chaque jour il l'emmenait et faisait, avec elle, quelques visites. Son vif désir était maintenant de la présenter à sa vieille amie, madame de Carcilly ; mais celle-ci était absente.

Lorsqu'il apprit son retour, il ne différa pas plus longtemps et prévint Flammette qu'ils se rendraient chez elle sur-le-champ.

Il ajouta :

— Madame de Carcilly est une excellente personne, à laquelle ses manières un peu brusques ont valu une réputation de sévérité infinie.

— Pourquoi tenez-vous tant à me conduire chez elle ?

— Elle est de mes vieilles amies et a beaucoup aimé ta maman.

— Alors, partons.

La définition que monsieur de Breuze avait donnée de madame de Carcilly était très exacte. C'était une singulière dame, de caractère hautain et volontiers batailleur. Elle aimait à discuter, se moquant avec esprit et tranchant avec autorité. Elle n'avait conservé autour d'elle que quelques vieux amis, qui s'étaient accoutumés à sa brusquerie et avaient su découvrir le véritable fond de bonté, que cachait son allure cassante.

Lorsque monsieur de Breuze et Flammette entrèrent dans son salon, elle faisait une partie de whist avec monsieur Lorémois, vieil archéologue, et mademoiselle Stéphanie Morard, sa demoiselle de compagnie. Flammette ne put s'empêcher de sourire à la vue des trois joueurs.

Madame de Carcilly, avec ses longues boucles blanches, était dignement entourée par ses deux partenaires. L'archéologue, à la mine chafouine, semblait enfoui dans un vaste fauteuil. Une petite calotte de velours noir protégeait son crâne contre la fraîcheur de la pièce, que des stores rendaient à demi obscure. Mademoiselle Stéphanie avait un jabot de dentelle et quelques nœuds de satin clair, qui donnaient un petit air mutin à ses soixante ans bien sonnés. Elle se tenait haute, droite et rigide, distribuant les cartes d'un mouvement régulier, sans sourciller.

Madame de Carcilly leva la tête.

— Ah ! Ah ! Un revenant !

Monsieur de Breuze s'inclina, s'apprêtant à la saluer.

Mais, du geste, elle l'arrêta :

— Vous voyez bien que nous jouons. Attendez que nous ayons terminé.

— J'attendrai, répondit-il simplement.

Il fit signe à Flammette de s'asseoir et tous deux s'amusèrent à considérer les joueurs.

Ceux-ci abattaient leurs cartes dans le plus grand silence. Ils semblaient accomplir les rites d'un sacerdoce, tant leurs visages étaient empreints de gravité.



Madame de Carcilly annonça :

— Je suis schlem !

Monsieur Lorémois passa la main sous son menton, ce qui semblait être chez lui la marque d'une grande satisfaction, et prononça :

— Vous perdez tout le temps, chère Madame.

Flammette frémit : Madame de Carcilly ne supporterait certainement pas l'affront de cette défaite et son humeur s'en ressentirait plus désagréablement encore.

La douairière jeta, en effet, les cartes sur la table et haussa les épaules.

— Je perds, je perds, dit-elle en maugréant. Evidemment, je perds. C'est même extraordinaire, car vous êtes de furieuses mazettes.

— La marquise ne veut pas reconnaître notre adresse, soupira mademoiselle Stéphanie.

Le mot la fit bondir. Elle reprit les cartes, les plaça sur la table et leur démontra, de façon péremptoire, qu'ils auraient dû perdre, s'ils avaient bien joué.

— Donc, puisque vous avez gagné, c'est que vous avez mal joué.

Monsieur Lorémois polissait soigneusement ses ongles, en murmurant :

— Mauvaise joueuse !

Elle se retourna, indignée, et le traita de croquant.

Puis, tout à coup, s'adressant à monsieur de Breuze :

— C'est de votre faute. Pourquoi êtes-vous venu nous interrompre ?

Il se leva, demandant s'il devait se retirer.

— Non, répondit-elle, puisque vous avez tant fait que devenir, restez.

— Je vous remercie, marquise.

— C'est un tel événement de vous voir ! Je veux bien vous pardonner.

— Je vous remercie derechef.

Elle vint s'asseoir auprès de lui, sans paraître apercevoir Flammette.

— Vous daignez affronter ma présence ?

Monsieur de Breuze répondit d'un ton enjoué :

— Dites plutôt que je me risque. Vous avez l'abord si difficile...

— Au lieu de m'attaquer, vous pourriez vous informer de ma santé.

— J'allais...

— Naturellement ! Vous ne le faisiez pas, mais vous alliez le faire. Je connais la réponse. Je vous ai connu plus spirituel !

— Et vous moins acerbe.

Elle fit semblant de ne pas l'entendre.

— Je vous remercie : je vais bien. J'ai été en voyage, le saviez-vous ?

— Madame Rémonin me l'avait annoncé.

— C'est, heureux. Ah ! ne me parlez pas de ces horribles trains. Devinez le temps que j'ai mis pour aller de Paris à Grenoble ? Non, vous ne trouverez pas : j'ai mis dix heures. C'est horrible !

— Peste ! Je ne suis pas de votre avis. C'est une belle vitesse.

— Alors, vous admirez cette façon de voyager à toute vapeur ? Vous êtes un fervent du progrès, vous aussi ?

— Mais, sapristi ! De quoi vous plaignez-vous ?

— D'aller trop vite : on n'a le temps de rien voir. Je traverse les plus belles contrées de France sans m'en douter et vous voulez que je sois satisfaite ?

Contente d'avoir lancé cette boutade, elle regarda Flammette et demanda :

— Quelle est cette personne ?

Monsieur de Breuze la présenta :

— Ma petite-fille.

Madame de Carcilly eut un mouvement de surprise :

— Vous avez une petite-fille maintenant ? Depuis quand ? Vous vient-elle de votre beau Dartigues ?

— Ne vous moquez pas de ce malheureux, chère amie : il n'est plus de ce monde.

— J'ignorais, fit-elle. Alors, cette petite—fille, d'où vous tombe-t-elle ?

— C'est la fille de Louise.

A ce nom, le visage de la singulière dame changea complètement. D'ironique qu'il était, son regard devint attendri et ses lèvres tremblèrent un peu.

— La fille de Louise !... Est-ce possible ?

Elle avait pris les mains de Flammette et l'attirait auprès de la fenêtre.

— Mais oui, c'est bien elle. Elle me rappelle ma petite Louise, lorsque j'allais la voir au couvent.

Elle appela soudain sa demoiselle de compagnie.

— Stéphanie ! Levez donc ces stores ! On ne voit goutte ! Pourquoi nous laissez-vous dans cette obscurité ?

— Mais, marquise, répliqua mademoiselle Stéphanie, vous ne voulez jamais laisser entrer la lumière dans vos appartements.

— Croyez-vous, grommela madame de Carcilly, que je prenne plaisir à contempler, au grand jour, mes rides, vos cheveux blancs et le crâne de ce croquant ?

Du doigt, elle désignait monsieur Lorémois, qui pliait soigneusement sa calotte de velours.

Elle reprit en montrant Flammette :

— Mais pour une enfant comme celle-ci, il me faut voir clair.

Quand elle l'eut longuement considérée, elle interpella monsieur de Breuze :

— Alors, vous nous cachiez cette petite ?... M'expliquerez-vous...

— J'allais le faire.

— Encore ?

Elle le menaça gaiement de la main et consentit à écouter le récit de son vieil ami.

Flammette passait une des meilleures heures de sa vie. Elle se reprochait d'avoir redouté à ce point cette visite. Madame de Carcilly lui apparaissait très bonne et très douce avec ses étranges travers. De plus, elle avait connu sa mère et Flammette comprenait que ce nom seul faisait entre elles le lien le plus fort.

Après que monsieur de Breuze eut conté l'existence de sa petite fille, la vieille dame tendit ses bras à Flammette.

— Viens m'embrasser, mignonne.

Pendant deux heures, madame de Carcilly remua ses vieux souvenirs et les noms de Louise et du petit Laurent furent souvent prononcés. En disant adieu à ses visiteurs, elle ne manqua pas de leur faire maintes recommandations.

— Prends garde, mignonne, de devenir pimbêche !

Et comme Flammette protestait :

— Prends garde. C'est la mode aujourd'hui et je serais désolée de te voir suivre ce courant ; continue à ressembler à ta mère.

Elle disait à monsieur de Breuze :

— Faites bien attention, ne la rendez pas artificielle. Qu'elle ne pose pas à l'héroïne, surtout ! Oui, je sais que vous allez me traiter de maman grognon, mais je me méfie de vous, aimable hurluberlu.

Monsieur de Breuze promit à sa vieille amie de faire tous ses efforts pour ne pas gâter sa petite-fille.

Flammette avait été amusée autant qu'émue par cette visite. En rentrant à la maison, elle fit part à madame Rémonin de ses impressions.

— J'étais bien sûre, s'écria celle-ci, que vous ne lui déplairiez pas : vous devenez une jeune fille parfaite.

Pendant leur absence, Suzanne Fontenet, l'amie d'Yvonne, était venue, accompagnée de sa mère, faire part à Flammette de l'installation de sa

famille à Saint-Germain et l'inviter à passer l'après-midi du lendemain chez elle.

Flammette était très flattée. Elle se rappelait fort bien la triste journée passée à Neuilly, où Lucie d'Orlac l'avait traitée si durement. Il ne lui était nullement pénible de constater maintenant l'accueil gracieux qu'elle recevait de toutes parts et cette dernière invitation la touchait particulièrement. C'était la revanche de son amour-propre.

— Toutes les chances, pensait-elle, madame de Carcilly n'a pas été trop sévère et mademoiselle Fontenet me recherche.

Elle ne manqua pas le lendemain de s'habiller avec un soin minutieux, tout en choisissant, à dessein, une toilette fort simple : un corsage de linon à pois avec une jupe de lainage blanc.

Au moment où elle allait partir, on vint lui annoncer que miss Ellen et Betty étaient au salon. Elle ne put cacher son mécontentement.

— Quel ennui !... Elles me font manquer cette fête.

Elle retira vivement gants et chapeau et descendit embrasser ses amies. Celles-ci lui annoncèrent joyeusement qu'ayant obtenu congé, elles avaient aussitôt pensé à la rejoindre.

— Il y a si longtemps, dit Betty, que nous ne t'avons vue.

— Vous êtes toujours gentilles, dit Flammette avec contrainte.

Miss Ellen crut s'apercevoir de la gêne qu'éprouvait leur petite amie.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas ?

Elle protesta mollement, leur disant qu'elle avait une visite à faire.

Miss Ellen insista :

— Étiez-vous sur le point de partir ?

— J'allais sortir, avoua Flammette.

— Hé bien, dit gaiement Betty, sortons ensemble. Nous t'accompagnerons et attendrons que tu aies accompli tes devoirs.

Flammette eut une hésitation

— C'est que...

Miss Ellen l'interrompit.

— Vous deviez peut-être passer la journée chez ces personnes ?

— Précisément.

Betty était désolée. Elle demanda s'il n'y aurait pas moyen d'arranger les choses. Chez qui allait Flammette ? Se froisserait-on, si elle n'y restait qu'une heure ?...

Flammette répondit avec vivacité que cette visite était d'obligation. C'était chez une amie d'Yvonne qu'elle allait pour la première fois : il lui était absolument impossible de disposer différemment de son temps.

Miss Ellen déclara froidement :

— Oui, Flammette, nous comprenons. Au revoir.

Betty voulut insister, mais sa sœur l'en empêcha.

— Non, Betty, tu te trompes. On ne tient pas à toi, aujourd'hui.

Flammette, interloquée, ne sut pas se défendre. Quand les jeunes filles furent sorties, elle murmura :

— Elles sont fâchées. Est-ce ma faute ?... Pourquoi sont-elles venues un tel jour ?...

Mais sa journée fut perdue.

Chez les Fontenet, elle fut gênée par le souvenir des deux Canadiennes. Sa pensée allait vers ses deux amies, lui montrant la façon peu aimable dont elle les avait reçues et la solide affection qu'elle avait négligée pour une vaine relation.

Deux Flammette se livraient un combat intérieur.

L'une disait :

— Tu as été impolie, désagréable avec tes vraies amies.

L'autre répondait :

— Pourquoi ne m'ont-elles pas prévenue ? Je ne pouvais pourtant pas refuser une première invitation chez les Fontenet ; ç'eût été encore plus impoli.

Mais l'autre Flammette, la bonne et droite petite d'antan, détruisait rapidement ce raisonnement.

— Que dis-tu là ?... Ne t'avaient-elles pas proposé de t'attendre ? Tu les as froissées bêtement, sans même trouver un mot d'excuse ou d'amitié.

La Flammette mondaine se révoltait.

— J'ai fait mon devoir. Je ne pouvais agir autrement.

— Tu le devais.

— Non.

— Si.

— Non.

Elle se cabrait encore, se refusant à se donner tort. Afin de se fortifier, elle passait en revue toutes les personnes, qui l'avaient félicitée de sa tenue. Ces témoignages unanimes devaient écraser, à son avis, les prétentions de la

petite Flammette d'autrefois, de cette pauvre abandonnée, beaucoup moins digne d'admiration que la Flammette nouvelle.

— Tous t'ont complimentée, tous, jusqu'à madame de Carcilly.

Mais ce dernier souvenir lui rappela les conseils de la brave dame. Elle l'entendit lui dire :

— Prends garde, mignonne, de devenir pimbêche.

Et elle baissa la tête, vaincue.

Monsieur de Breuze fut tout surpris de lui voir ce visage attristé.

— Qu'y a-t-il, petite ?... As-tu été mal reçue ?...

Elle se raidit, ne voulant pas avouer.

— Non, grand-père, il n'y a rien. Suzanne Fontenet a été charmante.

Mais le soir, après dîner, lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre, elle n'y put plus tenir. Une réaction se produisait en elle, qui lui faisait exagérer ce qu'elle appelait « sa faute ». Elle courut jusqu'à la chambre de madame Rémonin et frappa à la porte. Inquiète, l'institutrice lui ouvrit.

— Qu'avez-vous, mon enfant ?

Éplorée, Flammette s'abattit sur son cœur.

— Pimbêche, Madame, je ne suis qu'une pimbêche.

Reprenant haleine, elle lui donna l'explication de ce mot.

Madame Rémonin la consola de son mieux.

— Ne devez-vous pas aller demain chez vos amis ?

— Oui, Madame.

— Vous profiterez de ce voyage pour vous excuser auprès de ces demoiselles.

— Croyez-vous qu'elles me pardonneront ?

— Je l'espère : vous n'êtes pas une bien grande criminelle.

Flammette n'accordait qu'une confiance limitée aux assurances de madame Rémonin.

— Moi, qui dois tout à miss Ellen !... L'avoir ainsi reçue !... C'est indigne !...

Tristement elle conclut :

— Décidément ! votre jeune fille parfaite est surtout une parfaite pimbêche.

Elle se promit bien de ne plus donner prise à de semblables reproches dans l'avenir.

Ce ne fut pas sans un certain trouble qu'elle se présenta, le lendemain, au logis des Canadiennes.

Betty ouvrit la porte.

— Tiens ! Flammette !

Elle lui souriait, n'ayant jamais voulu croire à une mauvaise intention de son amie. Elle s'était même querellée à ce sujet avec sa sœur, prenant fait et cause pour Flammette et soutenant qu'elle était parfaitement dans son droit.

— Miss Ellen est-elle là, demanda Flammette timidement.

La jeune dactylographe parut à ce moment.

Très émue, Flammette s'écria :

— Miss Ellen, me pardonneriez-vous jamais ?... J'ai agi comme une sotte et un mauvais cœur. Je n'ai été qu'une pimbêche Mais si vous saviez comme j'ai souffert depuis hier !..

Miss Ellen ne put lui résister.

— N'y pensons plus, Flammette. Tout est oublié.

Betty dit triomphalement :

— Tu vois que j'avais raison, Ellen !... Elle ne nous a ainsi reçues hier que pour nous prouver aujourd'hui combien elle nous aimait.

Il fut convenu que l'on tiendrait la chose cachée aux habitants du « Domaine ».

— J'aurais trop de honte, murmurait Flammette, si mes amis apprenaient ma conduite.

Un dîner joyeux les réunit tous le soir. Marcel, très en verve, prit à partie le bon Charlemagne et provoqua un fou rire général.

Le grand gaillard se laissait faire complaisamment, heureux de servir de cible et riant le premier des traits, que lui décochait son ami.

A neuf heures, madame Rémonin vint chercher Flammette.

La pauvre petite avait complètement oublié qu'elle devait s'en aller. Elle se croyait revenue aux anciennes journées.



En apercevant son institutrice, elle poussa un soupir :

— Déjà, Madame ?

Vivement, elle se prépara et leur dit au revoir à tous, embrassant avec effusion miss Ellen et Betty.

Elle était sur le point de les quitter, lorsque Charlemagne poussa un cri. Marcel avait profité d'un moment d'obscurité pour le ficeler sur sa chaise. Le malheureux ne pouvait se lever, malgré ses violents efforts. De nouveau, le rire jaillit irrésistible, unanime.

Au milieu de la joie, qu'avait déchaînée ce dernier incident, Flammette partit, jetant à ses amis, si gais, si simples, un regard de tristesse, d'envie et de regrets.



CHAPITRE IV

CHIFFONS ET FANFRELUCHES

Flammette tint sa promesse. Elle s'occupa de l'hôtel de Saint-Germain où, peu à peu, elle prenait la place de maîtresse de maison, et dirigea en même temps « le Domaine ». Ne pouvant plus passer ses journées à Levallois, elle demandait souvent à madame Charlier de lui confier Françoise et emmenait la petite à Saint-Germain. Là, avec l'aide de madame Rémonin, elle complétait son instruction, ne voulant pas l'abandonner dans ses études. Parfois, elles allaient sur la terrasse et Françoise ne manquait jamais de rappeler leur rencontre.

Monsieur de Breuze, heureux de voir sa petite-fille aussi active, aussi vivante, l'engagea à faire venir ses amies, à s'amuser le plus qu'elle pourrait. Flammette suivit ses conseils et invita miss Ellen et Betty à respirer un meilleur air que celui de Paris. L'hôtel de Breuze était méconnaissable. Le soleil pénétrait maintenant dans toutes les pièces, apportant sa lumière et sa chaleur, pendant que les éclats de rire retentissaient, joyeux et clairs. Monsieur de Breuze, lui-même, devenait souriant. Il se laissait envahir par l'air de joie qui régnait chez lui et semblait oublier ses malheurs.

Cependant, à Passy, Frédéric montrait quelque inquiétude. Il trouvait leur fille changée depuis un certain temps.

— Je ne me plains pas, disait-il, mais j'ai peur de cette transformation.

Le bon Charlemagne haussait les épaules.

— Frédéric divague... Flammette ne se transforme pas.

— Je te demande pardon. Tu ne le vois pas, toi, parce que tu ne vois jamais rien. Tu as des lunettes de bonté, qui te rendent l'univers éternellement aimable.

— Enfin...

— Enfin, mon vieux, adresse-toi à Hugues : il te renseignera mieux que moi.

Hugues hocha la tête :

— Malheureusement, Frédéric a raison. Flammette commence à subir l'influence du monde qu'elle fréquente. Ce nouveau milieu agit sur elle.

— Je n'avais pas remarqué...

— C'est assez sensible. D'abord, elle vient un peu moins ici. Voilà quatre jours que nous ne l'avons vue et nous n'avons pas de ses nouvelles.

— Ce n'est pas une raison, dit Charlemagne ; monsieur de Breuze tient beaucoup à elle...

— Soit ! Ce qui nous inquiète davantage, Frédéric et moi, c'est la tournure que prend son esprit. Toutes ses pensées se concentrent actuellement sur les bals et les fanfreluches. Elle ne pense plus comme autrefois, subissant une crise, passagère je l'espère.

— En un mot, reprit Frédéric, elle se transforme, et notre regret est de ne pouvoir diriger encore cette évolution.



Charlemagne était consterné. Il ne se rendit pourtant pas à leurs raisons et refusa d'accorder le moindre blâme à leur Flammette. D'ailleurs, lui était-il possible, à lui, être infime, de désapprouver sa princesse ?... Les autres avaient plus de clairvoyance et jugeaient exactement.

A peine venaient-ils de clore cette discussion que Flammette parut.

— Bonjour, tout le monde !

— Ah ! dit Marcel, nous désespérions de te voir.

Flammette rougit et changea promptement de conversation.

— Figurez-vous... j'ai eu tant de choses !

— Conte-nous cela.

— Une soirée chez madame de Carcilly. Une matinée chez Suzanne Fontenet... Je m'y suis beaucoup amusée. Enfin de continuelles fêtes.

— Yvonne de Sambris t'accompagne-t-elle ?

— Certainement ! Elle m'a même chargée de vous inviter. Ils vont donner un bal dans quinze jours.

Lorsqu'elle les quitta, une heure après, ils se regardèrent, désolés.

— Bals, chiffons, soirées, dit Hugues. C'est là, maintenant, son seul ramage.

— Ne nous frappons pas, répartit Raymond. Cela se modifiera très naturellement. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le tourbillon la grise un peu.

C'était bien cela, en effet. Vaguement, elle le sentait elle-même, sans avoir la force de résister. Du jour au lendemain, sa situation avait si brusquement changé, que son entraînement n'avait rien d'étonnant. Tout, jusqu'à son nom, s'était transformé : monsieur de Breuze, ne pouvant reconstituer son état civil, avait pris le parti de l'adopter et, d'un commun accord avec ses cinq papas, Flammette figurait sur les registres municipaux sous le nom de Germaine Laurent de Breuze. Germaine était le prénom que ses parents lui avaient donné autrefois et que l'on reprenait maintenant officiellement ; mais Flammette elle était et Flammette elle resterait.

La fameuse soirée des Sambris, dont Flammette rêvait depuis quinze jours, arriva enfin.

Les cinq amis se rendirent ensemble à Neuilly. Le parc était brillamment illuminé ; des girandoles couraient entre les arbres et des verres de couleur luisaient dans les massifs. Tout étonnées, les fleurs tremblaient sur leur tige et se penchaient, attirées par ces lumières.

— Peste ! fit Marcel. Le beau spectacle !

Ils furent reçus par Yvonne.

— Vous ne savez pas la nouvelle ? Pierre est nommé capitaine.

Les jeunes gens allèrent féliciter joyeusement le récent galonné. Lucie d'Orlac était auprès de lui et parlait avec vivacité.

— Écoute, Lucie, dit Yvonne en riant, je t'assure que tu accapares Pierre.

Lucie d'Orlac minauda.

— Est-ce vrai, capitaine ?... Dois-je me retirer ?

Pierre protesta et, pour donner un démenti à sa sœur, il s'assit à côté de Lucie, se laissant étourdir par son caquetage. Il s'occupa si bien à discuter avec elle, qu'il ne vit point entrer Flammette. Elle était toute rose et blonde dans sa robe de mousseline blanche. Madame de Sambris se départit de son aimable nonchalance pour la complimenter.

— Ma mignonne, vous êtes adorable.

Flammette, glissant rapidement au milieu du salon, se dirigea vers ses amis. Ils ne la quittaient pas des yeux, fiers de son élégance, rayonnants de son succès.

— Regarde, murmurait Marcel à Raymond. Est-elle jolie !... Et simple !... Et gracieuse !...



— Nous avons tort de la blâmer : elle est ici dans son élément.

Ils l'entourèrent, lui posant mille questions, lui disant combien ils la trouvaient pimpante. Flammette, contente de leur contentement, leur faisait signe de se taire.

— Nous faisons scandale dans notre coin.

Elle détourna tout à coup la tête :

— Et Pierre ? Je ne le vois pas ?

Ils le lui montrèrent, lui apprenant en même temps son nouveau grade. Elle alla le féliciter.

— Hé bien ? Monsieur mon cousin, c'est ainsi que vous m'apprenez les bonnes nouvelles ?

Pierre la remercia brièvement.

— J'y comptais : la surprise n'est pas énorme.

— Pour vous, peut-être, mais pour moi !...

Elle aperçut alors Lucie d'Orlac, qui pinçait la bouche et agitait son éventail avec impatience.

— Pardonnez-moi ! Je vous dérangeais.

Et brusquement, cachant son dépit, elle traversa le salon et s'assit du côté opposé.

... Le bal battait son plein. Marcel, Raymond et Frédéric s'étaient révélés d'intrépides danseurs, tandis que Charlemagne et Hugues, plus sages, observaient un prudent repos dans le fumoir.

— Nous sommes les vieux, disait Hugues ; laissons les enfants s'amuser.

Pierre de Sambris n'avait pas quitté Lucie d'Orlac. Elle pérorait toujours, sautant d'un sujet à l'autre, se moquant sans cesse. Yvonne avait présenté à Flammette monsieur de Briveray, qui avait conduit avec elle un cotillon. Celui-ci, toujours très grand, très fat et très sot, s'était taillé dans le monde une certaine réputation.

Il se permettait toutes les fantaisies, sur de l'impunité, se croyant beaucoup d'esprit et finissant par le faire croire à quelques-uns, tant sa conviction était sincère à cet endroit. De temps à autre, on entendait roucouler : « Oh ! monsieur de Briveray ! »

Les jeunes filles se pressaient, curieuses de son geste ou de son mot, jalouses de son interlocutrice et les mères riaient avec complaisance.

— Quel grand enfant !

— Mais quel esprit, ma chère !

Il s'empessa particulièrement auprès de mademoiselle de Breuze. Sans doute, Flammette fut flattée de cette distinction, car elle fut excessivement aimable avec lui, l'écoutant avec délices, l'admirant avec éclat, et le recherchant, lorsqu'il s'éloignait, à la grande surprise de ses amis, qui avaient jugé le personnage.



— Elle tourne, elle tourne, disait Frédéric avec chagrin.

A quatre heures du matin, la fête cessa. Les figures fatiguées, les gestes saccadés, les maîtres de la maison reçurent les derniers adieux.

— Hé bien ! Mademoiselle, dit Pierre à Flammette, je pense que vous vous êtes amusée ce soir !

— Oui, Monsieur, beaucoup, je vous remercie, répondit-elle sèchement.

— Hé là ! Quel ton agressif ! Qu'avez-vous donc contre moi ?

La question la saisit.

— Moi, Pierre ? Contre vous... Mais...

Elle détourna la tête, s'enveloppa vivement dans une grande pèlerine et Pierre ne vit point deux larmes, qui roulaient sur ses joues.



CHAPITRE V

GRAND-PÈRE

Monsieur de Breuze était inquiet, trouvant que Flammette perdait sa bonne mine pour devenir nerveuse et irritable.

Il ne se trompait pas : sa petite-fille n'avait plus sa bonne humeur et sa belle santé des anciens temps, retombant dans les mêmes accès de langueur et de tristesse, qui l'avaient tant fait souffrir autrefois lorsqu'elle dut se séparer d'Yvonne.

Tout pourtant semblait lui sourire : parenté, relations, fortune, amitiés. Une même affection l'entourait de tous côtés, un même désir de la voir heureuse animait tous ses amis.

Qu'avait donc Flammette ?...

Quelle était la cause de ce changement ?...

Elle la connaissait bien cette cause, tout en se refusant à la reconnaître.

Certain dépit, occasionné par le bal des Sambris, était la source première de ce mal que nul ne parvenait à guérir.

Elle mettait toute sa fierté, tout son orgueil à rendre sa pensée indifférente au jeune capitaine ; mais une rage, dont elle n'était pas maîtresse, la bouleversait à songer que Pierre épouserait peut-être Lucie d'Orlac.

Elle tâchait de se reprendre, de se raisonner, mais tous ses efforts ne parvenaient qu'à la rendre plus triste et moins vaillante.

Monsieur de Breuze, croyant que le changement d'air pourrait seul avoir raison de cet état, décida d'emmener sa petite-fille à Cabourg, où se trouvait déjà Yvonne de Sambris.

Elle n'y mit point de résistance, heureuse de fuir le mélancolique Saint-Germain, heureuse de retrouver sa cousine, heureuse de partir avec Françoise, dont madame Charlier avait consenti à se séparer. La petite sauvageonne avait sauté de joie, en apprenant que sa princesse la conduisait au bord de la mer : si souvent on lui en avait parlé, si souvent elle avait désiré la voir.

— Nous espérons bien que la plage normande te produira le même effet, dirent à Flammette ses cinq amis, en lui montrant la radieuse figure de Françoise.

Monsieur de Breuze précipita le départ, voulant que le changement soit très brusque pour sa petite-fille.

Lorsque les jeunes gens rentrèrent dans « le Domaine », après avoir accompagné leur enfant à la gare, Raymond soupira :

— L'oiseau rare est parti.

— Il ne reste plus que les serins, répartit Frédéric.

A Cabourg, Yvonne est sur le quai avec sa mère.

— Ma pauvre maman, quel supplice je vous inflige, en vous forçant à attendre debout ce train.

— Moque-toi, méchante, mais fais comme moi.

Elle a découvert un banc, qui, de loin, lui paraît confortable. Elle s'y installe, en maugréant contre le luxe primitif des gares. A peine est-elle assise que sa fille la force à se lever.

— Maman, voici le train.

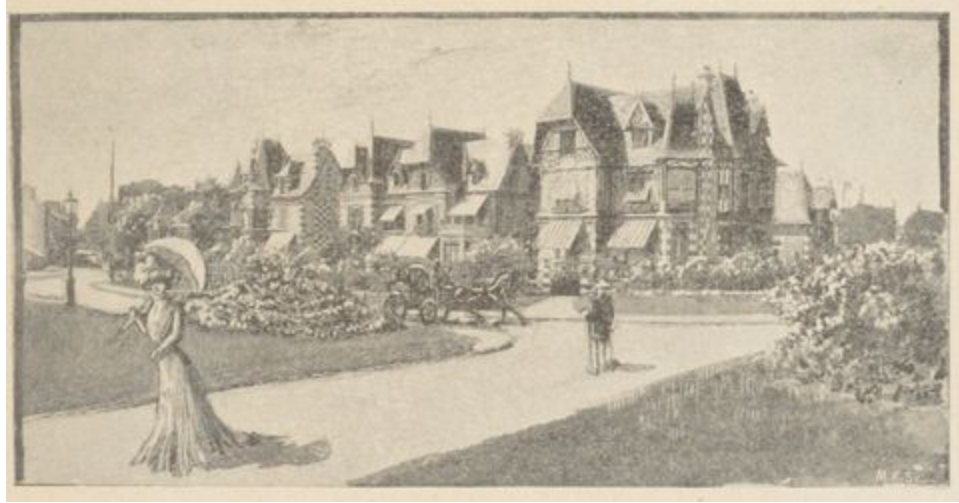
Un panache blanc, un monstre noir, dont la forme grossit rapidement et, dans le fracas de son éclatante arrivée, le train stoppe.

Yvonne s'est précipitée tout de suite. Elle a aperçu sa cousine.

Monsieur de Breuze, madame Rémonin, Flammette et Françoise mettent pied à terre. Ils sont accueillis par madame de Sambris, qui a loué pour eux la villa Rose.

— Est-ce éloigné de chez vous, demande Flammette ?

— A deux minutes, répond Yvonne.



Tous montent dans le break des Sambris, qui attendait dans la cour.
En traversant le pont de la Dives, Françoise touche timidement le bras de Flammette.

— C'est ici, Cabourg ?

— Oui.

L'enfant paraît déçue. Elle montre la rivière.

— Alors ça, c'est la mer.

— Mais non, grosse bête. Attends un peu.

Françoise n'attendit pas longtemps. Le break tourna bientôt autour du casino et s'engagea sur la digue.

Les jeunes filles s'amusèrent de l'étonnement de la petite.

La mer était haute à ce moment. Les vagues battaient la pierre de la rotonde du casino et rebondissaient, dentelées d'écume.

Françoise restait en extase devant cette immensité mouvante. L'air salé, qui la fouettait au visage, la rendait plus rose.

— Prends exemple sur Françoise, dit monsieur de Breuze à sa petite-fille ; je veux que ta mine soit aussi belle que la sienne.

Madame de Sambris s'informa aussitôt de la santé de Flammette.

— Elle a donc été souffrante ?

Une rougeur subite empourpra les joues de la jeune fille.

— Je n'ai jamais été malade et je serai bien heureuse quand ce perpétuel examen de mes couleurs prendra fin.

— Ma petite, je t'ennuierai jusqu'au jour où tu seras redevenue telle que tu étais.

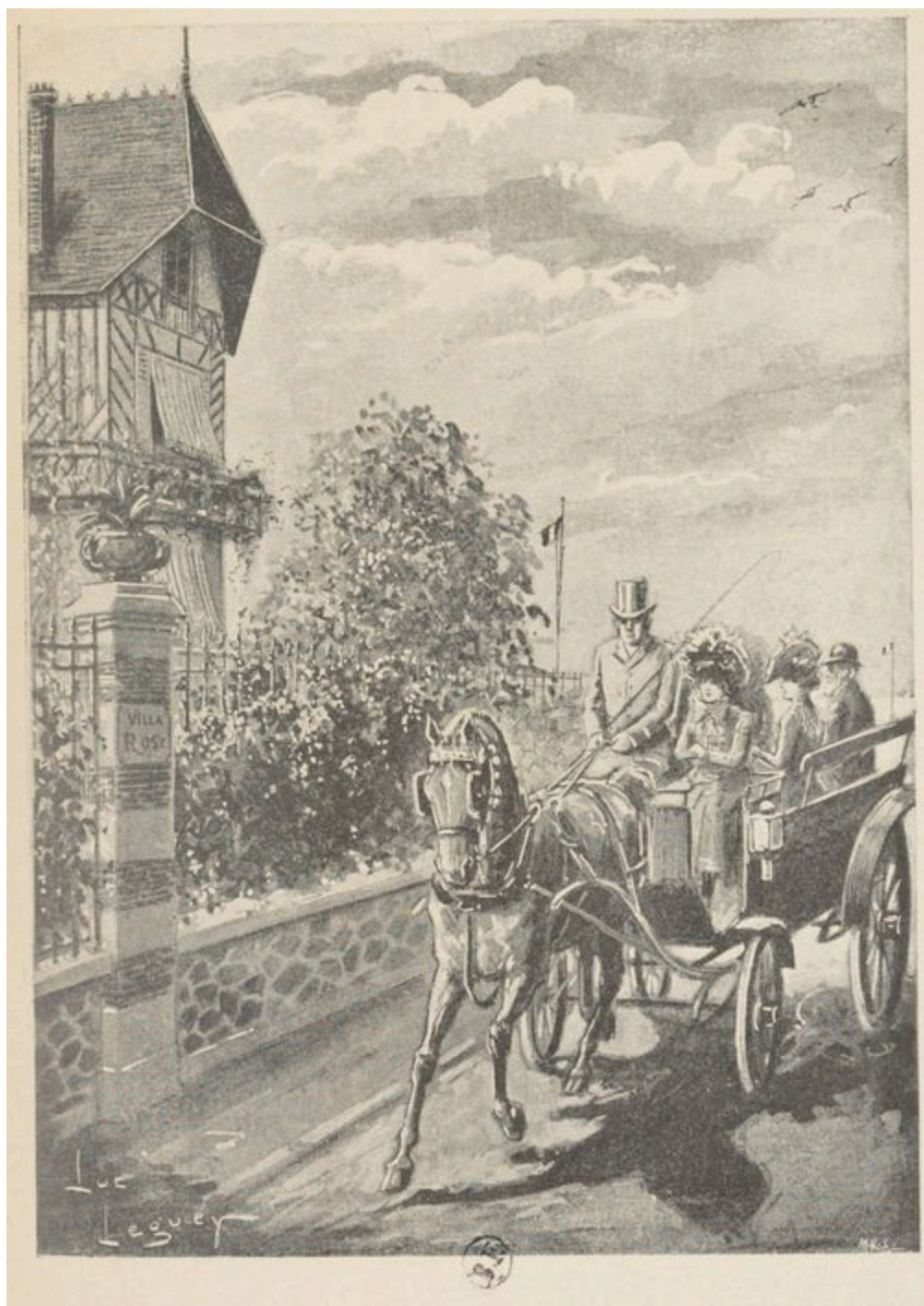
— Alors, grand-père, je me dépêcherai.

Le break s'arrêta devant la villa Rose.

— C'est parfait, dit monsieur de Breuze, en regardant sa nouvelle demeure. Ma nièce, je vous remercie.

La villa était en pierre grise. L'entourage d'un balcon de bois la rendait légère et pimpante. Au rez-de-chaussée, une grande véranda donnait sur la mer. Des roses grimpantes, roses blanches, roses roses, roses jaunes, piquaient la pierre de notes claires et vives.

Madame de Sambris et Yvonne emmenèrent les voyageurs dans leur villa où les attendait le déjeuner.



Heureuses de se retrouver, les deux cousines bavardèrent avec joie. Flammette donnait des nouvelles de ses amis de Paris, contait les dernières journées passées au « Domaine » et les visites faites à madame de Carcilly. Yvonne, de son côté, faisait à Flammette le récit des attractions de la plage.

— Monsieur de Briveray est là.

Ce nom rappela une désagréable soirée à Flammette.

— Le vois-tu beaucoup ? demanda-t-elle.

— Oh ! constamment !... Il ne nous quitte pas.



Elle se frappa le front tout à coup.

— J’oubliais de te prévenir. Lucie est également ici.

— Lucie d’Orlac ?

— Elle-même.

Décidément Flammette jouait de malheur. Elle fuyait Paris, voulant, en même temps, fuir de douloureux souvenirs et tout se mettait à l’encontre de ses projets, réunissant les mêmes personnes au même endroit.

Bravement, elle prit son parti.

— Advienne que pourra. Je suis lasse de lutter contre moi-même ; laissons-nous vivre.

Lorsqu’ils sortirent, Françoise poussa un cri de détresse.

— La mer est partie !

Maintenant, la marée était basse et la belle plage faisait sécher au soleil son immense tapis de sable. Flammette profita de la circonstance pour expliquer à son élève le phénomène du flux et du reflux.

En revenant à la villa « Rose », elles aperçurent un groupe de jeunes filles, entourant un monsieur, qui les dépassait de la hauteur d’une tête.

Flammette le reconnut aussitôt. C’était le beau monsieur de Briveray, qui pérorait avec suffisance et agitait ses bras en gestes désespérés.

Il s’avança vers Yvonne et la prit comme arbitre.

— Ces demoiselles, dit-il, réclament une fête. Elles me somment de l’organiser. Que puis-je faire ? Nous n’avons pas de prétextes !...

Yvonne lui conseilla de ne point tant se désoler et rejoignit Flammette, qui s'était écartée.

— Encore un, fit-elle, qui ne change pas.

Ce fut cependant sous la haute direction de ce personnage que Flammette passa ses vacances. Voulant, selon son expression, se laisser vivre, elle consentit à faire partie de tous les bals, sauteries, promenades, que monsieur de Briveray présidait. Le régime ne lui en fut pas malfaisant, car les habitants du « Domaine » reçurent d'excellents bulletins de santé, annonçant que leur fille devenait de plus en plus éclatante.

Pendant ce temps, madame Charlier apprenait que Françoise passait ses journées sur la plage et était une stratéliste de première force dans la construction des forts de sable et leur défense contre les attaques de la mer. La petite mignonne, par exemple, avait la peau brûlée par le soleil.



« Nous vous ramènerons une demi-négrresse », écrivait Flammette.



Les journées se succédaient en un continuel amusement.

Flammette semblait ne plus avoir de rancune envers Lucie d'Orlac. Elle se livrait toute à la joie aimable qui l'entourait.

Quelques jours de pluie pendant les fortes marées arrêterent un moment les excursions. Une tempête sévit même, qui compromit légèrement les plaisirs. Mais ce fut, dans la suite, un prétexte pour monsieur de Briveray d'organiser une fête de charité.

Les préparatifs les occupèrent fiévreusement pendant une huitaine de jours. Pierre de Sambris vint, à cette époque, prendre un congé d'une semaine à Cabourg.

Madame de Sambris était seule dans la villa, quand il arriva.

— Ta sœur est avec ta cousine, dit-elle. Toutes deux font des acquisitions pour leur comptoir de la prochaine vente. Va les retrouver !

Pierre suivit ses indications et tâcha de découvrir sa sœur. Yvonne l'aperçut sur la digue :

— Pierre !

Il se retourna vivement et vint l'embrasser, puis, se reculant, il salua la jeune fille qui l'accompagnait.

— Mademoiselle !

Yvonne éclata de rire :

— Flammette ! Il ne te reconnaît plus !

Il poussa un cri de surprise, se trouvant très sot de ne pas reconnaître sa cousine.

Flammette s'amusa franchement de sa méprise et lui tendit la main.

— Bonjour, Pierre.

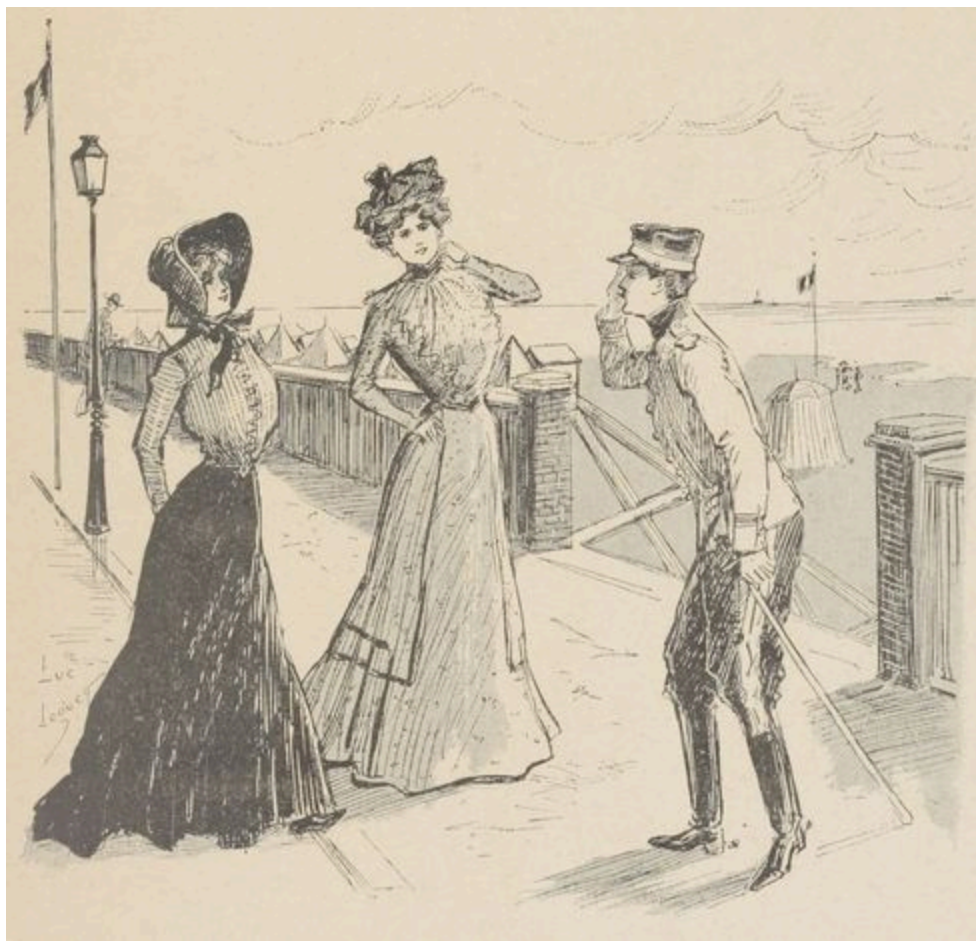
— Vous êtes si changée, Flammette, murmura le jeune homme avec embarras.

Pauvre Pierre ! Tout lui parut changé dans sa famille.

Yvonne était insaisissable, toujours avec Flammette, ou bien avec Lucie. Flammette semblait ne se plaire qu'à écouter les sottises que débitait monsieur de Briveray. Lucie lui paraissait stupide, minaudière et sotte à plaisir.

Pauvre Pierre !... Tout désespéré, il se réfugiait auprès de sa mère :

— Vous, au moins, maman, vous ne changez pas. On est toujours sûr de vous trouver.



— Certes, répondait en riant madame de Sambris, partout où il y a un siège confortable, tu peux t'arrêter, en pensant que ta mère ne tardera pas à s'en servir.

La fête de charité eut lieu avec un grand succès.

Monsieur de Briveray, d'après le dire des jolies baigneuses de Cabourg, n'avait jamais été plus étourdissant !... Quel triomphe !...

Le soir, il y eut grand bal au Casino.

Pierre, très nerveux, voulut inviter Flammette. Mais celle-ci ne l'écoutait que d'une oreille distraite et semblait l'éviter. Elle recherchait toujours monsieur de Briveray, que cette distinction flattait au suprême degré.

— Hé ! Hé ! disait-on ! mademoiselle de Breuze !...

Très irrité, Pierre attendit la fin du bal dans les salles de jeu : il avait promis à sa mère de revenir avec les jeunes filles. Un cotillon, que Flammette conduisit avec monsieur de Briveray, marqua le terme de cette soirée. Lorsqu'il entendit les accords de la marche finale, Pierre poussa un soupir de soulagement.

Il faisait nuit noire, lorsqu'ils sortirent du casino. Le bruit des vagues déferlant avec monotonie, leur venait aux oreilles.

Pierre s'approcha de Flammette :

— Décidément, Flammette, ce monsieur vous plaît.

Elle s'attendait à l'attaque et répliqua sèchement :

— Peut-être.

Il voulut l'arrêter :

— Flammette, dit-il, suppliant.

Elle se redressa et lui répondit d'une voix cinglante :

— Chacun son tour, mon cousin !



CHAPITRE VI

LE RETOUR

Pendant les premiers jours qui suivirent le départ de Flammette, « le Domaine » fut bien triste.

— Notre fille nous manque, disait Frédéric en soupirant.

— Qui donc nous la rendra, soupirait Raymond ?

Pour combler ce vide, ils engagèrent fortement l'un, sa sœur Gabrielle, et l'autre, sa sœur Marthe, à venir à Paris.

Les familles y consentirent : Marthe et sa mère quittèrent les Vosges pour s'installer auprès de Raymond ; puis Gabrielle, également accompagnée de sa mère, leur succéda. Les jeunes gens connurent ainsi leurs familles respectives.

— Il ne me reste, disait Marcel, qu'à prier mon oncle Lamazière de loger avec nous.

— Hé ! Hé ! répliquait Charlemagne. Il y consentirait peut-être.

Marcel haussa les épaules.

— Oh ! Toi !... Depuis que tu es devenu le premier employé de l'illustre banquier, tu ne lui reconnais plus que des qualités.

Charlemagne avait, en effet, monté en grade. Monsieur Lamazière s'était pris d'une soudaine affection pour lui, à la suite de la révolte du grand gaillard. Le bon géant procédait avec méthode, travaillait avec sûreté. Certes, les chiffres n'étaient point son affaire : il était égaré dans les écritures. Il lui fallait le grand air, les longues courses, les lourdes charges. On le voyait très bien, bûcheron que rien n'arrête, abattre, sans relâche, les chênes séculaires. Cette force, qu'il ne pouvait dépenser en exploits physiques, était concentrée dans les affaires. Il y apportait ses grandes vues et ses coups audacieux, surprenant souvent monsieur Lamazière par ses larges conceptions et la finesse de ses idées.

Il n'était pas le seul à voir sa position prospérer. Raymond commençait à établir sa réputation d'avocat habile et sérieux. Hugues venait de faire paraître une plaquette sur l'ordre social, qui avait été remarquée plus qu'il n'espérait. Il préparait une oeuvre plus importante, qui lui avait été

commandée, tout en continuant une série de conférences. Frédéric achevait sa dernière année d'internat et songeait à son futur établissement de médecin. Marcel, de son côté, n'avait pas perdu son temps : ses relations industrielles avec le Canada prenaient chaque jour de l'extension, à tel point qu'il avait dû prier miss Ellen et Betty de le seconder dans ses bureaux. Monsieur Lamazière s'informait parfois des progrès de ses affaires et ne souriait plus narquoisement. Il ne méprisait plus son neveu et le prenait même en considération.

.. Flammette revint le 15 septembre. La maison était ornée de fleurs et parée comme aux jours de fête. Tous, impatients de la revoir, s'étaient rendus libres. Courtias avait endossé ses habits de gala, qui consistaient en une vieille redingote et une cravate blanche, soigneusement pliée. Marie, elle-même, avait abandonné son air maussade et témoignait quelque gaîté. Pour eux tous, ce retour était un grand événement : jamais ils n'avaient été séparés de leur fille pendant une aussi longue-période ; jamais éloignement ne leur avait tant pesé.

Le premier, Courtias, aperçut Flammette.

— Voilà notre demoiselle !

Ils coururent au-devant d'elle et s'arrêtèrent tout à coup, muets de surprise. Elle se mit à rire en leur tendant les bras :



— Hé bien ? Vous ne me reconnaissez pas ?

Non, ils ne la reconnaissaient pas. Ce n'était plus leur Flammette. Ils avaient quitté une jeune fille, frêle et menue, toute mignonne et délicate, et voici qu'elle leur revenait, brûlée par le soleil, brillante de santé, ferme et élancée. Elle avait des gestes hardis et décidés, Sa voix avait pris de l'ampleur, son allure de la grâce.

Ils demeuraient stupéfaits, gênés presque devant cette transformation. Ils n'hésitaient pas, deux mois auparavant, à l'appeler leur fille ; ils n'avaient pas la moindre peine à la considérer comme leur enfant, mais maintenant, cela ne leur était plus possible. Ils sentaient que cette jeune fille, si jolie, si grande, ne pouvait être à eux. Deux mots pouvaient résumer leurs impressions d'autrefois et d'aujourd'hui : autrefois c'était leur enfant, aujourd'hui c'était une jeune fille.

Flammette s'étonnait :

— Qu'avez-vous donc ? A quoi pensez-vous ?

Marcel eut un geste vague :

— Tu nous parais si changée !

— Vous ne m'aimez plus ainsi ?

— Mais si !

— Alors, quittez ces visages renversés et conduisez-moi chez nous.

Peu à peu, ils s'habituerent à son nouvel aspect et « le Domaine » retrouva son éclat d'antan. Naturellement, ils s'informèrent de sa vie à Cabourg, des distractions qu'elle y prenait. Flammette leur conta tout, depuis l'inlassable bonté de monsieur de Breuze jusqu'à la douce amitié d'Yvonne. Le nom de monsieur de Briveray revenait fréquemment dans ses récits.

— Ce grand diable était là-bas, dit Frédéric ?

Flammette eut un sourire.

— Il ne nous quittait pas et même grand-père vous apprendra quelque chose à son sujet.

— Monsieur de Breuze doit venir ici ?

— Il m'a promis de me chercher.

Le vieillard tint parole et vint le soir. Il se montra très affectueux vis-à-vis des jeunes gens et les prit à part pendant que Flammette rendait visite au père Courtias.

— J'ai une nouvelle à vous annoncer, mes chers amis : Flammette a été demandée en mariage.

La foudre tombant à leurs pieds n'aurait pas produit plus grand effet. Tous regardèrent monsieur de Breuze avec ahurissement, ayant peine à comprendre.

— Hein ?

— Flammette ?

— En mariage ?

Marcel eut la présence d'esprit de demander :

— Par qui ?

— Par monsieur de Briveray.

Ce nom les fit bondir. Comment ? C'était ce monsieur, ce sot, qui avait l'audace de prétendre à la main de Flammette !...

— Pardon, dit monsieur de Breuze, monsieur de Briveray ne mérite ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. Certes, il ne me paraît pas être un aigle, mais, outre que les aigles se font de plus en plus rares à notre époque, j'ai cru remarquer qu'il était fort prisé par nos dames et nos jeunes filles.

Marcel répondit :

— Nous éprouvons une forte surprise à l'idée de nous séparer de Flammette ; mais nous aurions une grande peine à la voir devenir la femme de cet individu.

— Je comprends votre pensée, mes jeunes amis, mais ne soyons pas égoïstes. Flammette est d'âge à se marier et ce n'est pas moi qui l'en empêcherai.

— Enfin, qu'avez-vous répondu ?

— Rien. J'ai dit que je vous ferais part de la demande et que nous déciderions ensemble.

Les jeunes gens furent extrêmement touchés de cette attention. Monsieur de Breuze montrait par là qu'il leur reconnaissait les mêmes droits, les mêmes prérogatives sur Flammette. Hugues se fit l'interprète des cinq, en exprimant sa gratitude.

— Maintenant, Monsieur, s'il m'est permis de donner mon avis, il me semble que Flammette seule doit décider, puisque Flammette seule est en cause.

Ils se rallièrent tous à cette opinion, et on appela la jeune fille ; monsieur de Breuze fit solennellement part de la demande de monsieur de Briveray.

— Réfléchis, mon enfant, ajouta-t-il. Rien ne nous presse.

Tous attendaient avec anxiété ce qu'elle allait répondre.

Elle prit un air grave et déclara :

— Je suis très flattée. Monsieur de Briveray m'honore infiniment.

— Tu acceptes ? dit Hugues, absolument bouleversé.

Elle eut un geste gamin.

— Mais non, mes grands, je refuse.

Tous s'amusèrent aux dépens du pauvre prétendant jusqu'au départ de monsieur et de mademoiselle de Breuze.

Bientôt, ils se retrouvèrent seuls. La soirée fut silencieuse. Ils pensaient que ce premier danger était écarté ; monsieur de Briveray n'était plus qu'une ombre, mais d'autres viendraient : un interminable cortège allait se former de beaux messieurs, qui brigueraient la main de la jolie Flammette... Il s'en trouverait un, parmi ceux-là, qui lui plairait et qu'elle ne refuserait pas. Qui sera-ce ?... Et quand viendra-t-il ?... Cette pensée les rendit sombres et inquiets.

Ce soir-là, « le Domaine » fut plein de tristesse.

CHAPITRE VII

LES PAPAS TOUJOURS

La semaine suivante, les jeunes gens évitèrent de se rencontrer, rentrant à des heures irrégulières, écartant surtout toute conversation se rapportant à leur fille.

Cet état de trouble et de fièvre ne pouvait durer. Raymond se décida, après huit jours d'attente, à parler. Il choisit Marcel pour confident.

— Mon vieux, lui dit-il brusquement, il faut prendre une grande résolution.

— A quel sujet ? demanda Marcel, surpris de voir le prudent Raymond s'engager sur un ton aussi ouvert, aussi violent.

Le jeune avocat prit son ami par le bras et l'entraîna dans le jardin. Il reprit :

— Oui, nous devons prendre une grande résolution. Depuis que nous avons revu Flammette, depuis que nous avons appris cette demande en mariage, nous ne vivons plus. Nous avons peur de la sentir livrée à un étranger, qui nous la prendra pour toujours. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, fit Marcel avec mélancolie.

— Cette pensée nous torture à un tel point, que nous n'osons plus nous regarder. Pareille situation ne peut durer : il faut la faire cesser.

— Comment ?

La question embarrassa légèrement Raymond. Il serra davantage le bras de Marcel et lui parla de sa voix habile, qu'il savait rendre douce et persuasive.

— Je crois avoir trouvé une solution. En somme, que désirons-nous ?... Le bonheur de Flammette. Nous voulons être sûrs du mari qu'elle aura. Nous voulons être assurés, en même temps, que ce mari ne l'écartera pas de nous. Hé bien ! Je crois avoir trouvé une solution.

— Laquelle ?

— J'y ai longuement réfléchi et cela me semble le moyen le plus pratique, le seul moyen même.

— Parle donc. Tu prends des détours !...

Raymond regarda Marcel en face :

— Que dirais-tu si j'épousais Flammette ?

— Toi ?

— Moi.

Marcel se dégagea de l'étreinte, qu'il sentait plus douce.

— Parbleu ! Je dirais que tu es fou !

L'épithète blessa Raymond.

— Donne-moi de meilleures raisons.

— Enfin, parles-tu sérieusement ?

— Très sérieusement, répliqua Raymond, qui commençait à se mettre en colère.

— En ce cas, mon cher, j'ai le regret de te déclarer que ta proposition me paraît absurde.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Il se redressa tout à coup et regardant à son tour Raymond en face :

— Parce que j'ai l'intention de demander également la main de Flammette.

— Vraiment ?

La voix de Raymond se fit sifflante. Les jeunes gens frémissaient, les poings serrés, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Frédéric les aperçut et vint les séparer.

— Perdez-vous la tête ?

— Nous allons te prendre comme arbitre, déclara Marcel.

Il lui fit part de leurs projets.

— Qu'en penses-tu ?

Frédéric rougit et se fâcha.

— Je vous admire tous deux ; je vois que vous ne vous oubliez pas. Mais moi ?

Ils ne comprenaient pas encore.

Frédéric reprit, en frappant du pied :

— Oui, moi ? Croyez-vous que je ne l'aime pas, Flammette ?... Croyez-vous que je ne souffrirais pas de son départ ?... Croyez-vous que je ne désire pas la prendre pour femme ?...

Raymond ricana.

— Ah ! C'est magnifique !... Il ne manque plus que Charlemagne et Hugues pour compléter ce bel accord.

Il ne pensait pas si bien dire, car ces deux derniers, consultés, s'indignèrent également et réclamèrent leurs droits.

Pauvre « Domaine », la discorde règne chez toi ! On n'entend plus que menaces et invectives ; on ne voit que visages irrités et haineux.

Pauvres amis, si étroitement unis par la pensée de Flammette et que cette même pensée divise pour la première fois.

Marie, effarée, se confiait à Courtias :

— Ils vont se dévorer, c'est certain !

Marcel finit par imposer silence.

— Je pourrais, dit-il, me prévaloir de ma qualité de tuteur de Flammette...

Charlemagne l'interrompit vivement.

— Oublies-tu que j'en suis subrogé-tuteur ?...

Les autres firent chorus :

— Ne formons-nous pas conseil de famille ?

La colère de Marcel éclata...

— Sacrebleu ! Laissez-moi achever ! Donc, je pourrais me prévaloir de cette qualité ; je ne le ferai point. Un seul juge, à mon avis, peut trancher ce débat : c'est Flammette. Attendons-la donc sagement. Je ne vous propose qu'une trêve.

Leurs cœurs battaient à tous, l'après-midi, en guettant l'arrivée de leur fille. Qu'allait-elle décider ?...

Lorsqu'elle vint, grand fut son étonnement de les trouver si nerveux, si défaits ; cela s'accrut encore, lorsque l'orateur habituel de la troupe, Hugues, prit la parole. Il tremblait un peu, le brave ami, perdant toute son assurance et son humeur belliqueuse devant la radieuse beauté de la jeune fille.

— Flammette, un dissident nous sépare. Toi seule, peux le dissiper.

— Quel air grave ! Tu m'effraies !

Hugues tremblait de plus en plus.

— Nous venons te demander...

Il s'arrêta, essoufflé.



— Enfin, dit Flammette, que venez-vous me demander ?

Hugues réunit ses forces et, courageusement, lui demanda de choisir son mari parmi ses cinq amis.

Deux fois, elle se fit répéter la proposition.

— Est-ce possible ?

Tous murmurèrent un « oui », à peine perceptible, et, attendant avec angoisse la sentence, baissèrent piteusement la tête.

Du coin de l'œil, cependant, ils observaient sa physionomie.

La plus profonde stupeur se lisait sur son visage : elle surmonta enfin son étonnement et ses lèvres se desserrèrent.

L'instant était solennel, épouvantable : un nom rendrait heureux l'un d'entre eux et détruirait à jamais le bonheur des autres. La sentence allait être prononcée. Ils tressaillirent...

Un franc éclat de rire retentit.

— Quoi ?.. Tu ris ?

Flammette riait, riait éperdument.

— Vous ? Mes bons grands, vous, mes maris ?... Car, lequel voulez-vous que je choisisse ?... Est-ce que je ne vous aime pas tous autant ? Ne vous dois-je pas autant à tous ?... N'avez-vous pas fait tous autant pour moi ?... Alors ?... Puis-je vous épouser tous les cinq ?...

Ce rire clair et vibrant, qui éclatait tout à coup, loin de les démonter, les exaspéra. Leur anxiété les avait trop fait souffrir pour leur permettre de comprendre que cette joyeuse stupeur remettait tout en place.

— C'est bien, dit Marcel sèchement. Lorsque ta gaieté sera calmée, nous reprendrons la conversation.

Pierre de Sambris parut à cette minute.

— Hé mais ! Qu'avez-vous donc, mes cousins, à être ainsi bouleversés ?

Marcel lui répondit en montrant Flammette du doigt.

— Demandez à mademoiselle et excusez-nous, mon cher Pierre ; nous ne sommes pas en état de vous recevoir.

Puis, il tourna brusquement le dos et rentra dans la maison suivi par ses amis.

Flammette et Pierre restaient seuls dans le jardin.

— Ils paraissent souffrir véritablement, murmura Flammette.

Pierre tombait des nues : il n'avait jamais assisté à aucune querelle dans « le Domaine ».

— Je suis confondu !... Voyons, Flammette, expliquez-moi.

Elle eut un geste de colère.

— C'est trop bête !... Jamais je n'aurais cru !... Se disputer à cause de moi, se haïr à cause de moi, eux, qui ont tout fait pour moi, qui m'ont tant aimée et que j'aime tant !

La surprise de Pierre s'accrut encore.

— A cause de vous, Flammette ?... Que voulaient-ils donc ?

— Jamais vous ne le croirez. C'est extraordinaire !

— Enfin...

— Enfin, ils m'ont demandé de choisir entre eux.

— Choisir ?

— Oui, celui que je voudrais pour mari.

— Ah !

Pierre devint pâle. Il demanda lentement !

— Et qu'avez-vous répondu ?

Elle sentit son émotion et le regarda. Pierre était extrêmement pâle : il mordillait nerveusement sa fine moustache et fixait ses yeux suppliants sur Flammette.

Elle baissa la tête, n'osant le considérer davantage. Elle n'avait plus maintenant cette belle assurance qui lui permettait, à Cabourd, de prendre sa revanche des mauvaises minutes, si lointaines. Le souvenir de Lucie d'Orlac s'efface dans son esprit et son cœur ne se rappelle plus que les moments heureux.

Une seconde fois, il demanda :

— Qu'avez-vous répondu ?

Elle se troubla.

— Mais... mais...

Des sanglots lui montaient à la gorge, l'empêchaient de parler, l'étouffant.

Une voix, joyeusement, s'écria derrière eux :

— Elle a répondu qu'elle refusait les cinq... mais qu'elle accepte le sixième.

Ils se retournèrent. A une fenêtre du premier étage, les têtes des cinq amis apparaissaient. Ils étendirent majestueusement la main et, d'une voix émue et gouailleuse tout à la fois, prononcèrent :

— Mes enfants, nous vous bénissons !

Un doux soleil d'automne faisait sourire le petit jardin. Les derniers anthémis et les premiers chrysanthèmes frémirent sur leurs longues tiges.

— Flammette !

— Pierre !

Prestement, les cinq amis descendirent : ce ne fut qu'accolades, gambades et cris de joie. Des rires étaient sur les lèvres, des larmes dans les yeux. Rires de bonheur et de délivrance, larmes de tendresse et d'émotion.

Marcel conclut gaîment :

— Bah ! Ma Flammette ! Tu avais toujours raison ! Grands fous que nous étions, nous gâtions notre plus jolie part : ne sommes-nous pas tes papas toujours ?



EPILOGUE

PARTOUT !



A Montréal.

— Vite, monsieur Doris. Vous êtes toujours en retard !... Vous allez nous faire manquer le bateau... N'oubliez pas que je veux assister au mariage de ma petite Flammette.

— Madame Doris, nous arriverons à l'heure.

A Mirecourt.

— Que tu es active, ma jolie Marthe !

— Hé maman ! Je n'y ai pas grand mérite. Raymond ne nous a-t-il pas écrit de venir au mariage de Flammette ? Quel bonheur ! Je vais revoir monsieur Frédéric.

— Hé bien ! Mademoiselle : que dites-vous là ?

— Je ne dis plus rien, maman.

A Aix-en-Provence.

— Gabrielle, mon enfant, ma colombe, mon adorée, fais-moi un point à cette robe. Je veux être superbe pour le mariage de Flammette.

— Oh ! moi, ma mère, cela m'est égal. Je crois que monsieur Charlemagne me recevra toujours bien, superbe ou non.

— Petite fûtée !

A Levallois.

— Accours, Françoise. Tu mettras ce col de broderie.

— Fais-moi belle, petite mère, tu n'oublies pas que ma princesse a voulu que je sois sa demoiselle d'honneur.

A Passy, rue Talma.

— Ellen ! Ellen ! Que je suis heureuse. Cela ne te fâche pas, au moins, que monsieur Raymond ait demandé ma main ?

— Ton bonheur est le mien, ma Betty.

— Puis... il y a un certain monsieur Hugues, qui hésite bien à se déclarer, mais qui ne tardera pas, je crois...

— Cela ne vous regarde pas, Mademoiselle.

— Ah ! C'est à Flammette que nous devons tout !

A Neuilly.

— Ma pauvre maman, jamais votre fille ne vous a donné tant de peine.

— Tant de joie non plus, mon Yvonne.

— Mon fiancé vous plaît, alors ?

— Marcel ?... Mais je l'adore.

— Moi aussi !... Huit jours après le mariage de Pierre et Flammette, je serai sa femme.

Rue Boislevont. Dans « le Domaine ».

— Hardi ! Marie, passez-moi mon habit.

— Où est ma cravate blanche ?

— Qui a pris mon soulier ?

— J'ai deux bottines du même pied !

— Je ne trouve plus mes gants.

— Jamais nous ne serons prêts.

Tous :

— Vive Flammette !

A Saint-Germain.

— Bien vrai, grand-père, vous n'avez pas de chagrin ?

— Petite Flammette chérie, je n'ai qu'une immense joie.

— J'en ai plus encore, grand-père.

— Ma Flammette !

Et partout une même pensée, synonyme de bonheur, est dans les cœurs,
un même nom sur les lèvres : Flammette !



*Georges Thurner. Mademoiselle Flammette.
Illustré par Luc Leguey*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65672339>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr